Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Gustave Le Rouge et Gustave Guitton

LA PRINCESSE DES AIRS

TOME I

Première publication 1902 [mars, avril, juillet et août], 4 vol., Paris, Guyot, « Collection A. L. Guyot », série F : « Aventures extraordinaires », n°525, 526, 527 et 528 : *En ballon dirigeable* ; *Les Robinsons de l'Himalaya* ; *De roc en roc* ; *Au pays des Bouddhas*.

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

EN BALLON DIRIGEABLE

I

LE DOCTEUR ET L'ACROBATE

À Saint-Cloud, dans son vaste cabinet de travail, dont les quatre fenêtres donnaient sur le parc, et qu'encombrait un pêle-mêle d'appareils électro-thérapiques, de flacons et de livres, le célèbre docteur Rabican était, depuis plus d'une heure, en grande conférence avec un de ses anciens clients, un gymnasiarque devenu aéronaute, et nommé Alban Molifer. Le fils du docteur, le jeune Ludovic Rabican, qui écoutait derrière la porte, et collait, de temps en temps, son œil au trou de la serrure, ne pouvait, malgré ses louables efforts, attraper que des lambeaux de conversation. Il savait qu'Alban, que son père avait, autrefois, guéri, grâce à une opération d'une hardiesse merveilleuse, s'occupait alors, dans le plus grand secret, de la construction d'un aérostat, conçu suivant des données toutes nouvelles.

Ce fait expliquait bien au petit curieux la présence d'une foule d'épures qu'Alban avait étalées sur la grande table de porcelaine du cabinet, et dont il discutait les détails avec le docteur. Ce que l'enfant comprenait moins, c'étaient les feuilles de papier timbré, couvertes d'une grosse écriture, dont Alban faisait la lecture à demi-voix. À ce moment, le jeune indiscret sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna, honteux de sa curiosité ; il se trouvait face à face avec sa sœur Alberte, une belle et sérieuse jeune fille de seize ans, pour laquelle Ludovic, son cadet de trois années, éprouvait autant de respect que d'affection.

– Tu n'as pas honte, dit sévèrement Alberte, d'espionner ainsi notre père !... Ce que tu fais là est mal. Il s'agit peut-être d'affaires très sérieuses, que tu ne dois pas connaître.

Ludovic balbutia des excuses et supplia sa grande sœur de ne pas instruire son père de la faute dont il venait de se rendre coupable.

– Je ne dirai rien pour cette fois, fit-elle en le menaçant du doigt ; mais que je ne t'y prenne plus. Justement, je viens chercher papa, que l'on demande en ville.

Pendant que Ludovic se retirait, tout penaud, Mlle Rabican, après s'être annoncée par trois coups discrètement frappés, pénétrait dans le cabinet de travail paternel.

Le docteur sourit à la vue de sa fille et mit un baiser sur son front. Alban Molifer, après un profond salut, s'était retiré à l'écart.

– Qu'y a-t-il donc, petite, demanda joyeusement le docteur, pour que tu viennes ainsi nous troubler dans nos savantes méditations ?

– Rien de bien grave, papa. C'est encore votre confrère, l'honorable professeur Van der Schoppen, qui a fait des siennes. En appliquant, à trop forte dose, une potion kinésithérapique à l'un de ses malades, M. Tabourin, il lui a démoli un tibia.

– Ce diable de Van der Schoppen est enragé. Avec sa fameuse méthode, et ses biceps de lutteur, il finira par écloper toute la population.

– Mais, interrompit Alban, vous ne devriez pas vous en plaindre. Van der Schoppen travaille à augmenter votre clientèle. Chaque fois qu'il estropie un de ses malades, c'est un client qu'il perd et un que vous gagnez.

– Je suis suffisamment occupé, dit le docteur, pour ne pas désirer un surcroît de travail... Mais je cours chez M. Tabourin.

C'est à deux pas d'ici. Vous voudrez bien être assez aimable pour m'attendre un instant... Les journaux d'aujourd'hui sont sur ce guéridon.

Le docteur s'habilla en toute hâte et, suivi de sa fille, quitta le cabinet de travail. Mais à peine avait-il franchi la porte de la rue que Ludovic, toujours aux aguets, se glissait doucement dans la pièce, afin d'aller faire un bout de causette avec son ami Alban, et de découvrir, s'il était possible, tout ou partie du fameux secret.

Le docteur Rabican, une des gloires de la science française, avait fondé à Saint-Cloud, depuis une dizaine d'années, une maison de santé luxueusement aménagée et dont l'installation était renouvelée à de fréquents intervalles, selon les dernières découvertes de la médecine et de la chirurgie modernes.

L'institut Rabican était connu dans le monde entier. Le docteur avait toujours, parmi ses pensionnaires, un nombre respectable de lords splénétiques, d'Américains millionnaires, rois du pétrole ou du coton, de petits princes allemands atteints de maux d'estomac.

Le docteur Rabican méritait, d'ailleurs, l'universelle renommée dont il jouissait. Pour lui, il n'y avait guère de maux incurables ; on citait, à son actif, des guérisons véritablement miraculeuses.

Il tentait parfois des opérations d'une stupéfiante hardiesse, et il les réussissait presque toujours.

On lui avait amené, une fois, un Italien qui se mourait d'un cancer à l'estomac. Le docteur n'avait pas hésité à faire entièrement l'ablation de l'organe, contaminé. L'estomac avait été enlevé, l'œsophage raccordé avec le duodénum par des points de suture et le malade nourri artificiellement pendant un mois. Au grand désappointement des confrères jaloux qui avaient, à l'unanimité, pronostiqué la mort du patient, celui-ci s'était réta-

bli ; et, résultat véritablement déconcertant, il avait repris l'usage des aliments solides, digérait bien, et se portait à merveille. La sorte de poche qui s'était formée dans le tube digestif, remplaçait d'une façon très satisfaisante le viscère absent.

Une autre fois, une grande famille anglaise lui avait confié un orateur, membre du Parlement, atteint depuis trois ans d'une folie qui paraissait incurable. Le docteur avait promptement reconnu qu'un épanchement sanguin s'était produit dans un des lobes cérébraux. Le baronnet avait été dûment chloroformé ; un fragment de la boîte crânienne avait été scié, et le cerveau mis à nu, consciencieusement nettoyé. Peu de semaines après, le noble lord, tout à fait rétabli, reprenait, au Parlement, la série de ses éloquentes invectives, contre les empiètements coloniaux de la France et de l'Allemagne en Afrique.

Le docteur Rabican faisait plus fort encore. Il avait inventé un appareil à rajeunir les vieillards.

La principale cause de la caducité est l'artériosclérose, c'est-à-dire le durcissement lent, le raccornissement graduel, la pétrification, en quelque sorte, des tissus élastiques, dont se compose le système artériel de l'homme. Ce durcissement peut être, sinon entièrement évité, au moins considérablement retardé, par l'application graduée et raisonnée d'un faible courant électrique, sur les centres vasomoteurs du cerveau. Partant de ce principe, le docteur faisait asseoir son malade sur une sorte de chaise longue munie d'appareils électriques spéciaux. Un bandeau entourait son front. Ses pieds, ses mains et son torse étaient pris dans des anneaux métalliques. Puis, on actionnait les piles. Les effluves électriques se répandaient dans tout le système nerveux, et cela pendant plusieurs heures chaque jour. Au bout de très peu de temps, le vieillard soumis à ce traitement commençait à recouvrer son énergie, redressait sa taille, reprenait des travaux depuis longtemps abandonnés, enfin se remettait à faire des projets d'avenir. Le docteur avait eu des clients qui, après une saison de cure électrique, s'étaient remariés à un

âge invraisemblable, au grand désappointement de leurs héritiers.

La fortune que le docteur Rabican avait gagnée, grâce à ses cures fabuleuses, était considérable. Il en faisait, d'ailleurs, le plus noble usage, mettant indistinctement, au service des pauvres et des riches, le pouvoir presque surnaturel de sa science.

C'est ainsi qu'il avait fait la connaissance d'Alban Molifer.

Un jour, une femme, encore revêtue du maillot pailleté des acrobates, était venue, tout en larmes, frapper à la porte de l'institut. Son mari, dans un exercice de voltige aérienne, avait manqué le second trapèze ; et au milieu d'un long cri d'horreur poussé par la salle entière, était venu lourdement s'abattre sur le filet tendu au-dessous de lui, sur la piste. Dans sa chute, son poignet avait porté sur le globe d'une lampe électrique qu'il avait brisé. Les nerfs et les artères étaient coupés ; le sang coulait à flots. Le gymnasiarque pouvait périr d'un instant à l'autre.

Dans l'écurie du cirque, où, avec des couvertures de cheval, on avait improvisé un lit au blessé, le docteur se trouva en présence d'un homme, jeune encore, d'une physionomie remarquablement intelligente et noble, que le sang qu'il avait perdu faisait d'une pâleur mortelle.

Le docteur courut au plus pressé. Il procéda d'abord, à la ligature des artères.

Puis il appliqua un premier pansement, et libella une ordonnance.

Très peu de jours après, l'acrobate alla mieux. Le bras en écharpe, il se présenta lui-même à l'institut. Il semblait profondément désespéré. Quand il eut remercié le docteur, qui refusa d'accepter toute espèce d'honoraires, le gymnasiarque enleva le pansement qui recouvrait son poignet malade, et montra anxieusement, au docteur, la blessure en voie de guérison.

– La section des vaisseaux sanguins, dit celui-ci, soignée à temps comme elle l'a été, ne laissera pas de traces.

– Mais, s'écria Alban avec angoisse, ma main est inerte ! En recouvrerai-je jamais l'usage ? Si elle demeure paralysée, c'est pour moi et les miens la ruine et la mort.

Le docteur eut une petite toux sèche, par laquelle il cherchait à dissimuler son émotion. Le ton navrant du blessé l'avait profondément touché.

– Hum !... fit-il, c'est vrai, le nerf est coupé. Il faudrait une opération très osée, très délicate, que je ne crois même pas qu'on ait encore essayée...

– Je suis prêt à tout risquer ; je me remets entre vos mains.

– Eh bien, soit, fit le docteur devenu pensif. Revenez après-demain. Si vous êtes encore décidé, j'essaierai de remplacer le nerf.

Malgré tout son courage, Alban ne peut réprimer un léger frisson de crainte quand on l'eut installé dans le fauteuil à opérations, et qu'il sentit un invincible engourdissement s'emparer de lui, lorsque l'appareil à chloroforme eut commencé de fonctionner.

Sitôt le malade endormi, le docteur rapidement, tira la tringle d'un rideau. Le corps, garrotté et anesthésié, d'un chien de forte taille, apparut sur une table d'amphithéâtre. Le docteur prit quelques instruments dans sa trousse étalée. Il y eut une lueur d'acier. En deux ou trois mouvements, aussi rapides que ceux d'un prestidigitateur, le docteur venait de fendre l'une des pattes du chien et d'en retirer un filament blanc, qui était un nerf encore plein de vie. C'est ce nerf qui fut greffé sur celui d'Alban et servit à en raccorder les deux bouts.

Quand Alban se réveilla, le cerveau endolori, la salle d'opération avait repris son aspect habituel.

– C’est fini, dit le docteur en souriant. Vous n’avez plus, maintenant, qu’à rester quelques jours dans une immobilité absolue. Vous n’enlèverez l’appareil plâtré que j’ai mis autour de votre poignet, sous aucun prétexte, d’ici quinze jours. Au début de ce temps, nous saurons si l’opération a réussi.

Elle réussit, et si bien qu’Alban put reprendre, quelques mois après, sans inconvénient, ses exercices ordinaires d’acrobatie.

Depuis ces événements, deux ans s’étaient écoulés. Alban, qui s’était entièrement voué à l’aérostation, avait, alors, une quarantaine d’années. À sa face complètement rasée, à ses yeux d’un bleu très doux, à ses vêtements entièrement noirs, on eût put le prendre indifféremment pour un acteur ou pour un ministre de l’Église anglicane, si la souplesse de sa démarche, la manière d’effacer les épaules et de bomber le torse, n’eussent révélé l’ancien gymnasiarque, l’homme rompu à tous les sports.

En somme, il y avait en lui quelque chose d’énigmatique, qu’accentuait encore, à certains moments, l’ironie du sourire. Pour un observateur, il eût été difficile à classer. On pouvait seulement être sûr d’une chose, c’est qu’Alban Molifer était un homme bâti pour l’action.

Cela se sentait, rien qu’à la franchise de son regard, à la courbe accentuée du nez, à la saillie de son maxillaire inférieur, et à la forme busquée de son front, que recouvrait une forêt de cheveux blonds taillés en brosse.

Alban, qui avait été autrefois à la tête d’une grande fortune, qu’il avait dépensée en expériences aérostatiques, possédait, d’ailleurs, une éducation et des manières que l’on rencontre rarement chez ses pareils. Il se trouvait, selon l’occasion, tout aussi à l’aise dans un salon que dans la coulisse d’un cirque ou dans la nacelle d’un aérostat.

En voyant entrer Ludovic, dont il connaissait l'espièglerie, il referma négligemment la serviette bourrée de plans et d'épures qu'il tenait ouverte sur la table, et le petit curieux éprouva de ce fait une première déconvenue.

Ludovic, dont les grands yeux noirs pétillaient de malice, et qui tenait de sa mère une délicatesse de physionomie et de tempérament presque maladive, s'avança vers Alban d'un air un peu boudeur.

– Est-ce que vous avez envie d'emmener papa en ballon ? demanda-t-il à brûle-pourpoint... Vous devez comploter tous deux un voyage dans votre *Princesse des Airs.*

– Attendez d'abord, enfant impatient, qu'elle soit construite.

– Mais quand elle sera terminée, est-ce que papa y montera avec vous ?

– Si le docteur me demande de faire une ascension, certainement que je ne le lui refuserai pas.

– Et moi, me permettriez-vous d'y aller aussi ?

– Si votre père vous y autorise. Seulement, je crains qu'il ne vous trouve encore bien jeune.

– Mais vous emmenez bien Armandine, qui n'est pas plus âgée que moi et qui est une petite fille !

– Elle, c'est bien différent. Elle a été habituée, tout enfant, aux ascensions. C'est une aéronaute de naissance.

Avec la mobilité d'esprit de son âge, Ludovic, voyant qu'il ne pourrait, ce jour-là, rien apprendre de plus sur son sujet favori, l'aérostation, passa brusquement d'une idée à l'autre.

– Vous savez, dit-il, que le docteur Van der Schoppen a encore endommagé un malade... C'est tout de même singulier qu'il

conserve des clients avec sa kinésithérapie... Papa m'a expliqué ce que c'était ; mais tout ce que j'en ai retenu, c'est qu'on donne des coups aux malades pour les guérir... Vous savez ce que c'est, vous ?

– Oui. J'ai connu autrefois, très intimement, le docteur Van der Schoppen. La kinésithérapie, qui est une méthode médicale très en honneur dans les pays scandinaves et le nord de l'Allemagne, consiste à traiter toutes les affections par des coups brusquement décochés sur la partie malade... Ainsi, quand vous avez le hoquet, si on vous applique brusquement, sans prévenir, un grand coup de poing, vous êtes guéri.

– Tiens, c'est vrai !... constata naïvement l'enfant.

– Le docteur Van der Schoppen en agit de même avec toutes les maladies. Il a remarqué que les lutteurs et les soldats, qui passent toute leur vie à se battre, sont les hommes les plus vigoureux et ceux qui se portent le mieux... Partant de ce principe, si un vieux monsieur chétif vient le consulter pour des maux d'estomac, par exemple, Van der Schoppen l'interroge hypocritement, se fait indiquer exactement la partie souffrante ; puis, au moment où le malade est sans défiance... vlan !... il lui décoche un coup de poing à renverser un bœuf...

– Et que se passe-t-il ? demanda Ludovic.

– Généralement, le client se sauve en hurlant et va trouver un autre médecin ; mais il arrive pourtant à Van der Schoppen d'opérer des cures radicales... Ainsi, l'an dernier, il a guéri une dame anglaise, en lui cassant, d'un maître coup de poing, une molaire jusque-là rebelle au davier de tous les dentistes.

– Mais pourquoi M. Van der Schoppen est-il venu en France ?... Papa m'a dit qu'il avait été directeur d'un hôpital en Allemagne...

– C'est exact. Le docteur est un grand savant, quand il se contente d'écrire des livres et qu'il n'opère pas lui-même... Il a

perdu sa place de directeur d'un hôpital militaire pour avoir ordonné, aux malades de toute une salle, le massage nasal et réciproque.

– Le massage nasal ?

– Oui. Admettons que nous soyons malades tous les deux... vous m'appliquez un coup de poing sur le nez, je vous en applique un autre ; et cela dure comme ça jusqu'à ce que nous soyons complètement guéris.

– Mais si je suis le moins fort ?

– Alors, je vous aplatis le nez, je vous brise les dents et je vous poche les yeux... C'est ce qui est arrivé à l'hôpital du docteur. Les malades les plus vigoureux ont rossé les autres. Il en est résulté une bagarre épouvantable ; et le scandale a été si grand que le docteur a été destitué...

– C'est sans doute pour cela que les huit petits Van der Schoppen, depuis Karl, l'aîné, qui a deux ans de plus que moi, jusqu'au jeune Ludwig, qui commence à épeler ses lettres, sont toujours déchirés, couverts de bleus et d'écorchures, et passent toute la journée à se battre avec leurs condisciples.

– Vous pouvez en être certain. Et s'il faut en croire les mauvaises langues, le docteur applique même, rigoureusement, sa méthode à Mme Van der Schoppen, chaque fois qu'elle a le malheur de se trouver malade. Le résultat, c'est qu'ils n'ont plus chez eux que de la vaisselle ébréchée, des tables boiteuses et des fauteuils à trois pieds... On leur donne congé tous les six mois ; et il faut vraiment que Van der Schoppen ait beaucoup de conviction et de philosophie pour ne pas envoyer à tous les diables sa méthode.

Ludovic partit d'un franc éclat de rire ; mais il s'arrêta net et demeura coi. Il venait de se sentir pincer par une oreille. C'était le docteur Rabican qui était rentré, sans faire de bruit, et

s'était approché, à pas de loup, pour surprendre son fils en flagrant délit de paresse.

– Va donc faire ta version, ordonna-t-il, avec une sévérité que tempérait un ton plein de bonhomie.

Ludovic adorait son père. Il s'empressa d'obéir, Alban et le docteur purent reprendre leur entretien. L'aspect du docteur Rabican formait, avec celui de son interlocuteur, un contraste parfait.

De stature élevée, mais un peu voûté dans sa maigreur nerveuse, le docteur approchait de la cinquantaine. Son visage, d'un ovale très allongé, au front légèrement dégarni par les veilles, s'encadrait de favoris grisonnants et de longs cheveux, presque entièrement blancs, brillants et ténus comme de la soie. Les méplats du visage étaient fortement accusés ; le nez était long et effilé, un nez de flaireur et de chercheur. La bouche, aux lèvres délicates sans être minces, offrait, habituellement, un sourire plein de sérénité, le sourire de l'homme parfaitement conscient et sûr de lui. Le menton, aux rondeurs de médaille antique, les yeux, gris et malicieux, qui avaient conservé l'éclat et la pureté de la jeunesse, complétaient cet ensemble, où le physionomiste n'eût relevé aucun symptôme d'hypocrisie ou de méchanceté. Comme tous ceux qui se sont fait un devoir de consacrer leur existence à des recherches désintéressées, le docteur était, naturellement, très enjoué, et si modeste qu'il s'étonnait encore, avec un peu de naïveté, de cette gloire et de ce succès qui lui étaient venus sans qu'il les cherchât.

Le docteur s'était marié de bonne heure, avec une jeune fille sans fortune, une amie d'enfance qu'il avait épousée lorsqu'il n'était encore que simple chef de laboratoire d'un grand hôpital parisien.

Jamais union ne fut plus heureuse.

C'est grâce à l'affection dévouée et au désintéressement de Mme Rabican, que le docteur avait dû de surmonter les difficultés, toujours si âpres, d'un début scientifique.

Grâce à l'affection sûre dont il se sentait entouré, il avait résisté courageusement, d'abord aux privations, à l'insuccès de ses premières expériences ; ensuite, lorsqu'il commença à devenir célèbre, aux attaques envieuses de confrères jaloux et mieux rentés.

Présentement, le docteur Rabican jouissait, sans arrière-pensée, d'une fortune laborieusement conquise. L'institut de Saint-Cloud, que le docteur avait installé dans l'ancien hôtel des comtes de Lussac, était cité comme une merveille d'élégance moderne et de confort artistique. Un peu à l'écart de la ville, il était précédé d'une monumentale grille en fer forgé, du plus pur style Louis XIV, et entouré de superbes jardins, d'où l'on avait vue sur le parc.

C'est là, en écoutant gronder le tumulte affaibli de la ville lointaine, que les convalescents, miraculeusement arrachés à la mort par le docteur, se promenaient lentement, au bon soleil, appuyés sur leur canne d'ivoire. L'institut Rabican n'avait rien qui sentit l'hôpital ou la maison de santé ordinaires. Éclairées et chauffées à l'électricité, encombrées de meubles d'art et de bibelots précieux, toutes les pièces, depuis le grand salon, muni d'un orgue signé par un facteur célèbre, jusqu'à la salle d'opérations aux murs revêtus de porcelaine et pourvus d'antiseptisateurs électriques, répondaient à l'idéal de confort des malades les plus exigeants.

Le docteur était parfaitement heureux. Sa fille, Alberte, vivant portrait de Mme Rabican, montrait déjà la beauté, la parfaite distinction, la générosité de sentiments et d'intelligence, qui devaient faire d'elle, plus tard, une femme supérieure.

Seul, Ludovic donnait parfois quelques inquiétudes à son père. D'un cœur excellent, d'une mémoire prompte et sûre,

d'une intelligence très vive, il montrait une telle pétulance, dans ses désirs et dans ses caprices, un tel entêtement dans ses plus folles imaginations, que le docteur craignait, parfois, d'avoir, plus tard, beaucoup de peine à le diriger.

– Vous avez vu ce petit bonhomme, dit-il, quand Ludovic eut refermé la porte, il m'effraie quelquefois par son trop d'imagination... Bon cœur, mais mauvaise tête... Il raffole de vous et de vos ballons.

– Mais il n'y a pas de mal à cela, reprit Alban, dont le sourire ironique s'accentua... Ne tient-il pas en cela de son père ?

– Vous me faites songer, dit le docteur dont les longues mains sèches s'égarèrent nerveusement dans le fouillis des papiers et des plans, que je vous ai déjà fait perdre une heure, et qu'il faut en finir au plus vite avec ces signatures...

Alban relut les papiers timbrés, qu'il avait mis de côté lors de l'arrivée de Ludovic, et que le docteur cherchait inutilement parmi les épures.

– Alors, dit Alban, il ne vous reste plus qu'à signer.

– C'est bien. Passez-moi la plume... Il est donc entendu que je prends à ma charge toutes les dettes que vous avez contractées pour la construction de vos premiers moteurs. De plus, pour compléter l'aménagement intérieur, et procéder au montage, au gonflement, aux essais de machines, et au lancement de notre aérostat, je vous crédite jusqu'à concurrence de sept cent mille francs. Je veux que *la Princesse des Airs* soit munie des appareils les plus perfectionnés. C'est une condition indispensable à notre succès. Il faut que l'aménagement intérieur en soit aussi assez confortable pour permettre de longs voyages ; il faut que le fonctionnement des accumulateurs électriques et des appareils producteurs d'air liquide soit impeccable. Ne vous hâtez donc pas, prenez votre temps...

– Je ne dépasserai pas la date que je vous ai fixée. Du moment que vous me commanditez si généreusement, tout ira très vite. Les derniers appareils vont m'être livrés, par les constructeurs, avant la fin de la semaine. Robertin et son aide procèderont immédiatement au montage et à l'ajustage. Nos essais seront très courts, puisque je suis sûr de mes plans. Avant trois semaines vous pourrez assister aux évolutions du premier « aéroscaphe » vraiment pratique et dirigeable qui ait jamais été lancé dans les plaines immenses de l'air.

– Les chemins de fer supprimés et rendus inutiles, les communications devenues presque instantanées, les guerres impossibles, les douanes sans objet, voilà, tout simplement, les résultats qu'aura produits votre découverte !...

– Il est certain que les cuirassés de vingt millions, les canons longs et courts, à freins hydropneumatiques, deviendront parfaitement inutiles lorsque, sans risques aucuns, un aéroscaphe, monté par une demi-douzaine d'ingénieurs, pourra, en lançant commodément quelques bombes électriques, anéantir toute une flotte, ou une ville grande comme New York ou Londres... J'oublie encore, ajouta Alban avec son sempiternel sourire d'ironie, les progrès considérables que fera la science météorologique...

– On arrive déjà à produire des pluies artificielles et à détruire les trombes, en tirant dessus à coups de canon... Le temps viendra où l'homme pourra faire, à sa guise, la pluie ou le beau temps.

– En attendant, je connais un météorologiste qui sera plutôt vexé, lors de la première ascension de *la Princesse des Airs*.

– Vous voulez sans doute parler de mon vieux camarade Bouldu ?...

– Précisément.

– Sans lui vouloir de mal, je vous avoue que je ne serai pas fâché de la contrariété qu'il éprouvera. Je lui garde rancune de la manière dont il a agi envers vous.

– Je ne lui en veux plus. Je suis persuadé que ce coquin de Jonathan, son âme damnée, a été pour beaucoup dans notre brouille... Enfin, je sais maintenant ce que c'est qu'une haine de savant.

– Prenez-y garde, Alban. Ce sont les plus terribles... Prenez-y garde.

Et le docteur répéta encore son avertissement, en reconduisant, jusqu'à la porte, le futur capitaine de *la Princesse des Airs,* qui avait soigneusement serré, dans son portefeuille, les contrats, maintenant revêtus de la signature de son généreux commanditaire.

Alban franchit la grille dorée de l'institut Rabican.

Un personnage, qui se tenait caché dans l'enfoncement formé par deux maisons voisines, se dissimula vivement pour n'être pas aperçu de lui.

Quand l'aéronaute eut fait une centaine de pas, l'espion sortit de sa cachette, et se mit à le suivre, à distance, en ayant soin d'utiliser les angles propices des maisons en retrait, les tournants de rues, les voitures, pour dissimuler sa marche à celui qu'il « filait ».

L'inconnu, d'un âge indécis, et d'une forte corpulence, était reconnaissable à ses moustaches rasées, à sa barbiche taillée en pinceau, pour un citoyen de la libre Amérique. Son teint, rougi par l'abus des boissons alcooliques, son profil anguleux et dur, la ruse et l'hypocrisie que reflétaient ses prunelles métalliques et froides, étaient loin de lui conférer une physionomie sympathique. Il était coiffé d'un chapeau haut de forme roussi, et vêtu d'un ample ulster, à carreaux jaunes et bleus. Il marchait lour-

dement, le dos courbé, en s'appuyant sur un énorme gourdin de bois de fer.

Alban descendit vers la ville basse, traversa la Seine, et alla frapper à la porte d'une maison de très modeste apparence.

C'est là qu'il habitait.

Quand l'Américain qui, toute la matinée, l'avait espionné, fut sûr qu'il était bien rentré chez lui, il poussa un juron étouffé et reprit, en sens inverse, le chemin qu'il venait de parcourir.

Ce Yankee n'était autre que Jonathan Alcott, à la fois domestique, préparateur et secrétaire du météorologiste Théodore Bouldu, un des camarades de jeunesse du docteur Rabican, et dont l'habitation était située à quelques pas de l'institut.

L'intérieur d'Alban Molifer, plus que sommairement meublé, offrait la preuve de ses préoccupations scientifiques.

Les murs étaient ornés de plans et de dessins d'appareils, de lavis de machines, de photographies d'aérostats et d'aéronautes célèbres.

À la place la plus en vue, un tableau noir, qu'un contrepoids permettait de lever ou d'abaisser à volonté, était couvert de signes algébriques. Dans un autre angle, un établi était encombré de délicates pièces d'acier, de cuivre et d'aluminium ; le sol y était jonché de limaille et de copeaux métalliques.

Quand Alban entra, Mme Molifer achevait de mettre le couvert, tandis que sa fille Armandine, armée d'un pinceau et de plusieurs godets à encre de Chine, achevait de colorier, en teintes plates, une épure de vaste dimension.

– Vous savez, cria joyeusement Alban dès le seuil de la porte, que j'ai les signatures... Le docteur a la foi !... Il m'ouvre un crédit presque illimité !... Enfin, je touche donc au succès ! Dans quelques jours, *la Princesse des Airs* nous enlèvera tous

les trois dans les airs, pour la confusion des envieux et le plus grand triomphe de la science.

Armandine, une maigriote fillette qui gardait, de sa prime enfance, passée dans les baraques foraines, quelque chose d'étrange et d'un peu sauvage, sauta au cou de son père si brusquement, qu'elle renversa un des godets d'encre de Chine.

– Sois donc raisonnable, lui dit sa mère. Tu as failli gâter l'épure du grand moteur... Ne sois pas si folle... On dirait que tu apprends quelque événement inattendu... Moi, j'étais sûre que le docteur nous tirerait d'embarras. Il est trop bon, il aime trop la science pour ne pas s'être enthousiasmé pour les découvertes de ton père.

– Oh ! s'écria Alban, dans un élan de reconnaissance enthousiaste, le docteur m'a sauvé deux fois !... Malgré la certitude que j'ai de réussir, je tremble qu'un accident quelconque ne se produise au dernier moment... Les capitaux qu'il risque pour moi sont considérables. Je serais désolé qu'un échec, même partiel, entraînât de nouvelles dépenses.

– Pourquoi craindre ? s'écria Mme Molifer avec une belle confiance. Je suis, pour ma part, certaine de ton triomphe.

– Oh ! je n'ai pas de craintes sérieuses, fit Alban, dont le front s'assombrit un instant. Mais ce succès si inespéré, si rapide, si complet, m'effraie un peu. J'éprouve je ne sais quels étranges pressentiments.

Mme Molifer eut vite fait de rassurer son mari. Une minute après, il ne pensait plus à ces fâcheuses idées, et s'était plongé dans un calcul de volts, d'ohms et d'ampères qui l'absorbait tout entier.

Armandine s'était mise à orner la robe de sa poupée d'un morceau de paillon emprunté à un ancien maillot d'acrobate.

Mme Molifer arracha bientôt le père et la fille à leurs occupations, en annonçant que le déjeuner était servi.

II

LE TERRIBLE MONSIEUR BOULDU

En pénétrant, sans frapper, dans le laboratoire de son protecteur et maître, le savant météorologiste Théodore Bouldu, Jonathan Alcott fit claquer violemment la porte vitrée.

Le savant, alors occupé à consulter un vaste tableau des hauteurs barométriques, se retourna et, d'une voix où perçait un commencement d'irritation :

– Eh bien, Jonathan, que signifie ce vacarme ? Tu as encore, probablement, quelque mauvaise nouvelle à m'annoncer ?

– Rien qui doive vous surprendre, répliqua l'Américain, avec une familiarité presque insolente... Ce que j'avais prévu arrive, voilà tout. Nous sommes volés.

– Alors, notre invention, nos plans ?...

– ... Sont, en ce moment-ci, mis à exécution par ce scélérat d'Alban Molifer, avec la complicité du docteur Rabican, qui a fourni les capitaux.

– Tu es bien sûr de ce que tu avances ?

– Absolument certain, reprit le Yankee avec un sang-froid gouailleur bien fait pour exaspérer l'irritable météorologiste... J'ai filé Molifer toute la matinée. Il est allé chez un notaire, à la Banque, puis chez le docteur... Voilà, je crois, des démarches bien significatives ?

– Mais, qui te dit, interrompit presque rageusement le savant Bouldu, que ces démarches aient abouti, que le docteur ait donné de l'argent ?... Alban n'a peut-être fait qu'une tentative inutile sur le coffre-fort du docteur ?

– Le doute n'est pas possible... Ce maudit saltimbanque a, bel et bien, palpé la forte somme... La meilleure preuve, c'est qu'à son atelier les travaux continuent sans interruption, et qu'il a fait, encore hier, d'importantes commandes à Paris.

– Tu aurais dû me prévenir plus tôt, s'écria impétueusement M. Bouldu... J'en ai suffisamment appris. Laisse-moi réfléchir cinq minutes. Je vais prendre, immédiatement, une décision.

Jonathan savait, par expérience, combien il était imprudent de contrecarrer les volontés du savant, surtout lorsqu'il était en colère.

Il se retira dans un coin, et fit mine de s'absorber dans la contemplation d'une carte des courants aériens ; mais un sourire railleur restait figé sur ses lèvres ; et il observait sournoisement son maître, du coin de l'œil.

Théodore Bouldu, Breton d'origine, acariâtre et coléreux par tempérament, était un petit homme à la barbe d'un blond sale, au front têtu, chez lequel le tempérament bilieux et le tempérament sanguin se combinaient pour produire l'être le plus impatientant et le plus désagréable qui se pût rêver.

Quoiqu'il fût du même âge que le docteur Rabican, et qu'il se fût signalé par des découvertes capitales, il n'avait jamais pu atteindre à la grande notoriété, à cause de la virulence de ses propos, à cause de la facilité avec laquelle il disait, sans y être invité, la vérité aux gens, en leur fourrant le poing sous le nez.

Le docteur Rabican était un des rares savants avec qui il ne fut pas fâché mortellement. Le professeur Bouldu était redouté dans toutes les Académies d'Europe, et même d'Amérique. Il

n'avait pas son pareil pour accoler une épithète vengeresse au nom d'un confrère déloyal. Les lettres d'invectives qu'il avait écrites se comptaient par centaines.

Aussi, à part de rares amitiés, dues à sa loyauté, malgré tout irréprochable, était-il cordialement détesté de tous les corps savants. Quand il annonçait une communication à quelque Académie, les trois quarts des membres s'abstenaient de venir, ce jour-là, à la séance, dans la crainte des attaques injurieuses et même des gifles, par quoi se terminaient régulièrement les discussions.

Malgré ses défauts, Théodore Bouldu était estimé comme météorologiste. Ses ouvrages faisaient autorité en la matière.

Heureusement doué d'une assez belle fortune, il poursuivait depuis dix ans, à ses frais, le rêve chimérique de régulariser le cours des saisons, de faire disparaître les différences de climat, en un mot, de rayer entièrement des almanachs les tempêtes, ouragans, trombes, cyclones, tornades, simouns, siroccos et autres cataclysmes atmosphériques.

Le professeur Bouldu avait déjà obtenu quelques résultats. Il prétendait qu'avec des capitaux suffisants, il eût été possible d'installer des paratonnerres de son invention, pour aspirer, au moment des orages, toute l'électricité nuageuse.

Il avait, aussi, publié une formule très simple permettant de produire, à bon marché, les nuages artificiels, dont les vignerons font usage pour éviter les gelées.

Il était l'auteur d'un « Mémoire sur le dégel des régions arctiques, par la création de geisers artificiels », et il avait soumis, l'année précédente, au ministre des colonies – qui avait failli le faire interner à Sainte-Anne – un projet détaillé pour la suppression des vents brûlants qui désolent les régions sahariennes, et condamnent d'immenses territoires à l'infertilité et au néant.

Les courants atmosphériques sont produits, comme on sait, par une différence de température entre deux couches aériennes. L'air froid descend à la place de l'air chaud qui monte. C'est la température élevée du sol, dans les régions équatoriales, qui produit les vents alizés.

Partant de ce principe, le professeur Bouldu proposait d'installer, au centre du désert saharien, une série de gigantesques lentilles. Elles auraient, selon lui, décuplé la puissance du soleil tropical, et auraient suffi à produire un simoun artificiel qui, prenant l'autre simoun en travers, l'eût fait dévier et l'eût dirigé, par-delà l'Atlantique, chez les Yankees ou les Brésiliens. De cette façon, les colonies africaines eussent pu entrer dans une voie de prospérité jusque-là inconnue ; et les Provençaux eux-mêmes eussent été, une fois pour toutes, débarrassés du sirocco, répercussion affaiblie du grand courant atmosphérique saharien, qui vient briser ses dernières colères contre les glaciers des Alpes.

En dehors de ces projets, scientifiquement vraisemblables, mais peu pratiques, le savant breton avait doté une grande cité industrielle de ventilateurs puissants, dont l'installation avait, en quelques mois, fait diminuer le chiffre des décès de cinquante pour cent.

Le ventilateur Bouldu, en progrès sur celui du suédois Oscar Ostergren et sur les éventails électriques employés aux États-Unis, se compose essentiellement d'une immense tourille de métal remplie d'air liquide et surmontée d'un arbre à hélice creux, chargé de larges éventails métalliques, qu'un ingénieux système fait se mouvoir automatiquement. En quelques minutes, dans le plus vaste hall de construction, sur la place publique la plus encombrée de foule, au cœur de l'été, le ventilateur, en dégageant, à flots, un air pur et presque glacé, fait succéder la fraîcheur de la brise marine ou du sommet des montagnes, à l'atmosphère la plus viciée et la plus malodorante.

Le professeur eût eu grand besoin, en ce moment, de son bienfaisant appareil de ventilation.

Depuis la nouvelle que venait de lui apporter Jonathan, il était dans une violente colère. Il piétinait sur sa chaise, donnait des coups de poing sur son bureau, grinçait des dents et faisait mine de s'arracher les cheveux. La flamme d'une fureur sauvage passait dans ses yeux d'un bleu glauque, de la couleur de la mer, comme ceux de la plupart des Armoricains.

Jonathan, cependant habitué aux emportements de son maître, et qui, d'ordinaire, en riait sous cape, ne l'avait jamais vu dans un tel état d'exaspération. Le professeur, heureusement, se calmait aussi vite qu'il se mettait en colère.

Au bout de quelques minutes, il avait reconquis tout son sang-froid. Mais on voyait qu'il faisait de grands efforts pour se contenir. Ce fut d'une voix sèche et cassante qu'il dit à Jonathan :

– Toi, reste là. Tu vas me prendre la moyenne de la pression barométrique à Paris, hier et avant-hier. Je rentrerai dans une demi-heure.

Au moment où le professeur franchissait, d'un pas saccadé, le vestibule, dont la mosaïque représentait une rose des vents exécutée en marbre, de huit couleurs différentes, il s'entendit appeler par la voix joyeuse et fraîche de son fils Yvon.

– Eh bien, papa, où vas-tu ?... Et le déjeuner ?... Marthe, la bonne, a déjà sonné une fois.

Le docteur se radoucit visiblement, à la vue de son fils, un bel adolescent au regard limpide de franchise, au front intelligent ; et ce fut d'une voix d'où était bannie toute trace de mécontentement, qu'il répondit :

– Marthe attendra... Tu déjeuneras seul, ce matin... Je vais à côté, chez le docteur Rabican, pour une démarche très importante.

– Je vois, papa, que tu es encore en colère. Surtout ne te fâche pas avec les Rabican, j'en serais très peiné.

– Je vais faire mon possible. Au revoir...

M. Bouldu, pour éviter une explication embarrassante, ferma la porte de la rue ; et toujours du même pas saccadé, se dirigea vers la grille de l'institut Rabican.

Le docteur prenait le café dans son cabinet, en consultant une pile volumineuse de revues scientifiques, lorsqu'on lui annonça la visite du professeur Bouldu.

– Diable ! se dit le docteur, nous allons avoir une explication violente, ou je me trompe fort... Ce pauvre Théodore n'a jamais pu se guérir de ses violences de caractère.

Dès les premières paroles de son ami, le docteur Rabican s'aperçut qu'il avait deviné juste.

– Comment, s'écria M. Bouldu sans préambule, j'apprends que tu commandites une invention qui m'a été volée, ainsi que je te l'ai raconté moi-même !... Voilà qui est trop fort, par exemple. Cela me passe !... Je n'en ai rien cru. Il faudra que tu me l'apprennes de ta propre bouche, pour que j'y ajoute foi.

– Je t'en prie, fit le docteur, d'un ton conciliant, n'entame pas la discussion sur ce ton... Je serais désolé de me fâcher avec un ami de trente ans, un savant dont j'apprécie la haute valeur.

– Ne déplaçons pas la question, cria le professeur qui bouillait d'impatience. Es-tu, oui ou non, le commanditaire de ce saltimbanque, de ce coquin que j'ai dû chasser de chez moi, et qui s'est approprié les découvertes de mon préparateur, de mon aide, de mon fidèle Jonathan ?... Grâce à la direction des aéroscaphes, j'allais renouveler la météorologie, réaliser mon grand

rêve de l'unification des climats ! C'est une gloire dont tu me dépouilles.

– Je t'ai déjà dit mon opinion sur ton fidèle Jonathan. C'est lui qui a volé une partie des découvertes d'Alban Molifer, que j'estime et que j'admire... Il est très exact que j'ai fourni des fonds à Alban pour la construction d'un dirigeable.

– Je ne te reverrai de ma vie !... rugit M. Bouldu, en se levant aussi brusquement que s'il eut été décoché par un ressort.

– Rassieds-toi, ordonna le docteur, agacé à son tour. Au lieu d'entrer en fureur, tu ferais mieux de m'écouter et de raisonner.

Le météorologiste se rassit, et pour se donner une contenance, se mit à mordre, rageusement, la pomme d'argent de sa canne.

Le docteur continua gravement :

– Depuis que Jonathan est à ton service, il n'a jamais fait aucune découverte intéressante... Alban n'est pas dans le même cas... À ma connaissance, il a réalisé sept ou huit perfectionnements, dont le moindre suffirait à faire la réputation d'un savant... Ce seul fait devrait te convaincre. D'ailleurs, j'ai toujours regardé Jonathan comme un fourbe et comme un hypocrite.

– Je suis sûr de son dévouement !

– Et moi de la loyauté d'Alban... J'avais bien remarqué que tu me battais froid, depuis cette histoire des plans volés. Mais, tu es dans ton tort. Livre-toi à une enquête sérieuse, et tu verras que j'ai raison.

Le météorologiste s'était levé, et avait remis son chapeau.

– C'est tout ce que tu trouves à me dire ?... Je ne ferai pas d'enquête. Ma conviction est faite. Je sais, maintenant, com-

ment apprécier ta conduite. C’est la dernière fois que tu me vois ici.

Le docteur se précipita pour le retenir.

– Mon vieux Bouldu, s’écria-t-il, mon cher camarade ! Est-ce donc là le cas que tu fais d’une amitié de trente ans ?

Théodore Bouldu, qui avait déjà franchi le seuil de la porte, se retourna, et lança, dans un geste foudroyant :

– Non, jamais je ne te reverrai. Tu as aidé à me dépouiller ; tu es un faux bonhomme et un faux savant !

Sur ces paroles, il partit brusquement et le docteur l’entendit descendre, quatre à quatre, les escaliers. À ce moment, Mme Rabican, qui venait de voir le savant Bouldu traverser la cour d’entrée, au galop, en gesticulant, pénétra dans le cabinet de travail de son mari qui, en peu de mots, la mit au courant.

Elle partagea le chagrin que le docteur éprouvait de sa rupture avec un ancien ami, surtout dans de semblables conditions.

– Tu as pourtant raison, dit-elle... Ce M. Bouldu est un être insociable. Pourtant j’éprouve beaucoup de contrariété de ce qui vient d’avoir lieu. Son fils Yvon était, pour notre Ludovic, un excellent camarade. Sa fréquentation exerçait, sur lui, une heureuse influence... Désormais, ils ne pourront guère se voir.

– Je ne m’oppose pas à ce qu’Yvon continue ses visites ici... Bouldu m’en veut, mais moi je ne lui en veux nullement. Il est victime de son malheureux caractère... En tout cas, reprit le docteur, avec vivacité, notre rupture avec les Bouldu dût-elle être définitive, je ne pouvais pas faire autrement... Comme savant et comme honnête homme, je devais prendre le parti d’Alban, que tout le monde attaque, et qui a raison contre tous.

Mme Rabican se retira, pour accompagner sa fille Alberte à son cours de danse ; et le docteur eut bientôt oublié, dans une

passionnante expérience sur la vitalité des cellules nerveuses, les sentiments de mauvaise humeur que venait de lui causer la déplorable sortie de son ancien camarade.

Il n'en fut pas de même de son adversaire. Théodore Bouldu rentra chez lui, dans un état de fureur à peine concevable.

Il rabroua Marthe, la vieille bonne, tança vertement son préparateur Jonathan, dont les sourires ironiques l'agaçaient, et envoya même promener Yvon, qui essayait de se faire expliquer par son père, les raisons de cet emportement.

– Tout ce que j'ai à te dire, vociféra-t-il, c'est que, désormais, je t'interdis expressément de fréquenter les Rabican, et d'adresser la parole à Ludovic ou à Alberte.

– Mais, mon père, objecta timidement Yvon...

– Je te défends même de les saluer, entends-tu ? Je les mets à l'index ; je les maudis ; je les excommunie... Va travailler ; et surtout ne t'avise pas de me désobéir.

Yvon se retira, le cœur gros. Il adorait le docteur et sa famille.

Privé, de bonne heure, de sa mère, il avait presque retrouvé, près de Mme Rabican, l'affection et les soins dont il était privé. Il passait la moitié de ses journées à l'institut, et considérait Alberte et Ludovic plutôt comme des frère et sœur que comme des camarades ordinaires.

Cependant sa curiosité combattait son chagrin. Tout en soupçonnant qu'il devait y avoir sous roche quelque rivalité scientifique, il se demandait quelles raisons avaient bien pu amener, entre les deux amis, une brouille aussi radicale. Son caractère entêté le poussait aussi à se révolter contre les ordres paternels.

– Mon père, s'écria-t-il, veut me séparer de mes plus chers amis... Eh bien, il n'en sera pas ainsi. J'irai chez les Rabican

comme par le passé ; seulement, j'irai en cachette. Le docteur est trop indulgent et trop raisonnable pour me fermer sa porte ; et je suis sûr de l'amitié d'Alberte et de Ludovic... Puis, réfléchit-il, il y a dans tout cela quelque chose que je ne comprends pas. Je soupçonne encore quelque machination de cet hypocrite de Jonathan, qui a déjà fait renvoyer d'ici Alban Molifer.

Pendant qu'Yvon s'abandonnait à ses moroses réflexions, son père était en train de cuver sa fureur en se promenant à grandes enjambées dans son laboratoire, sous le regard narquois de Jonathan.

– Eh bien, demanda celui-ci lorsqu'il vit son maître un peu plus calme, le docteur a-t-il avoué sa participation à l'entreprise ?

– Parfaitement, s'exclama le savant... Mais je lui ai dit son fait ! Nous sommes brouillés à mort !...

– Si seulement nous avions le moteur à poids léger, dont j'avais eu la première idée, et qu'ils ont, paraît-il, fait exécuter, nous pourrions entrer en lutte avec eux, construire, nous aussi, un dirigeable, et arriver bons premiers dans la solution du problème.

– Tu es stupide, s'écria M. Bouldu en gesticulant avec fureur. Nous n'avons ni le moteur, ni les capitaux suffisants. Je ne suis pas riche comme ce coquin de Rabican, pour sacrifier un million en expériences... Tiens, je te défends de m'adresser la parole.

Jonathan marmotta une réponse incompréhensible, et se tint coi.

Histoire étrange que celle de ce Yankee, qui avait parcouru tous les pays du monde, et était au courant de toutes les inventions. Il était entré au service de M. Théodore Bouldu sur la recommandation de trois célèbres industriels américains. Pour-

tant, il eût été incapable de fournir de nettes explications sur son passé.

Il y avait en lui du domestique et du savant, du reporter et de l'industriel, du coureur d'aventures et de l'espion.

Jonathan Alcott avait fait tous les métiers. Né dans les faubourgs de Springfield, dans l'Illinois, d'un sollicitor qui avait fait de mauvaises affaires, Jonathan s'était, dès quinze ans, évadé de la maison paternelle, pour tâcher de gagner sa vie d'une façon indépendante.

Il avait été, tour à tour, commis épicier, contrôleur sur une ligne de tramways électriques, placier en machines à écrire, émailleur dans une fabrique de dents artificielles, enfin contremaître dans une usine d'appareils électriques.

Là, il avait trouvé sa voie.

Une fois au courant des procédés de fabrication de la maison qui l'occupait, il les avait vendus à une maison rivale. Son ancien patron avait fait faillite.

Six mois après, il recommençait la même fructueuse opération avec un industriel plus riche que celui qui avait payé une première fois sa trahison.

Depuis cette époque, il avait continué, passant d'atelier en atelier, d'usine en usine, trahissant tout le monde, et ne laissant derrière lui que ruines et que désastres.

Quoique la morale publique soit peu scrupuleuse, en Amérique, sur ces sortes d'agissements, Jonathan avait fini par en éprouver les inconvénients.

Il avait fait quelques séjours forcés dans les pénitenciers, et s'était vu, à plusieurs reprises, appliquer de magistrales corrections par quelques-uns de ses anciens patrons. Une fois même, il avait dû garder l'hôpital pendant six mois.

À la longue et quoiqu'il prît la précaution de changer de pays le plus souvent possible, il était devenu si connu dans le monde de l'industrie que personne ne voulait plus l'employer.

Jonathan pensa que le meilleur parti qui lui restait à prendre était de passer en Europe, où il pourrait appliquer son système avec toute la maëstria que donne une expérience chèrement acquise.

Recommandé par trois industriels peu consciencieux, il vint humblement frapper à la porte du coléreux météorologiste.

Mais là, il éprouva une déception : il n'y avait pas moyen de s'approprier les inventions de M. Bouldu ; et cela pour une excellente raison : elles n'étaient pas à vendre.

Dès qu'il avait fait quelque découverte, M. Bouldu la livrait au public, et en expliquait tous les détails dans les revues et dans les journaux.

Le voler, c'eût été perdre son temps.

Cependant, par suite d'une lassitude de sa vie de rapine et de vagabondage, Jonathan Alcott demeura à Saint-Cloud.

Grâce à ses connaissances spéciales, et surtout à son imperturbable patience, il se rendit indispensable au savant ; et, ce qui semblera plus extraordinaire, il en vint à s'attacher à lui.

Son caractère excentrique, sa grande bonté, avaient fait sur le Yankee une profonde impression.

Pendant cinq ans, il se montra, envers son maître, d'une absolue fidélité.

Aussi, l'on juge de la haine et de la jalousie qu'il éprouva lorsque Alban Molifer, à peine remis de sa blessure et présenté par le docteur Rabican, vint, à son tour, collaborer officiellement aux travaux météorologiques de M. Bouldu…

Jonathan était attaché à son maître, mais égoïstement, férocement. Il le voulait pour lui tout seul, avec ses bourrades, ses invectives, son cerveau sans cesse fumant d'imaginations bizarres, et ses éclairs de loyale bonté qui empêchaient qu'on pût lui en vouloir de ses violences.

Dès lors, Jonathan n'eut plus qu'une pensée : évincer, par tous les moyens possibles, cet Alban qu'il jalousait, et dont la supériorité l'humiliait.

C'est alors que ses instincts de détective et de pickpocket reprirent le dessus.

Il épia l'ancien acrobate, et lui subtilisa ses papiers, qu'il remettait en place après en avoir pris copie.

Puis, confidentiellement, en l'absence d'Alban, il entretint M. Bouldu d'une grande découverte qu'il méditait, réussit sans peine à enthousiasmer l'inflammable savant pour la navigation aérienne qui, seule, selon lui, devait donner la clef de tous les grands problèmes météorologiques.

Alban, sans défiance, continuait ses travaux personnels dans le plus grand secret, se proposant de n'en parler à son protecteur que lorsque tout serait complètement terminé.

Il ne lui restait plus à découvrir qu'un perfectionnement au moteur à poids léger, dont l'aéroscaphe devait être pourvu, lorsqu'il se résolut à confier au savant le résultat de ses travaux.

C'est alors que Jonathan intervint, prit à témoin M. Bouldu de l'antériorité de sa trouvaille et accusa nettement l'acrobate de l'avoir dépouillé.

M. Bouldu, après avoir hésité, prit violemment le parti de l'Américain.

Une scène terrible eut lieu, au cours de laquelle le laboratoire fut presque saccagé. Alban dut céder la place ; et toutes les

tentatives que le docteur Rabican fit près de son ami, pour rétablir la vérité, furent inutiles.

C'est alors qu'avait commencé la brouille entre le médecin et le météorologiste.

Jonathan Alcott, resté maître de la place, n'était pourtant pas sans inquiétudes.

Il se sentait un adversaire redoutable dans la personne du jeune Yvon Bouldu, qui le détestait d'instinct, ne lui adressait que rarement la parole, et agissait en toutes choses de façon à le contrecarrer dans ses intrigues.

Jonathan sentait bien le péril de sa situation, et il n'en était que plus acharné dans sa haine contre Molifer et contre le docteur Rabican, auquel il en voulait tout spécialement.

M. Bouldu fut tiré de l'état d'irritation qui l'empêchait, cet après-midi-là, de se livrer à aucun travail, par la visite de son ami, le professeur Van der Schoppen, l'apôtre de la kinésithérapie.

L'honorable professeur répondait assez bien, comme physique, au type caricatural de l'universitaire germanique qu'ont popularisé, des deux côtés du Rhin, les journaux illustrés et les revues de fin d'année.

Un vrai géant par la taille, d'une obésité que faisait ressortir la maigreur de ses jambes héronnières, il était vêtu d'un long paletot-sac de couleur verdâtre, chaussé d'espadrilles spéciales, afin de pouvoir décocher plus agilement des coups de pied bas à certains malades, et coiffé d'une casquette de chauffeur à large visière.

De son visage, envahi par une barbe de fleuve qui lui descendait jusqu'à l'estomac, on n'apercevait que des lunettes bleues et de grosses joues roses, si rebondies que le nez en devenait presque invisible.

Le professeur était un fort savant homme, un infatigable chercheur, dont le seul défaut était une certaine naïveté, et trop de passion pour la médecine kinésithérapique.

– Cet animal-là, disait quelquefois M. Bouldu, a plus vite fait d'écrire quatre volumes in-quarto que de guérir un seul malade !... Ses livres sont excellents, mais ses consultations pitoyables... Il devrait se borner à la théorie. Quand il entre dans le domaine de la pratique, tout est perdu.

Par une anomalie assez étrange, Van der Schoppen et M. Bouldu s'entendaient admirablement.

Ils étaient inséparables.

Concession que le météorologiste n'eût faite à personne, il feignait poliment d'ajouter foi aux bienfaits de la kinésithérapie et se laissait, de temps en temps, administrer quelques bourrades démonstratives, par pure condescendance.

De son côté, Van der Schoppen supportait, avec le plus grand flegme, les accès de colère et les invectives.

Quand il pénétra dans le laboratoire, il demeura un instant saisi, à la vue de la face congestionnée du météorologiste.

– Diable ! diable ! fit-il avec un fort accent tudesque, l'apoplexie vous guette, mon pauvre ami.

– Ça m'est égal, fit Bouldu, heureux, au fond, de trouver un confident à sa peine.

Mais le professeur, très ému, et croyant remplir un devoir, s'était approché sournoisement.

Sa large main s'abattit à l'improviste sur la nuque congestionnée de l'irascible M. Bouldu, qui fut presque assommé.

– Vous savez, Van der Schoppen, s'écria-t-il, pas de mauvaises plaisanteries !... Je vous brise ce tabouret sur les reins, si vous recommencez !

Le placide Van der Schoppen, habitué de longue date à la mauvaise humeur de ses clients, se contenta de se mettre hors de portée, tout en s'apprêtant à décocher une seconde « potion » lorsque Bouldu ne se méfierait plus.

Mais le météorologiste, très au courant des ruses thérapeutiques du professeur, ne lâchait pas son tabouret.

Van der Schoppen, le poing serré, guettait l'occasion.

Dans son coin, Jonathan s'esbaudissait franchement.

Les deux honorables savants se regardaient dans le blanc des yeux, comme deux dogues prêts à s'élancer l'un sur l'autre.

La situation était si comique que, malgré toute sa colère, M. Bouldu éclata de rire, et, imprudemment, lâcha son tabouret.

Au même instant, le poing velu de Van der Schoppen s'abattit, pour la seconde fois, sur l'épaule de M. Bouldu.

– Ah ça, grommela ce dernier, moitié furieux, moitié content, j'ai déjà éprouvé assez de désagréments aujourd'hui, sans que vous me cassiez encore les clavicules, pour que la série soit complète... Restez tranquille ou je quitte la place.

Van der Schoppen poussa un éclat de rire qui ressemblait à un hennissement.

– Encore un petit coup seulement, mon bon ami, fit-il... Pour le principe !

M. Bouldu haussa les épaules, et, pour avoir la paix, reçut docilement une troisième bourrade, beaucoup moins violente que les deux autres.

– Ça y est, s'écria triomphalement Van der Schoppen, le sang circule... L'apoplexie est, maintenant, évitée.

– Vous avez peut-être raison, fit Bouldu sans enthousiasme, en frottant son épaule endolorie...

Puis, passant brusquement à un autre ordre d'idées :

– Et Mme Van der Schoppen, et vos huit charmants enfants, comment se portent-ils ?

– Admirablement... Mme la professeur Van der Schoppen devient d'une force étonnante. Elle m'a guéri, hier soir, d'un point de côté, de façon si magistrale, que j'ai bien cru qu'elle avait exagéré la dose... Je suis resté deux heures sans pouvoir bouger... Quant aux enfants, ils se soignent entre eux toute la journée. Ils sont couverts de bleus et de pochons ; mais leur santé est superbe... Par exemple, ce que je ne comprends pas, c'est l'ignorance et la mauvaise éducation des gens de ce pays-ci. Les parents d'un enfant, que mon petit Karl a voulu guérir d'une entorse, sont venus me dire mille injures, et me menacent d'un procès.

– C'est une injustice criante, railla Jonathan.

– Assez sur ce sujet, interrompit M. Bouldu, j'ai à vous parler, mon cher professeur, et sérieusement...

– Je vous écoute.

En quelques phrases brèves, nettes et saccadées, Van der Schoppen fut mis au courant des événements de la journée.

Quoiqu'il estimât fort M. Bouldu, qu'il regardait comme un admirable savant, seulement trop entiché de certaines idées, il ne lui donnait pas entièrement raison dans la querelle. Rivalité médicale à part, il rendait entièrement justice au docteur Rabican, et trouvait que Bouldu avait agi avec beaucoup trop de violence et de précipitation.

De plus, le bon et naïf Van der Schoppen, nourrissait contre Jonathan, une instinctive animosité. Ce serviteur trop habile, qui trouvait moyen d'avoir presque toujours raison, lui était antipathique au premier chef.

Néanmoins, Van der Schoppen, qui était la douceur même, se trouvait très peiné de la colère et du chagrin de son ami.

Pour ne pas encore augmenter sa déconvenue en lui donnant tout à fait tort, il le consola par de prudents raisonnements, qui finirent, peu à peu, par rasséréner le bouillant météorologiste.

– Croyez-le bien, dit-il, le problème de la navigation aérienne est beaucoup trop complexe, beaucoup trop délicat pour que vos adversaires l'aient ainsi résolu du premier coup. Ils ont peut-être réalisé des perfectionnements sérieux, je ne le nie pas ; mais, de là à la solution complète et définitive, il y a loin.

– Ils ont trouvé le moteur à poids léger ! gronda rageusement Bouldu... Avec cela, leur succès est certain.

– Vous raisonnez comme un enfant, reprit paternellement Van der Schoppen. En admettant que vous ayez raison, vous savez bien que, dans une tentative aussi difficile, il suffit de négliger un détail, d'oublier de prendre une précaution élémentaire, pour amener un échec complet. Admettez, par exemple, qu'au dernier moment une tige d'acier renferme une paille et se brise, qu'un orage détraque leurs appareils électriques, c'en est assez pour ajourner une coûteuse ascension et ruiner leur entreprise.

Jonathan qui, dans son coin, ne perdait pas un mot de cette conversation, eut un tressaillement à la dernière phrase du docteur.

Il ne put réprimer un mouvement nerveux.

Un éclair de haine brilla dans ses yeux.

Le plus criminel des projets venait de germer dans son cerveau.

Il entrevoyait maintenant, confusément, le moyen de rendre inutile la générosité du docteur Rabican, et de se débarrasser, à tout jamais, de cet odieux Alban Molifer qui, partout, l'avait supplanté.

Cependant, l'excellent Van der Schoppen, de ce même ton monotone qui agissait, à la longue comme un soporifique sur les personnes nerveuses, continuait à débiter ses consolations platoniques.

– Vous voyez, mon cher Bouldu, disait-il, voici ce qui se produira : ...L'ascension d'Alban Molifer n'aura qu'un demi-succès, échouera même, peut-être, complètement. D'ici là, nous piocherons la question. Je laisserai, momentanément, de côté, ma grande thèse sur « le Pugilat et la Longévité humaine », et nous chercherons ensemble ce moteur à poids léger qui vous tient si fort au cœur.

Sans être tout à fait convaincu par les raisons que lui donnait Van der Schoppen, M. Bouldu fut touché de l'amitié qui lui était témoignée.

Après avoir pris rendez-vous pour le soir avec le professeur, il sentit que sa colère était entièrement évaporée.

– Ma foi, songea-t-il quand l'Allemand se fut retiré, ce brave Van der Schoppen est de bon conseil. À nous deux, nous sommes capables de réaliser des découvertes très intéressantes. Travaillons. Il n'y a pas de déboires qui tiennent contre une heure de météorologie.

Peu d'instants après, M. Bouldu, plongé dans la rédaction d'un mémoire sur « la Circulation atmosphérique dans les régions équatoriales », avait entièrement oublié le reste de l'univers.

III

AUX CHANTIERS DE L'AÉROSCAPHE

Le docteur Rabican, dont M. Bouldu et Van der Schoppen partageaient, d'ailleurs, les opinions, n'avait jamais voulu confier à d'autres qu'à lui-même l'éducation de ses enfants.

Ludovic Rabican n'avait jamais connu ni devoirs fastidieux, ni leçons fatigantes, ni pensums inutiles.

Le docteur s'était contenté d'éveiller habilement sa curiosité, ou de piquer son émulation.

Dès que l'enfant avait su lire, une collection de volumes, choisis avec soin, avait été mise à sa disposition.

Le docteur complétait, par des explications données sur le ton de la causerie familière, le résultat de ces lectures.

Grâce à cette méthode, Ludovic avait fait des progrès surprenants.

Il était beaucoup plus avancé que nombre de ses camarades plus âgés que lui, et pourtant accablés de leçons et de répétitions.

Tout enfant, il s'était passionné pour l'étude, dont on avait su lui faire goûter le charme, en lui en évitant l'amertume.

Ce système avait même si complètement réussi que, parfois, le docteur craignait d'avoir été trop loin, d'avoir forcé la croissance de ce jeune cerveau.

À certains jours, Ludovic posait à son père des questions effarantes, des questions qui étaient plutôt d'un savant déjà avancé dans sa carrière que d'un enfant.

Ces questions rendaient soucieux le docteur.

Il se demandait, avec inquiétude, si plus tard, devenu homme, Ludovic ne perdrait pas ses brillantes facultés ; si, faute d'un développement graduel et modéré, il n'était pas destiné à devenir, comme la plupart des petits prodiges, un homme fort ordinaire dans la suite de sa vie.

– Pourtant, réfléchissait-il, on ne peut pas dire que je l'ai surmené. Je ne lui ai jamais dit de travailler. Il a étudié toujours avec plaisir, et j'ai dû, bien des fois, me fâcher pour l'envoyer à la promenade, ou lui cacher des volumes qu'il me réclamait avec insistance.

Ludovic était d'une grande vivacité d'intelligence, et d'une extrême sensibilité de tempérament.

Il voulait comprendre tout ce qu'il voyait ; et tout ce qu'il avait compris, il voulait le réaliser.

Il enrageait de n'être pas encore un homme, et de ne pouvoir partir, courageux explorateur, à la découverte de régions inconnues, de ne pouvoir tenter des descentes en navire sous-marin, ou des ascensions en dirigeable.

Mais la navigation aérienne surtout l'enthousiasmait.

Un aéronaute lui apparaissait comme un être merveilleux.

L'imagination de l'enfant, surchauffée par les conversations de son père et par les récits d'Alban Molifer, lui représentait les couches supérieures de l'atmosphère comme la seule patrie vraiment désirable.

Planer au-dessus de la mer des nuages, dans un ciel éternellement pur, éclairé par des astres dont nulle vapeur, nul

brouillard ne vient troubler l'éclat, voir à ses pieds se former et se dissoudre les tempêtes, être emporté sans secousse par ces courants aériens qui traversent l'Europe en quelques heures, quel rêve !…

Pour Ludovic, la science laissait bien loin derrière elle les inventions les plus audacieuses des conteurs orientaux.

Le tapis merveilleux de la reine de Saba, l'anneau du Roi des Génies, et même la lampe d'Aladin, ne lui paraissaient que de misérables imaginations à côté du microphone qui permet au premier venu, comme à la fée Fine-Oreille elle-même, d'entendre l'herbe pousser – à côté du téléphote, cent fois plus commode et plus pratique que les miroirs magiques où les enchanteurs faisaient apparaître l'image des absents – à côté des rayons Rœntgen qui photographient jusqu'à l'invisible – du cinématographe qui reproduit les mouvements mêmes de la vie – du phonographe qui emmagasine, pour les siècles futurs, la voix de nos cantatrices et les tirades de nos tragédiens – enfin de cent autres prodiges, effectués par la science, et que l'enfant s'énumérait avec émerveillement.

Ludovic regardait comme presque immédiatement réalisables les hypothèses hardies, mais pourtant justifiées, qui nous montrent, dans l'avenir, une humanité enfin libérée des lois de la pesanteur, installant au-dessus de la région des nuages, dans un air cent fois plus pur et plus vivifiant que le gaz empoisonné de miasmes que nous respirons, des cités flottantes, des îles aériennes, transportées rapidement autour de notre globe par les courants atmosphériques.

L'enfant s'était juré d'être aéronaute ; et quand son père le réprimandait doucement, lui conseillant d'attendre pour se choisir une vocation, il répondait que son parti était irrévocablement pris, que son choix était fait, que rien ne pourrait, désormais, le faire changer de résolution.

Ludovic émerveillait, par ses récits d'anecdotes aérostatiques, ses petits amis, Yvon Bouldu et les frères Van der Schoppen – Karl, Wilhelm et Pétrus – qui, comme lui, avaient reçu une éducation presque exclusivement scientifique.

Il possédait, pour son âge, une érudition vraiment complète sur l'histoire de tous les inventeurs de machines volantes, depuis Icare jusqu'au colonel Renard et à Santos-Dumont, en passant par le jésuite Lana, les frères Montgolfier et le marquis Pilâtre des Roziers, sans oublier ce mécanicien espagnol dont le nom s'est perdu et qui, à Paris, sous la Restauration, s'envola, en présence d'une foule de curieux, et parcourut ainsi un espace de plus de trois cents mètres.

Les camarades de Ludovic, tout en s'intéressant à ses récits, ne partageaient pas entièrement son enthousiasme.

Yvon Bouldu, d'un tempérament très énergique, ne désirait qu'une chose, l'action et la lutte.

Il se promettait, plus tard, d'explorer les trois grands continents qui sont encore demeurés presque entièrement fermés à la civilisation européenne : l'Amérique du Sud et les forêts mystérieuses de l'Amazone ; l'Afrique avec ses lacs grands comme des mers, et ses peuples inconnus, parmi lesquels, il y a quelques années, on a retrouvé le peuple des Pygmées décrit par Hérodote ; enfin et surtout, cette Asie centrale où se trouvent les plus hautes montagnes du globe, et où la religion du Grand Lama possède plus de fidèles que l'église catholique romaine n'en a dans le monde entier.

Yvon Bouldu était un explorateur-né.

Quant aux jeunes Van der Schoppen, ils avaient des goûts beaucoup plus sédentaires.

Quoique l'exemple et les conseils paternels les eussent endurcis aux batailles, ils étaient, au fond, d'un tempérament très paisible.

Karl et Wilhelm adoraient l'herborisation et l'étude des insectes.

Dans les bois qui avoisinent Saint-Gond, ils faisaient de longues promenades, interrompues à chaque clairière, par de petits pugilats hygiéniques.

Quand à Ludwig et à Pétrus, ils étaient encore trop jeunes pour avoir une vocation bien marquée.

Ils se contentaient, pour le moment, de se bourrer d'énormes tartines, et de se chamailler, toute la journée, avec leur petite sœur Dorothée.

Au demeurant, les Van der Schoppen, grands et petits, vieux et jeunes, se ressemblaient tous.

Ils avaient les mêmes yeux, bleus et clairs, à fleur de tête, la même tignasse blonde ébouriffée, les mêmes faces rondes et roses, et les mêmes gestes, maladroits et lourds.

Yvon Bouldu, tout en étant en excellents termes avec Karl Van der Schoppen et ses frères, ne leur gardait pas, dans son affection, la même place qu'à Ludovic et à sa sœur Alberte.

Il tenait les petits Allemands pour de bons camarades, un peu bruyants, un peu batailleurs, et c'était tout.

À Ludovic, au contraire, il donnait toute sa confiance, ne lui cachant rien, et ne lui ménageant même ni les conseils ni les leçons.

Aussi, le jeune homme passa-t-il tout l'après-midi, là même où son père lui avait interdit d'aller, chez le docteur Rabican.

Le jeune homme se demandait avec angoisse si la brouille allait durer, s'il allait être, désormais, séparé pour toujours de ses amis ou forcé de ne les voir qu'en cachette.

Le mécontentement d'Yvon s'augmenta lorsque, à la tombée de la nuit, il vit Jonathan se glisser dans la rue et se diriger, en rasant les murs, comme quelqu'un qui craint d'être observé, du côté de la ville basse.

– Il faudra bien pourtant, s'écria le jeune homme en fermant les poings, que je règle un jour mon compte avec ce misérable. Il n'a déjà fait que trop de tort à mon père... Une première fois il a réussi à chasser d'ici Alban Molifer, que j'estime comme un savant et un homme de cœur. Maintenant, il sème la brouille entre mon père et son seul véritable ami, le docteur Rabican... Mais, je jure que j'y mettrai bon ordre ! Je trouverai le moyen de démasquer cet hypocrite Yankee !

Pendant qu'Yvon se dépitait ainsi, en cherchant vainement un moyen de réconcilier son père et le docteur Rabican, Jonathan s'était faufilé dans le parc.

Profitant de l'abri des grands arbres, se dissimulant derrière leurs troncs quand il apercevait un promeneur, l'Américain marchait, d'un pas rapide, vers une clairière où s'élevait une immense baraque en planches.

C'était là, sur un terrain prêté à Alban Molifer, grâce à l'influence du docteur Rabican, qu'avait été installé, provisoirement, l'atelier de construction de l'aéroscaphe : *la Princesse des Airs*.

Jonathan passait rarement une journée sans aller rôder de ce côté.

Il s'y sentait attiré par une invincible puissance.

Tous les soirs, son instinct malfaisant le conduisait là.

Il restait, parfois des heures, tapi dans un enfoncement sombre, à regarder, avec mille pensées de haine, le mince filet de lumière qui filtrait au-dessous de la porte. Il revenait de ces

promenades plus jaloux et plus aigri contre Alban et son protecteur.

Ce soir-là, tout en continuant à prendre de minutieuses précautions, il marchait d'un pas très allègre.

Depuis le départ du professeur Van der Schoppen, il avait échafaudé tout un plan qui devait, croyait-il, le faire triompher de ses adversaires.

– Le professeur l'a bien dit, se répétait l'Américain, en foulant, avec précaution, le gazon humide de rosée, il suffirait d'un léger accident, d'un rien, pour faire manquer l'ascension de leur fameuse machine !... Eh bien, cet accident aura lieu, je le promets !

Haineusement, en disant ces mots, Jonathan tâtait, dans la poche intérieure de son veston une lime, un ciseau à froid et une clef anglaise qu'il avait eu soin d'emporter.

– Avec ces outils, ricana-t-il, j'ai de quoi démolir, en dix minutes, le plus bel aéroscaphe du monde... Et si je rencontre quelqu'un, malheur à lui !...

Aux abords de l'atelier, tout était silencieux.

Pas une lumière ne brillait entre les interstices de la palissade.

– Personne, murmura Jonathan. Ils sont tous partis !... Voilà le moment ou jamais !

Il se hissa pour enjamber la clôture.

Mais, à ce moment, une poigne de fer le saisit à la gorge, et il se trouva face à face avec Alban.

– Que faisais-tu là ? lui demanda celui-ci en le secouant rudement.

L'Américain tremblait de tous ses membres.

Les outils, qu'il avait apportés, avaient roulé à terre ; et dans la pénombre, Alban les avait aperçus.

Il comprit tout.

– Tu venais, s'écria-t-il, pour détruire le résultat des découvertes que tu as d'abord essayé de me voler !... Tu es le dernier des misérables ! Je devrais te livrer à la justice, ou te tordre le cou comme à un animal nuisible !

Le Yankee, haletant, à demi étranglé, n'avait garde de répondre.

– Tiens, ajouta l'acrobate avec dégoût, je te méprise trop... Tu n'es même pas capable de me nuire.

Et d'un formidable coup de poing, Alban l'envoya rouler à quelques mètres de là.

Jonathan tournoya, deux ou trois fois, sur lui-même, roula sur le sol, et se releva, tout meurtri.

Puis, il s'éloigna, en boitant.

Seulement, quand il fut à une bonne distance de son adversaire, il se mit à proférer une foule d'injures et de menaces, à l'adresse d'Alban Molifer.

Jonathan regagna piteusement son laboratoire, à la fois furieux et inquiet des suites de son équipée.

Cette imprudence pouvait lui coûter cher.

Si le météorologiste apprenait la vérité, il mettrait infailliblement à la porte, et peut-être ferait-il jeter en prison son trop zélé préparateur.

Jonathan se coucha donc, ce soir-là, plus haineux et plus mécontent que jamais.

La pensée que M. Bouldu ne voudrait même pas écouter les dénonciations de son adversaire, le rassurait à peine.

Alban Molifer, une fois seul, avait ramassé les outils qui pourraient, au besoin, servir de pièces à conviction ; puis il était rentré dans son atelier, qu'il n'osait plus abandonner.

Le premier mouvement de colère passé, il se trouvait profondément découragé.

Ainsi, ses ennemis ne reculaient même pas devant un crime, pour avoir le dessus dans cette lutte !

Après quelques réflexions qui lui rendirent tout son courage, il conclut qu'il n'avait rien d'autre à faire, que de veiller, nuit et jour, sur son œuvre.

Le soir même, Robertin, un ouvrier de confiance qui avait exécuté les parties les plus délicates du mécanisme de l'aéroscaphe, s'installa dans une cabane en planches, qui se trouvait près de la porte d'entrée de l'atelier.

Il devait y coucher une nuit sur deux, et alterner, dans sa surveillance, avec Rondinet, son aide et son camarade.

Pour plus de sûreté, un chien de garde, emprunté à un voisin, fut laissé libre dans la première enceinte de la palissade.

Alban se retira, un peu rassuré par ces précautions ; mais avant de rentrer chez lui, il se rendit à l'institut Rabican, pour avertir immédiatement le docteur, du fait grave qui venait de se produire.

Le docteur partagea l'indignation de son ami pour le procédé inqualifiable dont il avait failli être victime.

– Cependant, dit Alban, je ne croirai jamais que M. Bouldu qui, malgré son tempérament coléreux, est d'une loyauté parfaite, ait ordonné ou conseillé à Jonathan d'essayer de détruire nos appareils.

– Je ne le crois pas non plus, approuva le docteur, après un silence. Je réponds de l'honnêteté de mon vieux camarade.

– Jonathan serait donc le seul coupable ?

– Sans aucun doute. Lui seul peut avoir conçu l'idée d'un pareil crime.

– Mais alors, interrogea Alban très perplexe, que me conseillez-vous ? Dois-je avertir M. Bouldu, ou déposer une plainte contre Jonathan ?

Le docteur réfléchit un instant.

– Déposer une plainte, répondit-il, je ne vous y engage pas. Vous n'avez ni preuves ni témoins. Jonathan, appuyé par Bouldu, niera effrontément, prétendra que vous ne l'accusez que par rivalité scientifique. Dans le doute, la justice s'abstiendra...

– Mais ces outils que j'ai gardés ! interrompit Alban. Voilà des pièces à conviction.

– Ces outils ne constituent pas des pièces à conviction. On en trouve des milliers de pareils dans tous les ateliers d'ajustage, et même chez tous les quincaillers.

– Dans ce cas, je n'hésite plus. Je vais aller tout raconter à M. Bouldu. Sa première fureur passée, il me donnera probablement raison.

– Je vous aurais proposé, moi-même, de vous y accompagner, si je ne le connaissais trop bien pour savoir qu'il ne voudra pas écouter, de nous, un seul mot d'explications. Il ne verra dans notre récit, qu'une nouvelle machination de notre part, pour perdre son cher Jonathan. Il nous mettra à la porte, et nous abominera d'invectives. L'Américain, d'ailleurs, a dû prendre les devants et lui expliquer les faits à sa façon... Avec tout autre que Bouldu, je vous dirais : « Tentons l'aventure. » Mais il est têtu comme un âne rouge, et aussi brutal et aussi violent que les cyclones et les trombes dont il fait son étude favorite.

– Cependant, dit Alban avec une nuance d'irritation dans la voix, nous ne pouvons laisser détruire nos appareils par ce bandit !...

– Faites bonne garde. Ne vous relâchez pas un instant de votre vigilance. Faites vous-même, chaque nuit, une ronde autour des ateliers... Je n'ai rien de mieux à vous conseiller.

Alban se trouvait tout dépité.

Il pensait, à part soi, qu'il s'était peut-être un peu hâté de se montrer généreux envers son ennemi, et de le remettre si aisément en liberté.

Le docteur, qui devinait les sentiments d'Alban, s'efforça de dissiper sa contrariété, et de lui redonner du courage par quelques bonnes paroles.

– Croyez-moi, mon cher ami, lui dit-il. Dans la lutte que nous soutenons, notre probité et notre désintéressement sont une grande force. La foi, même et surtout la foi scientifique soulèvent les montagnes. Nous réussirons, peut-être, là où de plus habiles, moins enthousiastes que nous, auraient échoué. L'âme des savants, qui ont tout sacrifié à leurs convictions, l'esprit des Archimède, des Galilée, des Képler, des Pasteur et de bien d'autres, nous soutient, et combat avec nous.

– Votre opinion, répondit Alban rêveur, est aussi la mienne. L'avenir montrera qu'elle est plus rationnelle et plus scientifique que beaucoup de gens ne le pensent. Dans la nature, aucune force ne se perd. Pourquoi la puissance psychique, la plus formidable de toutes, s'anéantirait-elle ?... Je n'en donnerai qu'une preuve. En dépit de tout, le progrès humain est un fait. Triomphante des superstitions, des préjugés et des bas instincts, la conscience de l'humanité s'affirme, de jour en jour, plus scrupuleuse et plus forte.

Une fois la conversation orientée du côté des idées générales, Alban et le docteur eurent vite oublié la tentative de vandalisme qui les avait, d'abord, tant préoccupés.

Émerveillé, le petit Ludovic écoutait, dans un profond recueillement, son père décrire, avec un véritable lyrisme, les splendeurs du siècle futur.

– Le XXe siècle, s'écriait le docteur Rabican sera le plus prodigieux, dans l'histoire des races humaines... Nos petits-fils, débarrassés des chaînes pesantes de l'attraction terrestre, maîtres des domaines aériens, délivrés des horreurs de la maladie, connaîtront une existence libre, harmonieuse, éthérée, dont on n'eût jamais pu prévoir, jadis, la possibilité... Déjà, la médecine triomphe de toutes les maladies, recule même, audacieusement, les limites de la dissolution de l'être... Grâce aux rayons Rœntgen, les aveugles voient, les sourds entendent, les voiles de l'invisible s'écartent. Grâce à la chirurgie antiseptique, les organes les plus essentiels sont extraits, guéris, nettoyés et remis en place. La vieillesse même et la caducité reculent devant la force électrique, ancienne puissance créatrice des univers, et que nous commençons à savoir capter... Sur la terre, débarrassée de la fumée délétère des usines, rendue, dans toute sa surface, belle par ses villes et verte par ses feuillages, nos petits-neveux habiteront des édifices entourés de jardins, où la science des saisons, enfin conquise, fera régner un éternel printemps. Ils s'élanceront, d'un lieu à l'autre, à travers les nuages ; ils sillonneront, avec la vitesse d'une ardente pensée, les flots de la mer et les entrailles du sol. Ils se mettront en communication avec les habitants des astres voisins, et recevront d'eux les moyens d'augmenter encore leur bonheur.

Le docteur continua, avec un enthousiasme croissant :

– Le travail sera devenu facile, presque inutile. L'homme n'aura plus guère qu'à surveiller de dociles et infatigables machines qui, sous ses yeux, transformeront la matière au gré de ses désirs. Allégé des soucis matériels, il pourra, tout entier,

s'adonner au culte de la science et de la beauté. L'homme deviendra meilleur... Un vice est presque toujours le résultat d'une maladie. C'est dans les lieux où l'oxygène est le plus raréfié, qu'il se commet le plus de crimes. La statistique des suicides et des meurtres concorde avec le tableau météorologique des saisons. La morale est l'hygiène de l'esprit, comme l'hygiène est la morale du corps.

Pendant cette longue tirade, le docteur s'était promené, à grands pas, dans le salon.

Ses longs cheveux argentés voltigeaient autour de ses tempes ; une flamme juvénile brillait dans ses yeux.

Il s'arrêta enfin, en face d'Alban ; et lui serrant les mains avec effusion :

– Pour vous, mon cher ami, s'écria-t-il, vous aurez été un des glorieux promoteurs de l'ère bienheureuse qui va s'ouvrir. Votre place est marquée dans la reconnaissance des générations, à qui vous allez assurer, définitivement, la possession des plaines aériennes.

Alban se retira, très ému. Aux chaleureuses paroles du docteur, son découragement s'était évanoui, comme ces vapeurs malsaines que dissipent les premiers rayons du soleil.

Il avait passé la porte, bien décidé à faire un tour dans la direction des ateliers avant de rentrer chez lui lorsque, en traversant le vestibule de l'institut, que décoraient de hautes statues de bronze portant des torchères électriques, il se sentit tiré par la basque de sa jaquette.

C'était le petit Ludovic, encore sous l'impression des paroles qu'il venait d'entendre.

– Monsieur Alban, dit-il, d'une voix suppliante, je voudrais vous faire une demande... Est-ce que vous me permettrez, dans

deux ou trois jours, d'aller visiter les ateliers de *la Princesse des Airs*, où papa n'a jamais voulu me mener ?

La figure de l'enfant exprimait un si ardent désir, qu'Alban n'eut pas le courage de refuser.

– Eh bien, oui, fit-il... Accordé. Mais venez seulement la semaine prochaine, quand le montage des moteurs sera terminé, et que l'atelier sera un peu moins encombré.

L'aéronaute se retirait.

Ludovic le retint encore.

– Monsieur Alban, balbutia-t-il timidement, je voudrais bien aussi emmener avec moi mon ami Yvon Bouldu... Mais vous allez sans doute me refuser ; je sais que vous êtes brouillé avec son père.

– Cela est vrai, répondit sérieusement Alban. M. Bouldu s'est montré fort injuste à mon égard ; mais j'ai toujours eu beaucoup d'amitié pour Yvon qui a pris mon parti, à qui je dois beaucoup de reconnaissance, et qui, d'ailleurs, déteste Jonathan presque aussi cordialement que moi-même.

Ludovic est maintenant tout joyeux.

Le rendez-vous avait été fixé pour le mercredi d'après, dans la matinée.

Aucun incident ne se produisit les jours suivants.

Les travaux étaient poussés avec une activité fébrile.

Alban Molifer, aidé de Robertin et de Rondinet, travaillait nuit et jour.

Le montage de l'aéroscaphe fut poussé avec une telle hâte, qu'on put bientôt prévoir que l'expérience décisive aurait lieu une semaine plus tôt qu'on ne l'avait prévu.

En attendant le jour fixé pour la visite des ateliers, Ludovic avait peine à contenir son impatience.

Toutes les nuits, il voyait en songe des machines aérostatiques, toutes plus bizarres et plus compliquées les unes que les autres.

Une nuit, il rêva qu'il était monté, avec tous ses parents, son ami Yvon Bouldu et ses camarades, les petits Van der Schoppen, dans la nacelle d'une immense machine volante armée d'hélices, d'ailes en toile, et de tuyaux de machine à vapeur.

Le ballon se dirigeait, avec une rapidité extraordinaire, vers un pays féerique, lorsque d'en bas, on avait tiré des coups de canon sur le ballon.

Ludovic avait vu le projectile arriver, grossir démesurément, et finalement, prendre la forme d'un énorme oiseau de proie qui, les ailes étendues, les serres en avant, se précipitait avec une vitesse vertigineuse.

Le plus étrange, c'est que cet oiseau de proie, qui ressemblait assez, pour le reste, à un vautour, avait la tête de l'Américain Jonathan Alcott, dont les yeux étincelaient de haine, et dont un mauvais sourire plissait les lèvres.

Ludovic voyait déjà les serres d'acier du monstre, aussi larges et aussi acérées que des faux de moissonneurs, à quelques mètres à peine de l'aérostat, dont elles menaçaient de déchirer l'enveloppe, lorsque Alban, à l'aide d'un de ses appareils, avait dardé, vers l'oiseau fantastique, un rayon de lumière.

Jonathan avait poussé un grand cri.

Un sourd roulement de tonnerre s'était fait entendre ; et le vautour, devenu un énorme nuage noir, avait été promptement dissipé et déchiqueté en lambeaux par la brise...

Quoiqu'il ne fût pas superstitieux, Ludovic s'éveilla, tout réjoui de ce rêve, qui semblait présager, à ses amis, un triomphe complet.

Quand il fut bien réveillé, il constata, avec une vive satisfaction, en jetant un coup d'œil sur le calendrier qui se trouvait près de son lit, qu'il était arrivé au mercredi, et qu'il ne lui restait plus que quelques heures à patienter pour pénétrer dans les ateliers de l'aéroscaphe.

Il s'habilla en toute hâte, et alla rejoindre son ami Bouldu qui l'attendait près de la grille de parc.

Yvon n'était pas seul.

Le fils aîné du docteur Van der Schoppen, Karl, se trouvait avec lui.

Ludovic fut un peu contrarié de la présence du jeune botaniste ; mais Karl était un si bon camarade, un si franc et si loyal garçon, que sur l'insistance d'Yvon, il se décida à l'emmener aussi.

Karl, d'ailleurs, promit solennellement d'être muet sur l'escapade.

À cette heure, les avenues du parc étaient encore presque désertes ; on n'y voyait que quelques promeneurs, attirés par la beauté de cette matinée de printemps.

Les trois jeunes gens étaient ravis de leur équipée ; et ce fut avec une joie de précoces conspirateurs qu'ils se glissèrent, les uns après les autres, par la petite porte de la palissade.

Le chien de garde, pour qui Ludovic avait eu l'attention d'apporter un morceau de sucre, signala leur arrivée par ses aboiements.

Alban apparut au seuil de la seconde porte, et introduisit, lui-même, ses visiteurs, dans l'atelier.

Il fronça légèrement les sourcils à la vue du jeune Van der Schoppen ; mais la physionomie naïve et loyale du petit Allemand le rassura.

D'ailleurs Yvon répondit de lui.

Quant à Ludovic, il s'était déjà précipité du côté de l'aéroscaphe, et demeurait perdu dans une muette contemplation.

Bientôt Yvon et Karl partagèrent son émerveillement...

Sur des traverses de bois s'allongeait une vaste coque d'acier et d'aluminium qui jetait, aux rayons du soleil, mille éclairs éblouissants.

L'aéroscaphe avait à peu près la forme d'un gigantesque fuseau, percé de quelques étroites fenêtres.

À l'arrière, étaient fixées des hélices ; de chaque côté de l'avant, des portes, à fermeture hermétique, permettaient d'entrer dans l'appareil, ou d'en sortir.

Sur l'un des côtés se voyaient déjà deux immenses ailes en pégamoïd, que Robertin et son aide achevaient d'adapter.

La coque d'acier pouvait avoir quinze mètres de long sur trois mètres de large et quatre de hauteur.

Dans l'air il devait ressembler à quelque monstrueux oiseau.

– Il vous faudra sans doute, demanda Ludovic, un énorme ballon pour enlever toute cette masse ?

– Mon aérostat, répondit Alban, ne cube pas autant que vous pourriez le croire. Cela tient à ce qu'il est gonflé, non avec de l'hydrogène, ni même avec du coronium, ce gaz encore plus léger que découvrit, il y a quelques années, un savant italien, mais avec du « lévium centrifuge », une découverte de moi, un

gaz presque impondérable, et qui est, lui, trente fois plus léger que l'hydrogène.

– Mais, interrompit Karl qui ouvrait de grands yeux, je vous avouerai que je ne comprends pas grand-chose à cette machine... Et d'abord, monsieur Alban, voudriez-vous m'expliquer, s'il vous plaît, comment fonctionne un ballon ordinaire ?

– Faut-il que tu sois ignorant !... s'écria Ludovic, sans laisser à l'aéronaute le temps de répondre... Un ballon monte dans l'air, pour la même raison qu'un bouchon flotte sur l'eau, parce qu'il est plus léger. Les ballons sont gonflés avec de l'hydrogène, gaz moins lourd que l'air, ce qui fait que le ballon s'élève.

– Mais pourquoi ne sait-on pas diriger les ballons ?

– Parce que, d'abord, répondit Alban, on les construit généralement de forme ronde, ce qui les rend aussi peu maniables que le serait un baquet à la surface de la mer. Aussi, maintenant, les dirigeables sont-ils généralement construits en forme de cigare. Ensuite, même en leur donnant cette forme, il faut encore leur imprimer une vitesse qui soit supérieure à celle des courants aériens dont ils sont le jouet, et au milieu desquels ils sont plongés.

– Oui, dit Ludovic ; et pour donner de la vitesse, il faut faire tourner des hélices ; et pour les faire tourner, il faut des machines très lourdes, que le ballon alors n'est plus assez fort pour enlever. Toute la difficulté est là.

– Aussi, mes jeunes amis, reprit Alban, malgré les magnifiques expériences du colonel Renard, les ballons sont-ils très peu pratiques comme machines aériennes... L'appareil que vous voyez est une machine plus lourde que l'air ; et elle s'y maintiendra, sans être soutenue par aucun sac rempli de gaz. Elle s'y maintiendra, grâce à la superficie de ses ailes et à la rapidité du mouvement de ses hélices. La difficulté pour les machines de ce genre, consiste surtout à pouvoir quitter la terre. Cette difficul-

té, je l'ai résolue, en adjoignant à mon aéroscaphe, un ballon ordinaire, gonflé de « lévium centrifuge », et qui sera installé au-dessus de la coque d'acier que vous voyez. Ce ballon enlèvera tout mon appareil, à une très grande hauteur. Arrivé là, je me débarrasse du ballon en faisant revenir le « lévium » à l'état liquide ; et *la Princesse des Airs* n'a plus qu'à se soutenir dans l'atmosphère, par le pouvoir de ses appareils moteurs. L'enveloppe du ballon, une fois vide de « lévium », est pliée et roulée, comme un parapluie après l'orage.

– Et pour redescendre ? questionna Yvon.

– Vous touchez là, jeune homme, une des plus graves difficultés du problème ! L'aéroscaphe ne se maintient en l'air que grâce à sa vitesse. Sitôt qu'on l'a ralentie, il est exposé, à cause de son poids considérable, à tomber comme une masse inerte. J'ai paré à cet inconvénient en disposant, tout autour de la coque de l'aéroscaphe une série de tubes d'acier chargés d'air liquéfié et dont l'ouverture est braquée du côté de la terre. Par le mouvement de recul que ces espèces de fusées impriment à la machine, d'une manière graduelle et continue, quand je donne issue à l'air liquide, l'aéroscaphe vient se reposer sur la terre avec la douceur et la légèreté d'un papillon qui se pose sur une fleur.

– Oui, demanda Karl, qui avait écouté ces explications en donnant tous les signes de la plus profonde et de la plus religieuse attention, vous avez dit tout à l'heure, monsieur Alban, que le moteur qui actionne vos hélices et vos ailes devait être d'une très grande puissance, et en même temps d'un très faible poids ?...

– Voilà une objection qui prouve beaucoup de bon sens, répondit Alban. La difficulté de trouver un moteur à poids léger, a longtemps retardé la science aéronautique. Grâce à l'air liquide et à l'électricité combinés, je l'ai enfin découvert, après de longues et pénibles recherches.

– C'est même le secret de ce moteur que Jonathan a vainement essayé de vous dérober ! s'écria Yvon.

– Précisément…

– Pourquoi, demanda Ludovic, l'aéroscaphe est-il construit presque complètement en aluminium.

– Parce que c'est un métal à la fois très résistant et très léger.

Alban fit voir à ses visiteurs l'intérieur de l'aéroscaphe, divisé en cinq pièces confortablement aménagées : celle de l'avant, munie d'épaisses vitres de cristal, devait être occupée par le timonier, qui avait, à sa portée, les différents leviers commandant la vitesse ou la direction.

La seconde, sur laquelle s'ouvraient les portes, était la salle commune ; la troisième renfermait les couchettes, aménagées à peu près comme dans les paquebots transatlantiques ; la quatrième était la salle des machines ; la dernière, le magasin.

Une passerelle circulaire, munie d'un garde-fou en cordage tressé, régnait tout autour de la coque.

Sous le plancher de la passerelle se trouvaient disposées les fusées.

On accédait à la plate-forme, légèrement bombée, qui formait, en quelque sorte, la toiture de la coque, par deux échelles à rampes qui partaient de la passerelle.

Les trois enfants remercièrent chaleureusement Alban de leur avoir ouvert l'entrée des chantiers de construction de *la Princesse des Airs* et se retirèrent.

– Je n'y ai pas grand mérite, dit l'aéronaute en les reconduisant. À part quelques perfectionnements, que la plupart des constructeurs auraient pu réaliser aussi bien que moi, tout le se-

cret consiste dans l'invention de mon moteur léger ; et cette invention-là, je ne vous en ai pas expliqué les détails.

Au retour, les trois jeunes gens furent silencieux.

Karl, qui mettait beaucoup de temps à comprendre ce qu'il apprenait, ruminait encore les explications qu'on lui avait données.

Yvon songeait aux belles explorations que l'on pourrait faire dans les régions inconnues du globe, avec un appareil aussi perfectionné et aussi facile à manier que le merveilleux aéroscaphe *la Princesse des Airs.*

Quant à Ludovic, il était plongé dans une profonde tristesse.

– Ainsi donc, songeait-il, sous prétexte que je suis trop jeune, il me faudra attendre six ans, dix ans peut-être, avant de pouvoir me lancer dans les belles aventures scientifiques qui m'enthousiasment. On dit que je ne suis pas un homme... Pourtant je me sens la force de tout entreprendre... Ah ! si mon père et Alban consentaient à me laisser m'embarquer dans l'aéroscaphe... Puisqu'il paraît qu'on n'y court aucun danger, je ne vois pas pourquoi on me refuserait...

Au déjeuner, en famille, Ludovic sembla préoccupé.

Sa sœur et sa mère le remarquèrent en plaisantant ; mais c'est à peine s'il daigna leur répondre, lui qui, d'ordinaire, était si prompt à la riposte, et réjouissait la famille de ses saillies.

Le repas terminé, Ludovic prit son père à part, et lui annonça gravement qu'il voulait lui parler en particulier.

– Tu me demandes une audience, alors ? s'écria le docteur, en souriant. Qu'est-ce que tu me veux ? Quelle nouvelle folie t'a traversé la cervelle ?... Dis-le-moi bien vite, car aujourd'hui je suis très occupé.

– Cela ne peut pas s'expliquer comme ça, répondit l'enfant avec le même sérieux. Ce que j'ai à vous dire est très important.

– Alors, monsieur, passons dans mon cabinet.

Quand Ludovic eut soigneusement refermé la porte, il s'approcha de son père qui s'était assis dans son fauteuil de consultation, et il déclara nettement.

– Vous me rendrez cette justice, mon père, que par mon travail et ma conduite, je vous ai toujours satisfait. Je viens, aujourd'hui, vous demander une grande faveur : je veux prendre part, avec Alban, à l'ascension de *la Princesse des Airs*.

Le docteur fronça les sourcils.

– Toujours ton idée fixe ?... Mais c'est de la folie, murmura-t-il... Je refuse net.

– Je vous en supplie, papa, insista l'enfant, les larmes aux yeux.

– Sois raisonnable, dit le docteur d'un ton plus doux. Tu n'as ni l'endurance ni l'expérience qui sont indispensables dans les expéditions de ce genre... D'ailleurs ma conscience est engagée. Vois-tu quelle serait ma responsabilité, s'il allait t'arriver malheur !... Tu n'as pas songé à cela ; tu n'as pensé qu'à satisfaire ton caprice !... Je t'aime trop, j'ai fondé sur toi de trop grands espoirs pour permettre que tu t'exposes aussi légèrement... Quand tu seras devenu vraiment un homme, que tu accorderas moins de part à l'imagination et davantage à la raison, tu me remercieras de ma prudence.

– Mais puisqu'il n'y a pas de danger !... insista l'enfant, à travers ses larmes.

– Il n'y en a peut-être pas beaucoup pour des hommes de métier et d'expérience comme Alban ; mais pour toi, il y en a suffisamment pour que je sois obligé de te refuser... Tu me feras

même grand plaisir en ne me reparlant jamais de ce présomptueux projet.

Ludovic se le tint pour dit. Il savait que son père, très bon et très indulgent dans la plupart des cas, était inflexible lorsqu'il avait pris une résolution sérieuse.

Il essuya ses yeux, et monta à sa chambre pour s'y abandonner sans contrainte au chagrin et à la colère que lui causait cette déception.

Après avoir réfléchi tout l'après-midi, combattu entre la crainte qu'il avait d'affliger ses parents et son désir maladif de prendre part à l'ascension, il pencha enfin pour le second parti.

– Tant pis, s'écria-t-il, il en arrivera ce qu'il pourra, je vais faire en sorte d'être le compagnon d'Alban dans son voyage, et de prendre passage, en dépit de tout le monde, à bord de *la Princesse des Airs.*

Le lendemain, Ludovic avait repris sa gaieté habituelle ; le docteur pensa que l'enfant avait tout à fait renoncé à ses projets de vagabondage aérien, et il s'applaudit de la fermeté qu'il avait déployée la veille.

Seule Alberte, avec sa clairvoyance féminine, crut remarquer que son frère lui cachait quelque chose.

– Tu dois méditer une escapade, lui dit-elle ; tu ris du bout des dents ; tu n'as pas la franche gaieté que je te connais... Serais-tu dans tes mauvais jours ?

Les avances de la jeune fille furent inutiles.

Ludovic s'était promis de ne confier ses projets à personne.

Alberte ne put réussir à tirer de son frère aucun aveu, aucune confiance.

IV

AVANT L’EXPÉRIENCE

Les préparatifs de l’ascension de *la Princesse des Airs* avaient été poussés avec une énergie infatigable.

Alban et ses hommes avaient veillé plusieurs nuits de suite.

Tout était prêt, depuis les moteurs que l’on avait essayés à part, jusqu’aux hélices en acier chromé de première qualité, qu’Alban avait commandées aux usines du Creusot.

L’enveloppe de l’aérostat, munie de ses agrès, était disposée au-dessus de la coque, et déjà reliée par des tubes aux appareils producteurs de « lévium centrifuge » pour le gonflement.

Les provisions de bouche ainsi que les réserves d’air liquide et les acides destinés aux piles électriques avaient été embarqués.

La veille au soir, Alban avait fait démolir le toit mobile du hangar ; et bien qu’il fût brisé de fatigue par cinq nuits de veilles consécutives, il avait, avant d’aller goûter un peu de repos, inspecté lui-même, soigneusement, chacun des organes de l’aéroscaphe.

Tout était en ordre.

Pas une chaîne, pas une plaque, pas une tringle d’aluminium ou d’acier, dont la qualité ne fût garantie, dont la résistance n’eût été minutieusement éprouvée.

Le docteur, qui avait accompagné Alban dans sa visite, avait donné tout son soin à l'aménagement intérieur.

Il ne manquait ni un gramme de biscuit, ni une boîte de conserves dans les soutes, ni un flacon dans la pharmacie de voyage.

Assuré du succès, Alban alla dormir.

Il avait tout à fait oublié la criminelle tentative de Jonathan Alcott.

D'ailleurs, la présence du fidèle Robertin, qui continuait à coucher dans l'appentis situé entre l'atelier et la palissade de clôture, le rassurait complètement.

En outre, au moindre bruit, le chien de garde, laissé libre dans l'enceinte, eût donné l'alarme.

La date de l'ascension avait été tenue secrète, afin d'éviter l'affluence des curieux.

L'expérience, qui devait avoir lieu à huit heures du matin, n'était connue que d'un petit nombre de personnes, auxquelles le docteur avait adressé des invitations.

De ce nombre étaient les officiers de l'École d'aérostation militaire de Meudon, un commissaire du Gouvernement, et quelques autorités civiles, plus un groupe de savants français et étrangers, pour la plupart amis ou correspondants du docteur Rabican.

Il avait même invité le docteur Van der Schoppen, sa femme, son fils aîné, Karl, et l'irascible M. Bouldu.

Aux deux cartes d'invitation qu'avait reçues ce dernier, était jointe une lettre du docteur, dans laquelle celui-ci faisait une dernière tentative pour renouer leurs bonnes relations d'autrefois.

Il proposait même au météorologiste de l'associer, pour une part, à l'entreprise, à condition qu'il mît de côté toute rancune.

M. Bouldu, dès qu'il eut reconnu l'écriture, déchira, sans la lire, la lettre, en tout petits morceaux.

Les cartes d'invitation allaient avoir le même sort, lorsque Jonathan pénétra dans le laboratoire.

Depuis qu'il se croyait sûr de l'impunité, il avait repris toute son audace.

– Cher maître, s'écria-t-il, gardez-vous bien de détruire ces cartes.

– Et pourquoi, s'il te plaît ? demanda le savant, qui s'arrêta dans son geste.

– Parce qu'il faut que vous assistiez à l'ascension, déclara froidement l'Américain.

– Jamais de la vie !... Jamais je n'irai m'exposer à une semblable humiliation.

– Vous irez, vous dis-je.

– C'est ce que nous verrons.

Le météorologiste bondit de son fauteuil, en serrant les poings.

– Que diable, laissez-moi vous expliquer, insista Jonathan avec le même flegme... Vous irez, d'abord pour répondre à l'invitation du docteur, qui vous provoque et vous insulte par l'envoi de ces cartes et de cette lettre ; ensuite et surtout, pour jouir de leur confusion, lorsqu'ils verront leur machine incapable de s'élever... J'ai le pressentiment que leur *Princesse des Airs* ne leur causera que le plus piteux des insuccès, la plus humiliante des défaites.

– Il fallait donc le dire tout de suite, s'écria M. Bouldu rasséréné. Voilà qui change la thèse... Dans ces conditions j'irai certainement, et tu m'y accompagneras. Il ne sera pas dit que moi, Bouldu, j'aie reculé devant une provocation, de quelque nature qu'elle soit... Mets précieusement ces cartons de côté. Pour moi, je cours chez ce brave boxeur de Van der Schoppen pour lui dire la nouvelle.

Quand son maître fut parti, Jonathan Alcott se baissa, et ramassa soigneusement les menus fragments de la lettre, qu'il colla ensuite, patiemment, les uns après les autres, en les rapprochant sur une feuille de papier pelure.

Ce travail de reconstitution terminé, Jonathan lut la lettre du docteur ainsi reconstituée. Puis il la serra soigneusement.

– Le patron a bien fait, ricana-t-il, de la déchirer avant de la lire... J'ai décidément de la chance... En attendant, je vais mettre ce papier de côté ; on ne sait jamais à quoi cela peut servir.

Quand M. Bouldu rentra, une heure après, il était de fort méchante humeur.

Van der Schoppen, qui avait eu une entrevue, quelques jours avant, avec le docteur Rabican, s'était répandu en éloges sur son compte, et avait parlé du grand désir qu'avait le docteur de se réconcilier avec son vieux camarade.

Dans ces conditions, la provocation ne s'expliquait plus.

– Je suis toujours trop vif aussi, se dit M. Bouldu. J'aurais dû lire cette lettre... Mauvais drôle, s'écria-t-il, en s'adressant à Jonathan, où sont les morceaux de cette lettre que j'ai déchirée tout à l'heure ?

– Il y a beau temps que je les ai balayés et jetés dans le fourneau du laboratoire... Vous me reprochez toujours mon manque de soin et de propreté.

– Tais-toi, interrompit M. Bouldu avec humeur. Je sais que tu trouves le moyen d'avoir toujours raison.

Le savant météorologiste était fort mécontent de lui-même.

Il avait conscience d'être dans son tort.

Aussi se montra-t-il, tout le reste de l'après-midi, d'une humeur massacrante.

Il rudoya Jonathan, cassa plusieurs tubes d'expérience et finit par aller se coucher en envoyant tout le monde au diable.

Jonathan, lui, était radieux, et bien décidé à tout risquer, pour empêcher l'ascension de l'aéroscaphe.

– Ils ne partiront pas, je le jure, se disait-il. Et pourtant, je vais peut-être commettre une sottise. Ce Bouldu est si sentimental avec ses airs terribles, qu'il est capable de se réconcilier avec le docteur Rabican, ne fût-ce que pour le consoler de son échec... Dans ce cas, c'est moi qui paierais les frais du raccommodement. Il faudra que je voie à empêcher cela !

Le docteur Rabican, tout entier aux apprêts de la grande solennité scientifique qu'allait être l'ascension de la première machine volante, vraiment digne du nom de dirigeable, était loin de se douter que son ami Bouldu n'avait même pas lu sa lettre.

Il fut d'abord un peu surpris de ne pas recevoir de réponse ; mais au milieu des mille préoccupations qui l'absorbaient, il n'y pensa plus.

Il oublia aussi de surveiller de près Ludovic, dont sa sœur Alberte était la seule à remarquer les manières étranges.

Quand il ne se croyait pas observé, l'enfant dépouillait bien vite le masque de gaieté grâce auquel il faisait illusion au reste de la famille, et apparaissait sombre et soucieux.

C'est que, malgré la résolution qu'il en avait prise, il ne pouvait se décider, sans remords, à son escapade.

Bien des fois, il fut sur le point d'y renoncer.

Il se représentait la douleur de sa mère, l'affliction et la colère de son père, le chagrin de sa chère Alberte et de son ami Yvon Bouldu, lorsqu'on s'apercevrait de sa disparition.

Il était bien obligé d'en convenir avec lui-même, il allait agir, envers ses parents, avec une noire ingratitude.

Le mercredi soir, la veille même du jour fixé pour l'ascension, il était encore indécis.

Après avoir embrassé ses parents, non sans émotion, – c'était peut-être la dernière fois qu'il les embrassait, – il se retira dans sa chambre, en proie à une extrême agitation.

De sa fenêtre, au premier étage, il apercevait les jardins de l'institut, dont les massifs d'arbustes rares étaient vivement éclairés par la lune ; et tout là-bas, derrière les futaies bleuissantes du parc, la silhouette d'une masse blanche, à peine visible dans la nuit, dont la seule vue lui faisait battre le cœur. C'étaient les ateliers de *la Princesse des Airs*.

Allait-il donc, pour satisfaire une de ses volontés, plonger dans les larmes toute sa famille !

Il ne s'en sentait plus le courage.

Il souffrait tellement de cette lutte intérieure, qu'il failli renoncer tout à fait à son projet de fuite.

Il était tenté de se lever, d'aller frapper à la porte de la chambre de son père, et de lui avouer tout.

Une mauvaise honte le retint…

– Après tout, se dit-il, mon père me pardonnera aussi bien au retour. Il est si bon… Puis, ce voyage ne durera que quelques

jours peut-être... Je laisserai, d'ailleurs, une lettre pour Yvon, afin qu'il prévienne tout le monde... D'ailleurs le temps se passe, la nuit s'écoule ; ce n'est plus le moment d'avoir des irrésolutions.

Avec un trouble qu'il essayait vainement de se dissimuler à lui-même, Ludovic s'habilla de ses vêtements d'hiver ; car il avait entendu dire qu'à une grande altitude, la température est glaciale.

Il eut soin d'emporter les photographies de ses parents et celle d'Yvon, ainsi qu'un beau canif, à manche de nacre, dont, quelque temps auparavant, sa grande sœur Alberte lui avait fait présent.

– Allons, s'écria-t-il, le sort en est jeté !...

Délibérément, il appuya sur le bouton de sa lampe électrique, et plongea la chambre dans l'obscurité.

Il prêta l'oreille quelques instants : la maison était silencieuse ; chacun dormait d'un profond sommeil.

En tapinois, ses souliers à la main, il passa devant la chambre de ses parents.

Son cœur battit plus fort à cette minute.

Mais il réprima son émotion.

Il descendit, sans bruit, jusqu'au vestibule, prit, à une place qu'il connaissait, la clef d'une petite porte du parc, et dont le docteur se servait parfois pour sortir sans réveiller le concierge.

Après avoir ouvert la porte du parc, il l'assujettit avec une pierre pour l'empêcher de se refermer, et retourna porter la clef à l'endroit où il l'avait prise.

Une fois dehors, il traversa la ville endormie, et s'enfonça dans l'avenue pleine d'ombre.

Il se faufilait le long des troncs, ramassait encore sa petite taille, se faisait tout petit.

Comme il approchait de l'atelier, il faillit se heurter contre un individu aux aguets derrière un gros arbre.

Jonathan, car c'était lui, s'effaça et retint son souffle.

Ludovic, dans son trouble, n'aperçut même pas l'Américain.

Il continua tout droit, son chemin vers la palissade.

L'enfant était très agile. Il avait été entraîné, de bonne heure, à la gymnastique.

Ce fut, pour lui, un jeu, de grimper jusqu'au sommet de la palissade et de se laisser glisser de l'autre côté.

À son grand étonnement, le chien de garde n'aboya pas.

L'ajusteur Robertin, brisé de fatigue par le travail des jours précédents, n'entendit rien.

L'enfant put donc sans donner l'éveil, atteindre d'abord la passerelle à balustrade de cordages qui entourait la coque de l'aéroscaphe, et pousser ensuite la porte d'aluminium qui donnait accès dans l'intérieur de la salle commune.

Il pénétra, de là, dans la cabine où se trouvaient les couchettes, et se glissa sous l'une d'elles.

Il avait réfléchi que c'était là la meilleure cachette.

Alban irait, sans doute, fréquemment, dans la chambre des machines ; il pourrait avoir besoin d'un des objets empilés dans le magasin, à l'arrière. Les couchettes ne servant que la nuit, Ludovic espérait que personne ne viendrait le déranger dans son asile, pendant l'appareillage et le commencement de l'ascension.

Ludovic s'applaudissait de son idée, lorsqu'il crut entendre marcher, sur la plate-forme au-dessus de sa tête.

L'enfant, transi de peur, se raidit dans une immobilité absolue, et retint sa respiration.

Il écoutait de toutes ses oreilles.

La coque métallique de l'aéroscaphe, dans le silence de la nuit, transmettait les moindres bruits avec une incroyable netteté.

Ludovic, que son père avait habitué, de bonne heure, à se rendre compte de ses sensations et à les analyser, perçut d'abord le crissement de souliers ferrés sur la tôle d'aluminium de la plate-forme ; puis un murmure de jurons étouffés, et enfin le grincement d'une lime mordant le métal.

Puis, de nouveau, les pas lourds résonnèrent ; et tout rentra dans le silence.

Ludovic, glacé de peur dans son coin, se demandait avec angoisse, qui pouvait bien être venu travailler ainsi aux ailes de l'aéroscaphe, en pleine nuit, alors que tout devait être prêt.

– Peut-être, songea-t-il, Alban a-t-il eu, au dernier moment, l'idée d'un perfectionnement, d'une simplification... Mais non, c'est impossible. Alban est épuisé de fatigue ; et, d'ailleurs, les organes de l'aéroscaphe sont d'une construction trop délicate pour pouvoir être ainsi modifiés, en quelques instants, par quelques coups de lime – car c'est bien le bruit d'une lime que j'ai entendu... Mais si c'était un malfaiteur, un ennemi !... M. Bouldu ?... Jonathan, peut-être ! Ah ! si j'en étais sûr, je me lèverais et j'irais avertir mon père... Mais oui, ce doit être certainement Jonathan ! Je vais avouer mon escapade et tout raconter. Il le faut !

Ludovic, dont les nerfs étaient déjà très tendus par les émotions de cette nuit, fit un brusque mouvement pour sortir de dessous la couchette sous laquelle il était blotti.

Mais, dans sa précipitation, au milieu de l'obscurité profonde où il se trouvait, sa tête porta contre un des boulons d'acier qui reliaient entre elles les plaques d'aluminium.

Il poussa un faible gémissement et demeura inanimé dans sa cachette.

L'homme que Ludovic avait entendu était bien le misérable Jonathan Alcott.

La chance venait, encore une fois, de se déclarer pour lui.

Voici ce qui s'était passé : Jonathan, depuis longtemps résolu à empêcher, fût-ce au péril de sa vie, le succès de l'ascension de *la Princesse des airs*, s'était, de très bonne heure, tapi dans un fourré pour surveiller les ateliers de l'aéroscaphe.

En voyant Alban Molifer et le docteur se retirer, il avait eu un ricanement satanique.

– Ils ne sont guère pratiques, s'était-il dit. Ils se relâchent de leur surveillance juste au moment où il leur faudrait redoubler d'attention... À moi la lime et le marteau !... Je vais leur préparer une belle chute verticale de deux ou trois mille mètres !...

À la nuit close, le Yankee s'était donc avancé, prudemment, jusqu'à quelques mètres de la palissade.

Il ne redoutait guère la surveillance de Robertin, qu'il savait épuisé de fatigue, et qui devait certainement dormir à poings fermés dans sa cabane.

– D'ailleurs, marmonna-t-il, s'il fait un mouvement, ce sera tant pis pour lui !

Et Jonathan vérifia, d'un geste, la présence d'un long couteau à virole dans la poche de son veston de cuir.

Le péril le plus sérieux venait du chien de garde.

Mais Jonathan avait prévu le cas.

Très adroitement, il lança, par-dessus la palissade, une douzaine de boulettes de viande fortement assaisonnées de strychnine.

Puis, anxieusement, il attendit.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, qu'il perçut un aboi sourd, une sorte de râle, qui lui prouvait le succès de sa tentative d'empoisonnement.

Par prudence, il laissa s'écouler encore un quart d'heure avant de risquer l'escalade de la clôture.

C'est à ce moment qu'il faillit se heurter contre Ludovic.

Il reconnut très bien l'enfant, devina immédiatement le motif qui le guidait, et le vit escalader la palissade.

D'abord, le Yankee se réjouit du hasard qui lui livrait ainsi le fils d'un de ses ennemis.

– Le petit sera écrabouillé en même temps que les autres, ricana-t-il… Le docteur en fera une maladie. Il sera peut-être un peu moins fier après cette aventure… Il est très heureux que ma strychnine ait déjà opéré sur le chien. Le jeune Ludovic n'éprouva aucune difficulté à choisir une cachette à sa convenance dans l'intérieur de la machine.

Telle fut la première pensée de Jonathan ; mais, dans sa joie, il avait oublié une chose :

L'enfant, caché dans l'intérieur de la coque de l'aéroscaphe, le verrait et l'entendrait.

Il pourrait devenir plus tard, s'il en réchappait, un témoin gênant et irréfutable.

Le Yankee demeurait très perplexe…

À la fin, il se décida.

– Je vais faire le moins de bruit possible, se dit-il… Si le petit bouge ou crie, j'ai mon couteau !… Je cache son corps dans une des soutes, l'écrabouillement total de la machine expliquera tout naturellement cet accident… Mais, il ne bougera pas. Il doit avoir trop peur de son père et d'Alban… En tout cas, je risque l'aventure !…

Cette décision prise, l'Américain se hissa péniblement au-dessus de l'enceinte de planches, grimpa sur la plate-forme de la coque, et alla droit à la partie la plus vulnérable de l'appareil.

Il lui eût fallu trop de temps et trop de travail pour fausser les hélices.

Une déchirure à l'enveloppe de l'aérostat eût été constatée et réparée, séance tenante, lors du gonflement.

Il s'attaqua donc aux tringles d'acier qui reliaient les ailes – les planeurs – aux machines motrices, et il les lima à l'articulation même de la bielle, d'une construction spéciale, qui communiquait aux ailes la force produite par les moteurs.

Jonathan avait eu soin de se munir d'une boule de mastic, colorée avec de la limaille métallique.

Il s'en servit pour dissimuler les traces de son méfait et se retira, persuadé qu'il n'avait été ni vu ni entendu de personne.

Il regagna à la hâte la maison de M. Bouldu, se déchaussa pour monter sans bruit l'escalier, et se coucha, persuadé qu'en cas de malheur il s'était créé un alibi, et qu'il pourrait, au besoin, justifier de sa présence, toute la nuit, dans la chambre qu'il occupait sous les combles.

La nouvelle de l’ascension de *la Princesse des Airs,* malgré les précautions prises par le docteur, s’était ébruitée par la ville et y causait une profonde sensation.

Tout le monde aurait voulu assister à l’expérience.

Les heureux mortels qui, comme le professeur Van der Schoppen et le savant Bouldu, avaient été favorisés d’une invitation personnelle, étaient regardés d’un œil d’envie par leurs concitoyens.

Le docteur Rabican s’applaudit d’avoir fixé le moment de l’expérience à une heure aussi matinale.

Si l’ascension de *la Princesse des Airs* avait eu lieu à midi, par exemple, il y aurait eu dix mille spectateurs, ce que les organisateurs voulaient éviter à tout prix.

Heureusement qu’en général les notables, et même les savants, se lèvent tard.

Les invités eux-mêmes durent faire preuve du plus louable zèle, afin d’arriver à l’heure exacte.

M. Bouldu, qui avait le sommeil très dur, avait eu soin de remonter, la veille au soir, une sirène, inventée par lui quelques années auparavant, pour éviter les abordages en mer, en temps de brouillard, et oubliée depuis, par lui, dans les greniers.

Cet appareil, qu’un simple mouvement d’horlogerie mettait en branle, produisait des sons si aigus et si discordants que les habitants de quatre ou cinq rues voisines sortirent épouvantés de leurs demeure en croyant à une révolution, ou tout au moins à la fin du monde.

Des sergents de ville, trop zélés, dressèrent un procès-verbal au météorologiste.

Mais, comme aucune des autorités compétentes en la matière ne se souciait de s’attirer les rancunes de l’irascible savant,

le juge de paix et le maire reconnurent, d'une voix unanime, que le tapage ayant eu lieu en plein jour, « et peut-être pour cause d'expériences scientifiques importantes », il n'y avait pas lieu de poursuivre l'honorable M. Bouldu.

Aussi, grâce à cette initiative hardie, quand le météorologiste et son fidèle Jonathan traversèrent les rues, les boutiques étaient-elles déjà ouvertes, et une foule de commères et de garçons laitiers discutaient-ils avec animation sur la nature des hurlements, aussi formidables que bizarres, qui avaient mis tout le quartier en émoi.

M. Bouldu, qui ne soupçonnait nullement les alarmes qu'il avait causées, fit remarquer à Jonathan que, depuis les récents progrès de la science, l'hygiène était bien mieux comprise des foules.

– On vit cent ans, déclara-t-il, en se levant avec l'aurore. L'anémie cérébrale, qui fait tant de ravages dans les grandes villes, serait encore un mal inconnu si l'on se couchait en même temps que le soleil, ainsi que les animaux guidés par leur instinct, nous en donnent l'exemple.

– Vous voyez, répliqua Jonathan avec son ironie coutumière, que les véritables principes de l'hygiène commencent à se faire jour... Admirez la mine éveillée de ces crémières et de ces garçons bouchers ; ils ont l'air d'être debout depuis deux ou trois heures.

Fidèle à sa méthode, le professeur Van der Schoppen n'avait voulu d'autre réveille-matin qu'une bonne bourrade kinésithérapique.

Il avait, dès la veille, donnée des instructions en ce sens à Mme Van der Schoppen, que ses poings robustes et sa stature colossale mettaient à même de réaliser ponctuellement les instructions de son mari.

Dès l'aurore, le digne professeur, encore plongé dans un rêve délicieux où il voyait tous les souverains de l'Europe, convertis à sa méthode, fraterniser à coups de poing, en fut tiré par un formidable renfoncement dans le creux de l'estomac.

Instinctivement, avant d'être complètement réveillé, il riposta ; et son poing redoutable envoya se pulvériser contre le mur une superbe veilleuse en cristal de Bohême, rouge-clair, de la bonne époque, qui était un cadeau de Mme Van der Schoppen à son mari.

Mme la professeur, qui était très sentimentale de sa nature, entra dans une réelle colère à la vue de ce dégât ; et ce fut avec une sincère conviction qu'elle appliqua à son époux la fin de la médication kinésithérapique…

Quand il fut tout à fait réveillé et habillé, le docteur remercia sa femme, frictionna vigoureusement les bleus qu'il avait reçus, et promit de rapporter de Paris une veilleuse beaucoup plus belle, qu'il avait vue chez un brocanteur.

Pendant que Mme van der Schoppen, déjà consolée, apprêtait, pour le petit déjeuner, une chaudière entière de café au lait et une colline de tartines beurrées, le docteur allait réveiller son aîné Karl, dont les ronflements, aussi sonores que la sirène de M. Bouldu, ébranlaient les cloisons de la chambre des enfants.

Karl était déjà presque aussi fort que son père.

Aussi, ce ne fut pas sans une lutte tumultueuse que le professeur parvint à lui persuader de s'habiller.

Dans les lits voisins, rangés à intervalles égaux comme dans un dortoir de collège, une véritable bagarre se produisit.

Chacun tapait consciencieusement sur son voisin.

À la fin, tout le monde, avec des yeux plus ou moins pochés, des membres plus ou moins endoloris, se réunit autour du café au lait central.

Le professeur partit en avant avec son fils Karl, muni des deux cartes qui leur donnaient accès dans l'enceinte réservée.

Mme Van der Schoppen et la petite classe devaient assister à l'ascension en dehors des palissades.

Le professeur tenait à frapper ces jeunes imaginations par le spectacle d'une des plus belles expériences de ces temps-ci.

– Il faut, dit-il gravement, que ces enfants voient monter en ballon. Un auteur français fort célèbre, et qui était contemporain de Montgolfier, n'a-t-il pas dit : « *Montez, montez,* il en restera toujours quelque chose. »

– Ce monsieur encourageait l'aérostation, monsieur le professeur Van der Schoppen ?

– Beaucoup, madame la professeur Van der Schoppen.

– N'était-ce pas M. de Voltaire ?

– Parfaitement.

Le docteur Rabican, lui, n'avait eu besoin d'employer ni la sirène de Bouldu, ni la kinésithérapie.

L'émotion, que lui procurait le grand fait scientifique qui allait s'accomplir, l'avait tenu, de bonne heure, en éveil.

Il était sûr du succès, mais il ne s'en réjouissait pas au point de vue de la gloire qui pourrait lui en revenir.

Le docteur n'avait aucune vanité : ses sentiments étaient plus généreux et plus larges.

Il se réjouissait seulement de voir l'intelligence humaine franchir un pas de plus vers la connaissance du vrai ; il espérait que la conquête et l'étude des régions atmosphériques, des immenses plaines d'air pur qui s'étendent à quelques centaines de mètres au-dessus de nous, créeraient de nouvelles conditions

hygiéniques, permettraient de guérir certaines maladies et de reculer un peu plus, pour les hommes, le domaine de la mort.

– Il n'y a pas d'aéronaute phtisique, réfléchissait-il. L'air dénué de microbes, et plus oxygéné, des régions supérieures, active la circulation, excite l'appétit, et par conséquent favorise la suralimentation, seul remède à la tuberculose. Certaines espèces de folie, la neurasthénie, les migraines, l'épuisement ne tiendraient pas huit jours de suite contre l'air vivifiant et glacé que l'on respire aux grandes altitudes. Même, les expériences de l'allemand Charwell ont prouvé que les plaies et les blessures se cicatrisent mieux au-dessus de la région des nuages que dans la salle d'opération la mieux antiseptisée... À quand les hôpitaux aériens ?... Pourquoi l'homme, le véritable roi de la nature, consentirait-il plus longtemps à ramper, tandis que les animaux, dont le cerveau est bien moins développé que le sien, sillonnent les royaumes de l'air ?... On atteindrait, j'en suis persuadé, l'âge des patriarches, en ne respirant que la pure atmosphère qui s'étend au-dessus de la couche des nuages... Nous vivons au fond de l'océan atmosphérique comme les crustacés et les coraux au fond de la mer. Nous ignorons la moitié des merveilles de la nature, même sur notre propre planète. Grâce à nous, grâce à Alban surtout, les conditions de la vie humaine vont changer. D'ici quelques années, on aura une « ville captive » à trois mille mètres d'altitude, comme l'on en a une maintenant à Nice ou à Trouville. Les malades n'auront plus besoin d'aller chercher, à grands frais, très loin, l'air pur des montagnes. La santé se trouve au-dessus d'eux... plus haut, toujours plus haut.

V

LÂCHEZ TOUT

Alban Molifer n'avait pas toujours porté ce pseudonyme théâtral.

Il était l'unique descendant d'une très ancienne famille du nord de la France ; et il aurait pu, sur ses cartes de visite, faire surmonter son véritable nom d'une couronne de vicomte.

Il s'appelait Jean-Guillaume-Robert La Hardye de Florizel.

Dans toute la Flandre, le mélange de la race espagnole et de la race germanique a produit un type bien spécial.

L'hispano-flamand est à la fois un rêveur et un homme d'action.

Il a, de l'Espagnol, la fierté, la bravoure et l'amour des aventures ; du Flamand il tient la patience, l'entêtement et le sens commercial.

La Hollande, la Belgique et le nord de la France doivent leur prospérité à cette alliance de deux éléments en apparence inconciliables.

Le père d'Alban, le vieux vicomte La Hardye, descendait directement d'un gentilhomme espagnol qui avait accompagné Pizarre lors de la conquête du Mexique.

Son fils avait été envoyé en Flandre par Charles Quint à la suite du duc d'Albe, et pourvu d'un fief considérable, récom-

pense d'une victoire partielle remportée sur la démocratie flamande, en révolte contre l'autocrate espagnol.

Avec le temps, les Florizel ne s'étaient pas enrichis.

Un ancêtre d'Alban, armateur à Dunkerque, avait commencé la ruine de la maison.

Les navires qu'il possédait avaient été capturés par des corsaires anglais, à l'époque de la Révolution.

Le père d'Alban, que son orgueil et son insouciance tinrent éloigné des intrigues de la cour de Louis-Philippe, avait accentué encore le désastre de la maison.

Sans vouloir, avec son tempérament d'Espagnol, tenir compte des progrès déjà considérables de la science moderne, il s'était occupé d'alchimie, essayant de réaliser à la lettre les fantastiques expériences de Bombaste Paracelse, d'Albert Le Grand, de Raymond Lulle et de Van Helmont.

Une à une il avait dû vendre, pour acheter des substances chimiques coûteuses ou des appareils délicats, les quatre grandes fermes qui entouraient le château de Florizel.

Le vicomte, travaillant sans méthode, et s'obstinant à réaliser l'impossible, n'était, comme on le pense bien, parvenu à aucun résultat sérieux.

Mais il était arrivé à de curieuses découvertes de détail.

En appliquant certaines formules de la médecine et de la pharmacie du Moyen Âge, il guérissait, chez les paysans, des maladies que la science officielle considère, encore aujourd'hui, comme incurables.

Dans le pays, il était à la fois aimé et craint. Les uns le considéraient comme un saint, les autres comme un infâme sorcier.

Privé de bonne heure de sa mère, Alban avait été élevé un peu à la diable, par de vieux serviteurs, qui faisaient, pour ainsi dire, partie de la famille, dans le château poussiéreux et mélancolique dont l'ameublement n'avait pas été renouvelé depuis Louis XIV, et dont toutes les pièces étaient encombrées de bouquins et d'appareils bizarres.

De bonne heure, son père l'avait initié à la chimie telle qu'il la comprenait ; mais Alban, d'une intelligence très précoce, avait promptement reconnu la vanité de ce fatras de formules contradictoires ; et sur les conseils d'un vieux gentilhomme du voisinage, M. de Liberges, qui avait connu l'illustre baron Thénard, il s'était mis à étudier, tout seul, les sciences, avec la rigoureuse méthode moderne.

Le père et le fils n'avaient pas tardé à se brouiller.

Le vieux vicomte, qui était un mystique, une sorte d'illuminé, ne pouvait admettre des théories qui renversaient ses projets les plus chers, et mettaient à néant des idées qu'il avait regardées, toute sa vie, comme des articles de foi.

De plus, il trouvait son fils trop tapageur, trop enclin à s'adonner aux exercices corporels.

Le jeune homme tenait de sa mère, une robuste Flamande, un besoin de lutte, d'activité, de vie au grand air, que le vieux vicomte, toujours confiné dans sa bibliothèque, ne parvenait pas à comprendre.

Alban chassait, pêchait, montait à cheval comme un écuyer de l'Hippodrome, passait des nuits entières à l'affût, et allait dénicher, à la cime des sapins ou des peupliers, des nids de pies et de corneilles.

Sa force physique et son agilité lui avaient conféré une sorte de royauté parmi les jeunes gens du pays.

Alban avait vingt ans lorsque le vieux vicomte, qui était devenu de plus en plus sévère et de plus en plus maussade, mourut subitement.

Le jeune homme trouva des affaires très embrouillées.

Il dut passer à travailler une huitaine de jours avant d'y voir clair dans le monceau de paperasses que son père avait oubliées, insoucieusement, un peu partout, jusque dans les tiroirs du buffet de la salle à manger.

Tout compte fait, les créanciers les plus exigeants apaisés, les hypothèques remboursées, Alban se trouva à la tête de trois cent mille francs.

C'était peu, en comparaison de la fortune princière qu'avaient possédée les Florizel un siècle auparavant.

Mais le jeune homme n'avait aucun goût dispendieux.

La science et la chasse lui suffisaient. Il se fût trouvé très heureux dans son château, perdu au fond des bois, sans une circonstance qui lui révéla sa vocation, et décida de sa vie.

Dans un voyage qu'il fit à Lille, pour ses affaires, il assista par hasard, à une ascension aérostatique.

Il fut enthousiasmé, et regagna son château, en proie à une foule de désirs et de pensées.

Le vieux sang de ses ancêtres, qui avaient, découvert et conquis un nouveau monde, le vieil esprit d'aventures des Colomb et des Cortez se réveilla en lui.

Ses pères avaient doté l'univers de riches continents insoupçonnés ; lui, il voulait conquérir le royaume des airs, transformer la science aéronautique encore dans l'enfance, et rendre faciles pour tous l'étude et l'observation des plaines éthérées.

De ce jour, avec une insouciante prodigalité, un parfait mépris de l'argent, il commença une série de coûteuses expériences.

Rien ne le rebuta.

Ses tentatives, mal dirigées, eurent d'abord un insuccès complet.

Plusieurs fois, il manqua de perdre la vie.

Un jour qu'il était parti de la cour du château de Florizel dans un ballon de son invention, l'aérostat, trop gonflé, fit explosion à une altitude de mille mètres.

Alban déploya son parachute.

Il eût sans doute atterri sans accident, si sa nacelle n'avait heurté violemment la cime d'un sapin.

Le choc fut épouvantable.

Alban fut lancé en dehors de la nacelle d'osier, et précipité dans le feuillage de l'arbre.

Il dégringola de branche en branche, et n'arriva à terre que meurtri et contusionné.

On le crut mort.

Des paysans le soignèrent pendant quinze jours.

Au bout de ce temps, il regagna son château, mal guéri, mais nullement découragé.

Une autre fois, il s'envola, à l'aide d'un appareil qu'il avait imaginé, par l'une des fenêtres du château.

Il fit une chute, à peine amortie par les ailes qu'il s'était adaptées aux épaules, et se démit un pied.

Rien ne pouvait le corriger.

Cependant, ces coûteuses expériences entamaient sa fortune.

Les dernières fermes, puis le parc durent être vendus.

Alban, réduit à la pauvreté, se trouva dans l'impossibilité d'entreprendre de nouveaux essais.

Il ne renonça pas, pour cela, aux ascensions.

Il s'était mis en rapport avec les principaux aéronautes français et étrangers.

Chaque fois qu'on devait lancer un ballon, il se proposait pour accompagner les ascensionnistes.

Comme on connaissait son expérience et son sang-froid, il n'essuyait guère de refus.

Dans les loisirs forcés que lui laissaient ses voyages aériens, il travaillait, avec acharnement, aux plans d'un dirigeable.

Quand il crut avoir trouvé la solution du problème, il risqua noblement, dans une suprême tentative, les derniers capitaux qui lui restaient.

La machine qu'il avait construite, *le Florizel,* eût certainement pu, par un temps calme, partir d'un point et y revenir, comme nos aéorostats militaires.

Malheureusement, Alban et le savant qui l'accompagnait furent pris par une rafale terrible.

Le ballon fut précipité dans la mer Baltique.

Des pêcheurs les sauvèrent.

Mais Alban était ruiné.

Il fut rapatrié par les soins du consul, et eut, peu après, la douleur d'assister à la vente du château.

Le jeune homme, malgré ses déboires, gardait une foi tenace en ses idées.

Sa ruine ne le toucha que médiocrement.

La ville de Bruges organisait alors de grandes fêtes.

Il s'entendit avec la municipalité, et s'éleva, devant des milliers de spectateurs ébahis, dans une nacelle simplement composée d'un filet.

Son succès fut considérable.

Depuis lors, le jeune vicomte de Florizel, sous le pseudonyme emphatique d'Alban Molifer, courut les fêtes, et vécut du produit de ses ascensions.

Malheureusement, les mortes-saisons sont longues et fréquentes, dans le métier d'aéronaute-exhibitionniste.

Alban, après avoir été dans la gêne, connut la misère dans toute son horreur.

Il manquait de relations. Sa franchise et sa fierté naturelles avaient écarté de lui certains protecteurs. Il ne sut que devenir.

C'est alors qu'un acrobate, que la hardiesse avec laquelle il faisait du trapèze au-dessous de la nacelle d'un ballon captif, avait rendu célèbre, proposa à Alban, auquel il s'intéressait, un engagement dans un cirque.

Abandonné de tous, désespéré, le jeune homme accepta.

Sa force et son agilité naturelles lui permirent bien vite de tenter les exercices les plus difficiles et de rivaliser brillamment avec les professionnels.

Cependant, le jeune homme n'avait nullement renoncé à sa chère aérostation.

Il faisait des ascensions chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Ce qui ne l'empêchait pas, dans ses heures de loisir, que ce fût dans l'écurie du cirque, ou dans la cellule roulante du nomade, de piocher, avec un acharnement inlassable, son projet de ballon dirigeable ; et il n'hésitait pas à sacrifier la majeure partie de ses maigres appointements en achats de traités spéciaux.

Dans le monde des forains, où Alban était très aimé et très respecté, on le considérait malgré tout un peu comme un maniaque.

C'est à cette époque qu'Alban fut engagé comme trapéziste par M. Stéphen Bunger, *manager* d'un grand cirque qui faisait le tour de l'Europe avec deux cents chevaux, quatre éléphants, treize lions, dix-huit tigres, un poney qui disait l'heure, deux ânes qui jouaient aux dominos, un chien parlant et valsant, six chats mandolinistes, une chèvre qui comptait jusqu'à cent – ex-comptable, assurait le clown en saluant, à la Banque royale d'Angleterre – deux dromadaires, trois chameaux, une girafe, un cochon qui, de son groin signait son nom sur le sable bien ratissé de la piste, aussi lisiblement que le clerc d'huissier le plus calligraphe, sans compter une foule de lapins, de hyènes, de singes, d'ours blancs et noirs et de chacals.

Alban gagna rapidement l'amitié du directeur.

Il n'avait pas son pareil pour jongler en équilibre sur la corde raide, avec une douzaine de poignards et des torches allumées, pour saisir au vol d'une seule main, le trapèze lancé à toute volée, de l'autre extrémité du cirque.

Grâce à ses connaissances scientifiques, il imagina même une attraction qui, pendant plusieurs mois, fit pleuvoir l'or dans la caisse directoriale.

Alban marchait littéralement la tête en bas et les pieds à un plafond disposé tout exprès, sur quatre poteaux, au centre de la piste.

Le truc employé était d'ailleurs des plus simples.

Alban portait des chaussures à semelles de fer doux qui communiquaient avec une pile minuscule qu'il portait sur lui, et qu'il pouvait actionner, sans être vu des spectateurs.

Le plafond, entièrement en acier était habilement machiné.

Pour y marcher, Alban désaimantait, d'abord la semelle de son pied gauche, la posait plus loin en la réaimantant, puis recommençait la même manœuvre pour le pied droit.

À force d'exercice, il était arrivé à marcher presque vite.

Mais, il eût suffi d'un instant de distraction, d'une erreur dans la manœuvre des électro-aimants, pour que les deux pieds de l'acrobate se détachassent en même temps, et qu'il fût précipité dans le vide.

C'est à cette époque que la fille du directeur, Mlle Ismérie, revint de l'institution où elle avait fait ses études.

M. Bunger, qui malgré son nom et ses favoris britanniques était aussi français que possible et s'appelait tout simplement Étienne Plongeur, ne cacha pas le désir qu'il avait de marier sa fille avec le plus brillant de ses artistes acrobates.

Mlle Ismérie Bunger, en dépit de son prénom théâtral et démodé, était une jeune fille très instruite, très intelligente et moderne à souhait.

Comme la plupart des forains, M. Bunger avait des idées particulières sur l'éducation.

Il avait consenti à des sacrifices pour donner à sa fille la plus brillante instruction possible ; mais il n'entendait pas en faire, comme il disait, une bourgeoise, une fainéante.

Il voulait qu'elle fût en état, comme ses père et mère, de présenter au public un cheval de race savamment dressé, et de franchir, d'un bond plein d'élégance, pour retomber ensuite sur sa selle, les disques de papier et les cerceaux enflammés.

Alban fut séduit par cette jeune fille qui joignait à une rare beauté, des qualités de femme d'intérieur que ne possèdent pas beaucoup de modernes fiancées.

Alban n'eut pas une minute d'hésitation.

Malgré ses parchemins, il consentit à unir sa destinée à celle de cette jeune fille élevée en dehors des préjugés habituels du monde, mais dont l'honnêteté et la grâce étaient parfaites.

Les deux jeunes gens n'étaient encore que fiancés lorsque M. Bunger fut victime d'une terrible catastrophe.

Le cirque se trouvait alors à Poitiers.

La ville avait loué, pour une durée de deux mois, un vaste baraquement en planches construit sur la place de la Lamproie.

Soit malveillance, soit incurie, le feu prit dans la lampisterie ; et malgré tous les secours, l'incendie, activé par un fort vent d'ouest, eut bientôt dévoré le fragile édifice.

C'est à grand-peine que les pompiers et les soldats purent préserver les maisons voisines.

Malheureusement, les dégâts ne furent pas seulement matériels.

M. Bunger, qui s'était précipité au milieu des flammes, pour sauver au moins la caisse et la comptabilité, fut une des premières victimes.

On retrouva dans les décombres, son cadavre à demi carbonisé.

À part quelques chevaux, qui avaient réussi à briser leurs longes, et qui, fous de terreur, s'étaient précipités à travers la ville dans une galopade effrénée, tous les animaux furent brûlés ou asphyxiés.

On entendit, à une distance considérable, le rugissement des lions, le barrissement des éléphants qui se débattaient affolés au milieu des flammes.

Il ne resta rien de la ménagerie et des accessoires, qui représentaient un capital fort important.

Ismérie qui, la veille, aurait pu être considérée comme un brillant parti, se trouva du jour au lendemain, sans ressources.

Alban, qui pendant l'incendie, s'était signalé par sa bravoure, et qui portait, aux mains et au visage, les traces de nombreuses brûlures, reçut, dans la chambre d'hôtel où ses blessures le clouaient, la visite de la jeune fille.

Elle était pâle et ses yeux étaient rougis de larmes.

– Monsieur Alban, dit-elle, je suis orpheline et je ne possède plus rien maintenant. Je ne suis plus qu'une humble foraine, sans argent et sans amis. Voudrez-vous encore de moi dans ces conditions ?...

Alban, tout emmailloté de bandages, et à qui on avait recommandé l'immobilité la plus absolue, se redressa, dans un élan dont il ne fut pas maître.

– Mademoiselle, s'écria-t-il, si les sentiments que vous venez de m'exprimer n'étaient dictés par une délicatesse exagérée, comme je le crois, je serais en droit de m'en trouver gravement insulté... Vous avez ma parole, comme j'ai la vôtre... Le malheur qui vous frappe n'est qu'une raison de plus, pour moi, de vous aimer davantage.

– J’avoue que j’ai eu tort, répondit la jeune fille avec émotion. Je n’ai jamais eu, un instant, la pensée de mettre en doute votre générosité et votre noblesse de cœur. D’avance, j’étais sûre de votre réponse... Que ceci soit oublié.

– Je ne vous en veux point, dit Alban avec un faible sourire.

– Ah ! sanglota la jeune fille, si seulement mon père n’était pas mort !...

Elle était en proie à une violente crise de larmes.

Alban la consola, la rassura par de bonnes paroles, et l’exhorta à prendre courage.

Le désastre était irréparable.

Ils allaient, désormais, être obligés de ne plus compter que l’un sur l’autre.

Mais, les temps de malheur ne dureraient pas toujours.

Alban avait espoir dans un avenir meilleur, et il se sentait la force de tout braver, de tout entreprendre pour le bonheur de celle qu’il aimait.

Le mariage eut lieu quelque temps après.

Puis, les époux durent se mettre en quête d’un engagement dans un autre cirque.

Ils l’eurent vite trouvé et continuèrent dès lors à mener l’existence hasardeuse et nomade des artistes forains.

Alban avait promptement fait partager à Ismérie sa passion pour les voyages aériens.

Ils exécutèrent ensemble plusieurs ascensions, et la jeune femme devint une aéronaute de première force.

C'est deux ans après l'incendie du cirque que naquit la petite Armandine, qui fut, de bonne heure, habituée aux exercices acrobatiques.

Dès l'âge de sept ans, elle avait déjà fait sa première ascension.

Après de longues années d'épreuves, Alban touchait enfin à la récompense de ses efforts.

Il allait dépouiller la défroque étincelante du banquiste pour redevenir, aux yeux de tous, le gentilhomme et le savant qu'il n'avait pas cessé d'être.

Mme Ismérie, qui allait avoir trente-cinq ans, n'annonçait en rien, par ses allures et sa toilette, la bohémienne des cirques et des champs de foire. À la voir, on ne se serait guère douté que cette silencieuse personne, aux traits réguliers et graves, au regard calme et limpide, était l'audacieuse gymnasiarque, l'ascensionniste intrépide dont, chaque année, à intervalles réguliers, les journaux parlaient avec éloge.

Toujours vêtue de noir, elle ressemblait bien plus à la femme d'un fonctionnaire ou d'un industriel qu'à une écuyère en renom.

D'ailleurs, c'était, par excellence, une femme pratique.

C'est elle qui, par une constante économie, par une comptabilité rigoureuse, réparait les écarts d'imagination d'Alban, et l'empêchait de glisser sur la pente fatale des prodigalités.

Mme Ismérie Molifer paraissait très jeune.

Grâce à sa vie passée tout entière au grand air, elle jouissait d'une robuste santé.

Alban prétendait même, d'accord avec les théories du docteur Rabican, que les nombreuses ascensions qu'elle avait faites, avaient eu, sur sa santé, la plus bienfaisante influence.

La petite Armandine tenait de sa mère de grands yeux bruns, très doux, et de superbes cheveux blonds cendrés.

Elle avait la même imagination rapide que son père, la même vivacité d'intelligence, le même défaut d'esprit pratique.

L'éducation singulière, qu'elle avait reçue, avait mis dans son cerveau un fatras de notions disparates.

Elle connaissait la barre fixe et la formule de l'hydrogène, et mélangeait curieusement, dans sa conversation, l'acrobatie et les mathématiques.

D'ailleurs, elle avait pour ses parents, qui l'avaient toujours surveillée de très près et lui avaient évité toute fâcheuse fréquentation, une affection et une reconnaissance sans bornes.

Alban n'eût pu se faire à l'idée de se séparer, même pour un seul jour, de sa femme et de sa fille ; et il trouvait tout naturel qu'elles partageassent les périls qu'il courait, qu'elles fussent les collaboratrices de ses expériences les plus audacieuses.

Grâce à la force de l'habitude, Mme Ismérie et sa fille n'avaient jamais eu la pensée qu'il pût y avoir quelque danger à monter en ballon.

Aussi, se réjouissaient-elles sincèrement de prendre place à bord de *la Princesse des Airs* et de participer à la gloire et au succès d'Alban. Armandine, surtout, laissait éclater une exubérante joie.

– C'est ma première ascension sérieuse, disait-elle avec la gravité d'une petite femme.

– Oui, répondait Alban, ton nom va prendre place, désormais, dans les annales de la science.

– Espérons que ce ne sera pas dans le martyrologe, fit gaiement Mme Ismérie.

Alban dormait encore à poings fermés, tant les veilles des nuits précédentes l'avaient fatigué, lorsque, vers six heures, sa fille vint le réveiller.

– Allons, père, s'écria l'enfant en battant des mains... Debout ! Vite ! Tu es bien paresseux aujourd'hui !... Le grand jour est arrivé !... Maman et moi nous sommes déjà prêtes.

Avec la rapidité propre aux hommes d'action, Alban se leva et s'habilla en un clin d'œil.

Un déjeuner de thé et de viande froide était déjà servi sur la table de la salle à manger.

Mme Ismérie et sa fille avaient déjà revêtu la culotte de cycliste qu'elles avaient adoptée, comme plus commode pour les ascensions.

Elles étaient coiffées de casquettes blanches et plates à large visière, au-dessus desquelles on lisait : *Princesse des Airs* en lettres d'or.

– Je vois que mon équipage est au complet, dit Alban, qui lui-même se coiffa d'une casquette semblable et revêtit un veston de cuir, intérieurement doublé de fourrure.

Il jeta sur ses épaules un ample caban en étoffe imperméable, dont il avait éprouvé l'utilité dans la traversée des masses nuageuses, au cours de ses précédentes ascensions.

Il se chargea, en outre, de couvertures de voyage pour les deux femmes, prit à la main une petite valise. Puis, on se mit en marche.

– Je crois, dit Alban, que je puis fermer la porte à double tour... Nous voilà partis ; qui sait quand nous rentrerons ?

– Voilà qui ne me préoccupe guère, fit Armandine en haussant les épaules avec insouciance.

– Vous avez tort tous les deux, fit gravement remarquer Mme Ismérie. *La Princesse des Airs* étant vraiment dirigeable, peut revenir exactement, à la minute précise, au point d'où elle est partie. Nous rentrerons donc quand nous voudrons.

– Pour que notre expérience soit véritablement décisive répondit Alban, notre voyage doit être d'une longue durée. Je veux, par exemple, aller atterrir en Allemagne ou en Russie, repartir de là, et revenir ensuite aux ateliers mêmes où a été construit l'aéroscaphe... En agissant ainsi, personne ne pourra me contester ma découverte. L'ascension de *la Princesse des Airs* doit avoir pour but un véritable voyage circumterrestre. Notre tentative ne doit pas être confondue avec les essais de certains dirigeables qui progressent de quelques mètres dans une enceinte fermée, où l'air est absolument calme, mais qui sont hors d'état de diriger leurs mouvements au sein des tourbillons atmosphériques.

– Bravo ! père, s'écria Armandine. Nous allons nous élever au-dessus de la région des orages, narguer la tempête et voir à nos pieds la cime des plus hautes montagnes.

Les aéronautes étaient arrivés à peu de distance des ateliers.

La foule, une foule silencieuse et grave, vêtue de noir, y était déjà nombreuse.

Une escouade de soldats du génie, sous la direction d'un sous-lieutenant, avait établi, dans l'avenue, une sorte de barrage, et ne laissait approcher de l'aéroscaphe que les personnes munies de cartes d'invitation.

Une équipe d'ouvriers, sous la direction de Robertin, achevait de démolir les murailles de bois de l'atelier.

La Princesse des Airs, éblouissante aux rayons du soleil matinal, apparaissait ainsi qu'un fabuleux oiseau de métal, avec

sa longue coque d'aluminium étincelante et ses vastes ailes d'une couleur plus sombre.

Le docteur Rabican, au centre d'un groupe de personnages chamarrés de décorations, paraissait radieux.

Il avait peine à répondre aux félicitations et aux compliments, et serrait énergiquement toutes les mains qui lui étaient tendues.

L'arrivée des trois aéronautes fut saluée par de longs vivats.

Alban Molifer, dont une flamme illuminait le regard, remercia modestement ses amis, franchit l'enceinte, et se mit en devoir de procéder à la préparation du « lévium » qui devait gonfler l'aérostat disposé au-dessus de la coque de *la Princesse des Airs*.

La préparation de ce gaz n'était, heureusement, ni longue ni difficile.

Quelques bonbonnes d'acide, quelques kilos de rognures métalliques, et c'était tout.

Une effervescence se produisit dans les cuves de porcelaine, et le gaz commença à se dégager.

Le ballon se gonfla lentement, et les soldats, gracieusement mis à la disposition du docteur Rabican par la Direction de l'artillerie, se saisirent des cordages qu'ils ne devaient abandonner qu'au moment du suprême : « Lâchez tout. »

Parmi les spectateurs, Alban remarqua le terrible M. Bouldu, dont les autres assistants s'écartaient prudemment.

Quelle ne fut pas la surprise de l'aéronaute, d'apercevoir à ses côtés Jonathan Alcott, dont un mauvais sourire plissait les lèvres minces.

– Vous avez vu, docteur, dit Alban... Ce maudit Yankee a eu l'impudence de venir nous braver ici !... C'est véritablement du cynisme. Mais, comment se fait-il qu'il ait pu pénétrer dans l'enceinte réservée !

– La faute vient de moi, répondit le docteur. J'ai cru devoir envoyer deux cartes à Bouldu ; mais je destinais la seconde à Yvon, qui est un camarade de mon fils, et non pas à ce maudit Américain.

– Cela n'a guère d'importance, interrompit Mme Ismérie. Je me réjouis même que M. Bouldu et son aide se trouvent ici. Ils auront la déception d'assister à notre triomphe...

– Ce pauvre Bouldu est capable de s'en faire mourir de colère, dit le docteur en souriant... Il gesticule comme un pantin, et sa face est aussi rouge qu'une pivoine. Je crains pour lui l'apoplexie.

– Votre conscience peut être en repos à ce sujet, répliqua Alban Molifer. Je vois arriver, là-bas, le professeur Van der Schoppen et sa belliqueuse famille. Si M. Bouldu se trouve mal, ils ne lui ménageront pas les coups de poing.

Les Van der Schoppen avaient revêtu, pour cette solennité scientifique, les costumes les plus brillants de leur garde-robe.

Le professeur était coiffé d'un immense chapeau de feutre gris, qui s'harmonisait assez mal avec une cravate rouge, une immense houppelande verte à gros boutons de nacre, des souliers vernis et une énorme canne à pomme d'ivoire.

Le jeune Karl avait arboré un chapeau haut de forme beaucoup trop grand pour son crâne, et qui, sans les oreilles qui l'arrêtaient, heureusement, lui fût venu jusqu'aux yeux.

Il portait un veston beaucoup trop court, et il était chaussé de souliers jaunes.

Une énorme chaîne de montre en argent, des gants beurre frais et une badine complétaient son équipement.

Mais M[me] Van der Schoppen éclipsait toutes les personnes présentes par la somptuosité de sa toilette.

Pour honorer la capitale expérience scientifique qui allait avoir lieu, elle avait sorti de ses tiroirs une magnifique robe en soie bleue ornée de rubans vert-pomme.

Son corsage, de la même couleur, que la robe, représentant des couronnes de chêne et de laurier agréablement entrelacées, elle eût pu, très vraisemblablement, symboliser, dans une revue de fin d'année, l'Agriculture française ou la Cuisine nationale.

Quand à son chapeau, c'était un véritable poème.

Le professeur Van der Schoppen, qui avait la prétention d'innover en toutes choses, avait retrouvé, à l'usage de M[me] la Professeur, la formule des chapeaux dramatiques autrefois inventés par Champfleury.

Sur le devant du chapeau, trois cigales s'enfuyaient, poursuivies par un merle empaillé.

Mais l'oiseau devait être bientôt châtié de sa voracité, car la tête d'une couleuvre, émergeant d'un énorme buisson de roses-choux, annonçait clairement aux moins avertis la punition prochaine de l'insectivore.

Les chapeaux de M[me] Van der Schoppen étaient légendaires dans la ville de Saint-Cloud.

On les expliquait aux petits enfants, comme des fables de La Fontaine. Souvent, ils avaient donné lieu à des attroupements, que le professeur mettait naïvement sur le compte du bon goût et de l'admiration des passants.

Ajoutons que M[me] la Professeur avait cru devoir exhiber tous ses diamants et tous ses bijoux.

Les officiers, que cette somptuosité amusait fort, déclarèrent la dame éblouissante.

De fait, au moindre mouvement, elle lançait des feux de toute part.

Les autres membres de la famille étaient tous habillés avec autant de richesse et d'élégance.

Aussi, les Van der Schoppen obtinrent-ils un véritable succès.

M. Bouldu lui-même en demeura stupide.

Il oublia, un moment, ses rancunes et sa colère, et poussa un long et strident éclat de rire, qui fit se retourner toutes les personnes présentes.

– Vous êtes bien gai, mon bon ami, dit le professeur Van der Schoppen... Pourquoi donc riez-vous ?

– Je ris, répondit M. Bouldu, en reprenant aussitôt son sérieux, de la déconvenue qui attend nos adversaires... C'est de la folie ! Unir un ballon ordinaire à une machine plus lourde que l'air ! C'est, permettez-moi de le dire, un accouplement monstrueux, antiscientifique... La carpe et le lapin !... Cela ne marchera pas !

– Nous allons le savoir tout à l'heure, se contenta de répondre Van der Schoppen avec son sang-froid coutumier.

– Mais moi, je le sais d'avance que cela ne marchera pas, rugit M. Bouldu... Je n'ai même pas besoin de le voir ; j'en suis sûr.

Quand à Jonathan Alcott, il demeurait silencieux, et dissimulait de son mieux les angoisses qu'il éprouvait.

Il savait fort bien que si les avaries qu'il avait causées étaient constatées avant le départ de l'aéroscaphe, il serait, lui, Jonathan, soupçonné le premier, et arrêté séance tenante.

Le cœur lui battait à grands coups pendant qu'il suivait, d'un œil anxieux, les détails de l'opération du gonflement.

Qu'Alban eût l'idée de visiter une dernière fois, les organes de la machine, et Jonathan serait perdu, abandonné de son maître, livré au mépris et à la risée de ses adversaires.

Puis, il y avait l'enfant, le petit Ludovic…

– Il m'a peut-être entendu, se disait l'Américain… Peut-être même m'a-t-il vu et reconnu ! Peut-être va-t-il se montrer au dernier moment, et tout raconter !

Jonathan ne se rassura qu'en voyant le ballon, entièrement gonflé, soulever à quelques mètres de terre l'aéroscaphe, qui maintenant n'était plus retenu que par les amarres sur lesquelles tiraient les soldats.

Alban, entouré d'un groupe de savants, qui l'assaillaient de questions, ne songeait guère à visiter, de nouveau, l'aéroscaphe, de la parfaite solidité duquel il se croyait sûr.

Peu à peu, le soleil s'était élevé au-dessus de l'horizon.

La foule augmentait de minute en minute.

Les soldats avaient grand-peine à la maintenir.

Après une chaleureuse poignée de mains au docteur, les trois aéronautes se hissèrent jusqu'à la passerelle qui faisait le tour de la coque.

À ce moment, les applaudissements éclatèrent.

Un jeune homme, qui n'était autre que le jeune Karl Van der Schoppen, fendit la foule en brandissant un énorme bou-

quet de fleurs multicolores, et bizarrement composé, par le jeune naturaliste, de plantes rares et de corolles potagères.

Il le tendit à Mme Ismérie.

Ce fut la petite Armandine qui le prit, et qui remercia gentiment le public avec une profonde révérence, ainsi qu'elle l'avait vu faire, autrefois, au cirque, à ses grandes camarades.

Alban venait de pousser la porte d'aluminium qui donnait accès dans l'intérieur de la coque.

Il avait rattaché le chaînon mobile de la balustrade.

Tout était prêt.

Debout sur la passerelle, d'une voix ferme, Alban donna le signal du : lâchez tout !

Jonathan poussa un immense soupir de satisfaction, tandis que M. Bouldu laissait échapper un rugissement de colère, que d'ailleurs personne n'entendit, dans l'immense clameur d'enthousiasme qui s'éleva de toutes les poitrines, au moment où l'aéroscaphe quittait la terre.

Le vent était, ce jour-là, à peu près nul, dans les basses régions atmosphériques.

La Princesse des Airs monta presque en droite ligne.

Le docteur Rabican, et tous les savants qui l'accompagnaient, attendaient avec émotion, l'instant où Alban, parvenu à une altitude suffisante, allait dégonfler l'aérostat et faire usage des ailes et des hélices de son aéroscaphe.

À la grande surprise des assistants, à la consternation profonde du docteur, rien de semblable ne se produisit.

La Princesse des Airs devenue maintenant à peine visible, et sans doute emportée par un courant aérien impossible à maî-

triser, disparaissait avec une vitesse vertigineuse dans la direction de l'est...

Bientôt ce ne fut plus qu'un point noir qui finit par devenir imperceptible dans le ciel...

VI

L’AILE BRISÉE

À l’instant précis du départ, Alban Molifer avait refermé soigneusement, derrière lui, les portes métalliques qui donnaient accès dans l’intérieur de l’aéroscaphe et s’était installé à son poste dans la cabine vitrée de l’avant, d’où, à l’aide de quelques leviers, il pouvait mettre en marche les divers moteurs dont dépendaient la vitesse et la direction de la machine.

Mme Ismérie et Armandine, dans la salle commune, s’occupaient des détails de leur installation.

L’aménagement intérieur était une merveille de confortable et d’ingéniosité pratique.

On s’était attaché à réduire le poids de tous les objets, sans pourtant que rien d’utile ni même d’agréable fît défaut.

Une banquette pneumatique faisait le tour de la salle commune ; et, au-dessus, était disposée une série de vitrines qui renfermaient les instruments de précision, les provisions, la pharmacie, et une foule d’autres objets.

Une plaque de cristal, encastrée dans le plancher métallique, permettait aux voyageurs de voir au-dessous d’eux.

Deux fenêtres, à droite et à gauche, et une ouverture circulaire au plafond, complétaient, pendant le jour, ce système d’éclairage.

Pour la nuit, il y aurait la lumière électrique.

De longues caisses, disposées sous les banquettes, renfermaient les appareils producteurs de la force éclairante, ainsi que de nombreuses bonbonnes ovoïdes en acier, contenant l'air liquide, nécessaire au fonctionnement des appareils de l'aéroscaphe.

On sait que les aéronautes ne ressentent aucune commotion, aucun mouvement appréciable.

Dans leur nacelle, ils pourraient se croire parfaitement immobiles s'ils ne voyaient, au-dessous d'eux, l'horizon terrestre s'éloigner, s'élargir, et contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, apparaître sous une forme concave.

Les deux femmes, habituées depuis longtemps à cette sensation, n'y prêtaient aucune attention ; elles s'occupaient, paisiblement, à ranger les objets et les appareils, tandis qu'Alban, l'œil fixé sur le baromètre, attendait d'être parvenu à une hauteur suffisante, pour s'occuper du dégonflement de l'aérostat, mettre en marche les ailes, les hélices et le gouvernail, sur le bon fonctionnement desquels il comptait absolument, puisqu'il l'avait vérifié, à plusieurs reprises, dans des expériences partielles.

Le ciel était d'un azur admirable.

Au-dessous de lui – car le plancher de la cabine était également muni de hublots de cristal épais – Alban voyait se dérouler le panorama du Paris à vol d'oiseau, et il distinguait, avec une singulière netteté, jusqu'aux moindres édifices.

Bien qu'il fût parvenu à plusieurs centaines de mètres, il percevait encore, transmis par les vibrations de l'atmosphère limpide de cette matinée, les cris et les acclamations des spectateurs, qui n'étaient pourtant déjà plus à ses yeux, qu'une tache grise, une sorte de fourmilière qui se confondait, de minute en minute, avec la tache verte des bois.

Les instruments indiquaient une altitude de six cents mètres.

Alban jugea que le moment était venu de dégonfler l'enveloppe de l'aérostat, et de mettre en mouvement les ailes et les hélices.

Il courut à la chambre des machines, à l'arrière, et actionna la roue qui commandait un puissant appareil liquéfacteur.

L'aérostat commença à se dégonfler.

Alban, aussitôt, essaya de mettre en jeu les ailes.

À son grand étonnement, elles demeurèrent immobiles.

Il jeta un coup d'œil sur le baromètre : l'aéroscaphe commençait à tomber d'une chute verticale et lourde.

Sans chercher à s'expliquer les raisons de l'immobilisation des appareils, Alban se précipita sur la roue du liquéfacteur : le gaz recommença à fuser par les tubes adducteurs ; l'enveloppe de l'aérostat se regonfla ; *la Princesse des Airs* reprit son mouvement ascensionnel.

Alban avait senti une sueur froide perler à son front.

Le danger d'une chute était momentanément écarté.

Mais il fallait découvrir, à tout prix, la cause de l'immobilisation des ailes.

Sans prévenir d'abord les deux femmes qu'il craignait d'effrayer, Alban commença par inspecter, soigneusement, la machinerie intérieure.

Les hélices, les moteurs, le gouvernail étaient en parfait état.

Il poussa la porte extérieure, s'engagea sur la passerelle, d'où il se hissa sur la plate-forme de la coque, immédiatement au-dessous de l'aérostat.

À sa droite et à sa gauche, il voyait les ailes, pendre inertes, comme paralysées.

La construction de ces ailes lui avait demandé un travail considérable.

Il leur avait donné, en les construisant, les courbures combinées des ailes des oiseaux qui volent le plus longtemps et le plus haut : l'albatros, qui fait le tour du monde en volant, et le grand condor des Andes, qui plane au-dessus des volcans et des neiges éternelles.

Les tringles d'acier qui les reliaient à la chambre des machines et leur transmettaient le mouvement, lui parurent d'abord intactes ; mais, en s'approchant de plus près, il vit qu'elles étaient cassées à l'endroit des articulations, d'une cassure nette et brillante, toute fraîche.

Il reconnut même les traces du mastic métallique que Jonathan avait employé, pour dissimuler les morsures de la lime.

L'aéronaute ne put retenir une exclamation de colère.

Ses premiers soupçons se portèrent sur Jonathan.

– Il n'y a, s'écria-t-il, que cette canaille de Yankee, pour avoir commis un tel méfait... Il est encore heureux, songea-t-il, qu'il n'ait pas pensé à détraquer le liquéfacteur. Nous aurions fait une chute de huit cents mètres, et nous aurions été broyés en mille miettes... Présentement, le danger n'est pas considérable. Nous allons continuer à nous élever ; et vers mille ou douze cents mètres, nous rencontrerons le grand courant atmosphérique qui porte dans la direction de l'est. Il nous mènera où nous avions d'abord résolu d'aller, c'est-à-dire sur la frontière russo-allemande ; et pendant le voyage, je trouverai bien le

moyen de réparer l'avarie... Notre ascension réussira malgré tout. D'ailleurs je n'ai pas le choix. La descente, dans les conditions où je me trouve, est impossible. Sans les ailes, dont l'immense surface devait former parachute, les fusées à air liquide sont tout à fait insuffisantes pour modérer convenablement notre dégringolade verticale.

Après y avoir réfléchi, Alban se décida à prévenir sa femme de ce qui se passait.

Il la connaissait prudente et courageuse ; il valait mieux qu'elle connût tout de suite la vérité, qu'elle aurait fini par deviner.

Mme Ismérie se fit expliquer tous les détails de l'avarie ; et, comme son mari s'y attendait, ne se montra pas extraordinairement émue.

– *La Princesse des Airs,* dit-elle, ne peut plus actuellement être considérée comme un dirigeable... Puisque nous sommes forcés de ne pas dégonfler l'aérostat, notre voyage se réduit à une ascension ordinaire...

– Avec cette différence qu'il nous est difficile de descendre sans nous exposer à perdre la vie.

Dans la pièce voisine, celle où étaient disposées des couchettes, à peu près de la même façon que dans les cabines de première classe des transatlantiques, on entendit tout à coup Armandine pousser un cri de frayeur.

– Il y a quelqu'un de caché sous un lit !... Au secours ! Au secours !...

Alban se précipita, s'imaginant qu'il allait sans doute mettre la main sur le misérable qui avait disloqué l'appareil planeur de l'aéroscaphe.

Il saisit un pied qui dépassait, et bon gré mal gré, tira de sa cachette le petit Ludovic Rabican, plus mort que vif. On juge de la surprise des Molifer.

– Que faisiez-vous là, petit malheureux ? demanda sévèrement Alban.

L'enfant ne put d'abord articuler une réponse.

Il était pâle, défait, et le sang qui avait coulé de la blessure qu'il s'était faite à la tempe, lui barbouillait le visage.

– Je voulais prendre part à l'ascension, finit-il par dire, en pleurant. Je me suis caché ici la nuit dernière... En me débattant dans l'obscurité je me suis blessé à la tête, et j'ai dû rester très longtemps évanoui.

– Alors, ce n'est pas vous qui avez brisé les ailes de la machine, n'est-ce pas ?

– Ce n'est pas moi, je vous le jure, répondit l'enfant avec énergie... Mais je me souviens, ajouta-t-il en passant la main sur son front... J'étais à peine installé dans ma cachette, que j'ai entendu marcher au-dessus de moi, sur la plate-forme, et j'ai entendu distinctement le grincement d'une lime.

– Vous n'avez pas reconnu le malfaiteur ? demanda anxieusement Mme Ismérie.

– Ce ne peut être que Jonathan ! s'écria Alban avec violence.

– Je ne l'ai pas vu, répliqua l'enfant, mais c'est lui que je soupçonne... Quand j'ai entendu le bruit de la lime, j'ai deviné ce qui se passait. J'ai voulu me lever, aller prévenir mon père, vous-même, M. Bouldu ; et c'est dans le mouvement brusque que j'ai fait que ma tête a porté sur un angle du métal. Alors, je me suis sans doute évanoui, car, depuis ce moment, je ne me souviens plus de rien.

– Mais, mon pauvre enfant, interrompit Mme Ismérie, il faut bien vite appliquer une compresse sur votre blessure, et prendre quelque chose de réconfortant !...

Quelques minutes après, Ludovic, pansé et restauré, s'abandonnait tout entier au plaisir de voguer dans les plaines atmosphériques.

Il avait compté sans Alban.

– Vous avez commis une faute grave, dit sévèrement l'aéronaute. Par votre étourderie et votre désobéissance, vos parents doivent être, à l'heure actuelle, plongés dans le désespoir. J'ai d'autant plus le droit de vous faire des reproches que votre père peut me regarder comme responsable de votre existence, et qu'à l'heure actuelle nous courons un grave péril.

– J'ai eu tort, avoua l'enfant ; mais quant au péril, avec vous je ne redoute rien !

– Je vois, dit Alban en souriant de l'enthousiasme du jeune homme, que si vous êtes volontaire et inconsidéré, au moins vous êtes courageux ; mais il s'agit, d'abord, de prévenir vos parents.

Alban rédigea une note sommaire qu'il recopia à plusieurs exemplaires, et dans laquelle il prévenait le docteur Rabican de tout ce qui s'était passé.

Ces missives, qui se terminaient par une promesse de récompense pour la personne qui les ferait parvenir à destination, furent roulées et ficelées, chacune autour d'un boulon de métal, et jetées du haut de la passerelle de l'aéroscaphe.

Malheureusement aucune d'elles ne parvint à son adresse.

Il est à supposer qu'elles tombèrent dans des rivières ou des étangs, ou dans des forêts peu fréquentées, peut-être même dans des champs, où leur poids et la vitesse de leur chute les firent s'enfoncer profondément dans la terre molle.

Avec l'insouciance de son âge, Ludovic, qui s'imaginait que son père était presque aussi bien averti que par une lettre dûment affranchie et mise à la poste, se laissa aller à la joie de planer au-dessus des nuages.

Il accablait Alban de questions, voulait connaître le maniement de tous les appareils ; et il s'offrit pour l'aider à réparer les tiges d'acier brisées par la lime de Jonathan.

Alban remit à l'après-midi ce travail, qu'il voyait déjà la possibilité d'exécuter, sans trop de difficultés.

Tout le monde prit place, pour le déjeuner, autour du guéridon métallique vissé au centre de la salle commune.

Le frigorifique à air liquide était amplement muni de vivres frais.

Les casseroles électriques tirées de leurs compartiments, et les enfants s'émerveillèrent d'assister, en moins de quarante-cinq secondes, à la cuisson d'un poulet.

Ces casseroles, tout en nickel battu, ne différaient guère de celles que l'on emploie ordinairement.

Seulement, elles étaient mises en contact, par un fil, avec un accumulateur.

La queue de l'ustensile portait un cadran muni d'une aiguille, qu'il suffisait de faire avancer ou reculer de quelques degrés pour interrompre le courant, ou pour produire une chaleur intense.

Le fluide passe ; il n'y a plus qu'à servir chaud.

La cuisine électrique, qui ne produit ni mauvais goût, ni fumée, est la plus rapide et la plus économique de toutes.

Elle est, depuis plusieurs années, d'un usage journalier, dans beaucoup d'hôtels et de restaurants d'Allemagne, d'Angleterre et d'Amérique.

Les gourmets seuls préfèreront sans doute, longtemps encore, la vieille cuisine française ; et le perdreau rôti devant une claire flambée de sarments n'est sans doute pas encore prêt de perdre son antique réputation.

Par les fenêtres de cristal, les voyageurs apercevaient, au loin d'immenses plaines de nuages blancs, que les aéronautes ont justement comparées à un océan de laine cardée.

À leurs pieds, à douze cents mètres au-dessous d'eux, ils voyaient la terre comme une gigantesque carte géographique, dont la teinte verte générale se diaprait, par endroits, de roux, de brun, et de gris.

Les fleuves et les rivières n'apparaissaient que comme de minces rubans d'argent ; les villes et les villages, que comme ces minuscules constructions que les enfants édifient avec des osselets.

– Nous sommes, en ce moment-ci, au-dessus de la Champagne, déclara Alban. Cette petite masse grise, à gauche, doit être la ville de Troyes. Nous voguons au-dessus des plus fameux vignobles du monde.

Ludovic regardait de tous ses yeux et écoutait de toutes ses oreilles.

Mais, ce qui l'étonnait le plus, c'était l'immobilité apparente de l'aéroscaphe.

Bien qu'on lui eût expliqué ce phénomène très connu des aéronautes, il avait peine à croire, comme le lui dit Alban, que l'aéroscaphe marchât à une vitesse supérieure à celle des trains express les plus rapides.

Il dut, cependant, se rendre à l'évidence.

Le paysage se modifiait avec rapidité.

Les villes, les coteaux, les fleuves, se succédaient et disparaissaient, les uns après les autres, derrière la ligne de l'horizon.

Alban cita à l'enfant, pour le convaincre, plusieurs exemples de cette vitesse des aérostats, que l'on a reconnue être toujours égale à celle des courants atmosphériques dans lesquels ils sont plongés.

Un ballon, illuminé de verres de couleurs, lancé à Paris, le soir du sacre de l'empereur Napoléon Ier, vint atterrir à Rome, le lendemain matin.

Pendant le siège de Paris, des aéronautes furent portés, en quelques heures, jusqu'en Norvège…

Tout en racontant les anecdotes, du même genre, dont sa mémoire était amplement fournie, Alban s'était mis à l'œuvre.

Il croyait avoir trouvé un excellent moyen de ressouder les deux tronçons des verges d'acier.

Il monta sur la plate-forme, et ajusta, à l'endroit des cassures, une série de conducteurs électriques.

Il voulait, à l'aide des courants, très puissants, dont il disposait, faire rougir les tiges de métal, les fondre partiellement, de manière à ce qu'elles se soudassent par un simple rapprochement.

Par malheur, dans sa précipitation, Alban avait mal calculé la force du courant qu'il mettait en œuvre.

La chaleur produite fut si grande, qu'une portion de la tige s'amollit et se fondit.

Sous peine d'un désastre complet, il dut abandonner sa malencontreuse tentative.

Il était si dépité qu'il eut, un instant, malgré le danger auquel il se serait exposé, l'idée de tenter une descente.

Mais, il réfléchit qu'après tout, il valait mieux essayer encore de raccommoder les ailes, que de s'exposer imprudemment.

Tant qu'ils ne descendraient pas, ils étaient absolument en sûreté.

Le magasin de l'arrière renfermait même une provision suffisante de « lévium » liquide, pour parer à une déchirure ou à une déperdition de gaz.

D'ailleurs, la nuit allait venir dans quelques heures ; le moment était mal choisi pour faire un autre essai de réparation de l'appareil planeur.

Alban rentra donc dans la salle commune et, la tête entre ses mains, s'absorba dans ses pensées.

En lui-même, il ne voulait pas s'avouer vaincu.

Il faudrait bien qu'il découvrît le moyen de sortir d'embarras, et de faire, avec l'aéroscaphe, une rentrée triomphale à Saint-Cloud.

Le soleil commençait à décliner vers l'horizon.

De la hauteur où ils se trouvaient, les aéronautes voyaient se déployer les magnificences du couchant avec un éclat et une intensité dont ceux qui n'ont jamais fait d'ascension, ne peuvent se faire aucune idée.

Par-dessus la chaîne des Vosges, dont les sommets, colorés par la lumière, apparaissaient rose tendre et lilas, c'était un amoncellement de nuages d'une couleur plus riche, et dont les formes et les tons se modifiaient, d'instant en instant, comme un décor de féerie.

Il y en avait de violet sombre, de rouge-cuivre, d'orange et de jaunes.

Quand tout le monde eut joui de ce spectacle, que l'altitude à laquelle se trouvait *la Princesse des Airs* prolongea très longtemps, Alban demanda à Ludovic s'il savait ce que c'était que les nuages.

– Oui, répondit l'enfant. Ce sont des masses de vapeur d'eau qui flottent au-dessus de nous, et qui produisent la pluie.

– Cette explication est très incomplète. Si notre ennemi, le farouche M. Bouldu se trouvait ici, il ne manquerait pas de vous expliquer que beaucoup de nuages ne sont nullement formés de vapeur d'eau. Ceux qui flottent à la plus grande hauteur, par exemple, et qu'on appelle des cirrus, sont composés de menues aiguilles de glace.

– Je sais qu'il y a quatre sortes principales de nuages, dit Ludovic : les nimbus, qui sont les plus considérables, les cumulus, les stratus et les cirrus. Les premiers sont les plus sombres, et s'étendent sur le plus grand espace ; ce sont eux qui se rapprochent le plus près de la terre, et qui produisent la pluie. Ils sont d'une couleur gris sombre ou noirâtre. Les cumulus, que les marins appellent pittoresquement « balles de coton », sont de gros nuages blancs aux formes arrondies, dont l'épaisseur est de quatre à cinq cents mètres, et qui flottent à une hauteur variant entre cinq cents et trois mille mètres.

– Ce sont ces nuages, interrompit Mme Ismérie, qui prêtent le plus aux descriptions des poètes et aux caprices de l'imagination. Ce sont eux qui, dans nos climats tempérés, contribuent le plus au charme des ciels et à l'éclat des couchers de soleil. Le nimbus n'est qu'une masse épaisse et opaque qui voile et attriste toute une partie du ciel. Les cumulus, au contraire, grâce à leur extrême légèreté, à l'immense diversité d'aspects qu'ils revêtent, affectent, en peu d'instants, toutes les formes que peut imaginer l'esprit le plus capricieux et le plus varié.

C’est dans les cumulus que les artistes et les rêveurs découvrent, tour à tour, des apparences de châteaux fantastiques, d’hommes, d’animaux, de montagnes, de dragons et de paysages.

– Et les stratus ? interrogea la petite Armandine.

– Les stratus, répondit Alban, sont ces petits nuages qui traversent le ciel comme de longs filaments. De même que les cirrus, qui affectent plutôt une forme crêpelée, ce sont des nuages de glace qui flottent à une hauteur de huit mille à douze mille mètres... Tous ces nuages, d’ailleurs, sont visibles de très loin. C’est ainsi que ceux dont nous admirions les brillantes couleurs à Saint-Cloud, lors du coucher du soleil, et qui semblaient tout près de nous, flottaient au-dessus de la mer de la Manche, dont le reflet contribue à les parer de leurs riches nuances. Les combinaisons des nuages entre eux sont infinies. Ils arrivent à produire des aspects tout à fait invraisemblables... Il y a des ciels dont une partie est envahie par un sombre nimbus, et dont le reste, couvert de cumulus aux formes tourmentées, surmonté, des longs filaments des stratus, offre aux regards la vision d’une falaise aux rivages battus par une mer de rayons et de fleurs...

Cependant le soleil était tout à fait tombé.

Très loin, une nappe de petits nuages d’un rose vif apparaissait seule au-delà des campagnes de France.

L’atmosphère était devenue d’une pureté glaciale.

Une rumeur douce et lointaine, un chuchotement mystérieux et indéfinissable, montaient de la terre, comme une invitation au recueillement et à la méditation.

L’aéroscaphe semblait immobile, au-dessous d’un ciel d’un bleu profond de velours, que des millions d’étoiles commençaient à illuminer.

Invinciblement, la solennité majestueuse du paysage aérien avait gagné tout le monde.

Ludovic surtout, dont le tempérament était d'une sensibilité presque maladive, s'abandonnait, pour la première fois, à cette espèce d'extase pendant laquelle le cœur bat plus également, le cerveau est plus libre, et l'intelligence pour ainsi dire plus vive.

Tous les aéronautes ont subi le charme d'une première nuit passée dans les hautes couches de l'atmosphère, dans cet air plus pur, plus froid et plus subtil, qui ne charrie pas, comme dans les villes et dans les campagnes terrestres, des milliards de microbes, des poisons et des vapeurs délétères.

Alors, l'immensité du spectacle que l'aéronaute a sous les yeux, l'incite à des pensées grandioses.

Il se rend compte du peu de place qu'occupe l'ignorante et faible humanité, dans l'infinité des univers.

Il voit les astres évoluer lentement au-dessus de sa tête « dans un orbe toujours pareil » avec une vitesse éternelle et qui les mène, comme tout ce qui est créé, vers des destinées inconnues.

Il lui semble qu'il n'est pas plus, dans le Grand Tout, qu'un de ces infusoires dont le microscope découvre l'existence dans une goutte d'eau, qu'un de ces minuscules cristaux de glace, flottant à des hauteurs immenses dans l'atmosphère.

La nuit était maintenant tout à fait venue.

Alban fut le premier qui rompit le silence.

Il éprouvait le besoin d'épancher le torrent de pensées et de sentiments dont son esprit débordait.

– Vous faites-vous une idée, s'écria-t-il, de ce qu'est l'atmosphère, cet immense océan de forces et de vies qui nous

entoure, dans lequel nous sommes baignés, grâce auquel, sur la terre, subsistent tous les êtres animés, grâce auquel notre globe n'est pas un astre défunt comme son satellite la Lune, cette planète sépulcrale et glacée jetée dans l'infini comme un cimetière astral. C'est l'atmosphère qui permet à la terre de retenir et de garder la chaleur du soleil. C'est d'elle que dépend l'existence de toute créature. De leurs branchies, au fond de l'Océan, les poissons absorbent l'oxygène en dissolution dans l'eau, et peuvent chasser de leur sang l'acide carbonique qui les asphyxierait. L'homme meurt s'il est privé d'air pendant un court laps de temps ; les oiseaux et les insectes en sont tellement saturés que l'air pénètre jusque dans l'intérieur de leurs os, jusque dans les plumes de leurs ailes, jusque dans les plus délicates nervures de tout leur être. L'atmosphère est une mer sans limites dont les flots submergent jusqu'aux plus hauts sommets de notre globe, et qui a ses courants, ses tourbillons et ses cataclysmes, aussi bien que les océans terrestres. Elle tient en suspension des animalcules d'une variété infinie ; elle charrie même les cadavres pétrifiés d'animaux microscopiques, morts depuis des centaines de siècles et dont nous absorbons des milliers dans une seule aspiration... Un savant a observé qu'en passant auprès d'une maison en construction, on avale une incroyable quantité de ces coquillages microscopiques antédiluviens dont l'agglomération a formé les gisements de pierre calcaire, si abondants dans les environs de Paris. Tout, dans l'atmosphère, est dans un perpétuel mouvement. L'équilibre, toujours rompu, se rétablit toujours harmonieusement. Les rayons du soleil élèvent de la mer la vapeur d'eau qui, sous forme de pluie, de glaciers, de rivières et de ruisseaux, ira porter en tous lieux la fertilité et la vie. En rabattant vers le sol les substances en suspension dans l'air, la pluie enrichit, chaque année, le sol, d'une masse de substances fertilisantes, des azotates principalement, dont la quantité, pour un mètre carré et pour une année, a été évaluée, d'après des calculs précis, à plusieurs kilogrammes... C'est le mouvement imperceptible, mais continuel, des eaux qui travaille lentement à engloutir les montagnes les plus hautes et les plus rocailleuses

dans le lit des mers. Car l'eau pénètre dans les moindres interstices du rocher. Cette eau, quand elle vient à se solidifier sous l'influence du froid, fait éclater la pierre, l'effrite, la pulvérise, la divise en parcelles assez minimes pour être transportées par les torrents et les rivières, ou pour être facilement assimilées par les plantes des sommets, dont les racines, en quête d'un aliment, rampent sur le roc... L'air, dont nous absorbons l'oxygène en respirant, et que nous saturons d'acide carbonique, est ramené à sa pureté primitive par les végétaux qui, eux, absorbent l'acide carbonique et dégagent de l'oxygène. Rien ne demeure inactif dans la nature... Nous-mêmes, en ce moment, non seulement nous sommes emportés autour du soleil avec une vertigineuse vitesse, en même temps que la terre, dont l'air forme comme la dernière écorce, mais nous progressons très rapidement à travers cette même atmosphère, portés par un courant de vent aussi régulier, aussi bien connu des savants, que peut l'être le cours de n'importe quel fleuve terrestre.

Alban se tut.

Dans la salle commune, le froid commençait à devenir très vif.

Les portes extérieures furent fermées et Mme Ismérie fit briller les lampes à incandescence.

On eût pu, à la rigueur, se passer de leur clarté.

Par les fenêtres et le plafond vitré, les étoiles répandaient une lueur azurée qui eût pu permettre de lire.

C'est qu'à ces hauteurs l'atmosphère, que ne trouble aucune vapeur, est d'une limpidité qui donne à tous les astres un éclat presque insoutenable, un rayonnement féerique.

Alban avait atteint, dans un des casiers, un grand atlas météorologique.

Il expliqua sommairement, à Ludovic émerveillé, comment, par la différence de température, les courants aériens prenaient naissance, en vertu de la plus grande légèreté de l'air chaud qui vient, naturellement, prendre la place de l'air froid.

Il lui fit comprendre pourquoi certains vents, tels que les alizés, soufflent constamment, pendant six mois de l'année, de l'est à l'ouest, dans les régions équatoriales, et pendant six mois, de l'ouest à l'est.

Grâce aux divers courants des vents, il se fait un échange perpétuel entre l'air glacial des régions polaires et l'air embrasé des tropiques.

Dans les parages même de l'Équateur, il règne un calme à peu près absolu ; et l'on a justement remarqué que si Christophe Colomb, à son retour, n'avait pas été favorisé par l'alizé nord-est, qui le poussait vers l'Europe ; que s'il fût tombé dans la région des calmes équatoriaux, où l'immobilité de ses caravelles l'eussent condamné à mourir de soif et de faim, nous ignorerions peut-être encore l'Amérique...

Les vents se divisent en vents invariables, dont le trajet est aussi bien connu que celui des vaisseaux du corps humain, et en vents variables.

On a dressé, des premiers, des cartes fort complètes.

Quant aux seconds, de jour en jour on les connaît mieux.

– M. Bouldu, ajouta Alban, je me plais à lui rendre justice, malgré notre inimitié, a fait faire de grands pas à cette science. D'ici peu d'années, tous les courants atmosphériques seront prévus, connus et classés.

– Mais, interrogea Ludovic avec vivacité, le courant atmosphérique qui entraîne *la Princesse des Airs* est-il variable ou invariable ?

– Il tient le milieu entre les deux. C'est ce qu'on appelle un vent dominant. Il est, d'ailleurs, noté sur une des cartes de mon atlas.

– Alors, s'écria l'enfant, vous savez où nous allons !

– Certainement... Le courant atmosphérique qui nous porte part de la France, traverse l'Allemagne, l'Autriche et la Russie du Sud, franchit le Caucase, et va se perdre vers les régions de l'Himalaya et du centre de la Chine. Il est même probable qu'il se continue plus loin ; mais la science météorologique demande des observations longues et minutieuses, qu'il ne sera pas possible de faire, sans doute d'ici longtemps, dans ces régions presque inexplorées.

– Nous pourrions les faire, nous !... s'écria Ludovic avec la folle présomption de la jeunesse.

– Si nous étions dans d'autres conditions, je ne dis pas. Par malheur, nous pouvons dire qu'en ce moment, l'aéroscaphe, littéralement, ne bat plus que d'une aile... Mon projet est tout simplement de faire un dernier effort pour réparer notre avarie. Si je ne réussis pas, nous tenterons, à nos risques et périls, une descente dans le voisinage de quelque grande ville d'Autriche ou de Russie, où je puisse trouver des ouvriers capables de remettre tout en état pour le retour.

– Mais si nous nous cassons le cou dans la descente !

Alban demeura silencieux, les sourcils froncés de contrariété.

Il ne se dissimulait pas qu'il était autrement dangereux, avec un appareil aussi lourd que *la Princesse des Airs,* d'opérer une descente, qu'avec un aérostat ordinaire, ce qui n'eût été qu'un jeu pour lui.

Après un silence, il reprit :

– J’avoue que je ne me résoudrai à descendre que lorsque j’y serai absolument contraint. Je suis responsable ici de quatre existences. Je tiens à vous ramener sain et sauf à votre père. De plus, en admettant que j’arrive à vous débarquer tous heureusement, l’aéroscaphe sera toujours fortement endommagé, et peut-être même hors de service. Ce sera pour le docteur Rabican, qui m’a commandité, une perte d’argent considérable ; pour moi, l’humiliation d’une défaite, la ruine de mes espérances, l’ajournement à une époque indéterminée de la solution du problème de la navigation aérienne.

– Vous pourrez, plus tard, retrouver Jonathan, et lui faire payer chèrement cet insuccès !

– Oh ! Jonathan, je le retrouverai toujours ; mais je sacrifierais volontiers ma vengeance à la gloire d’un succès complet.

Pendant la fin de cette conversation, Mme Ismérie et Armandine s’étaient retirées dans leurs cabines respectives.

Ludovic, sur le conseil de l’aéronaute, ne tarda pas à en faire autant.

En se glissant sous les couvertures de l’étroite couchette, il ne put s’empêcher de penser à sa chambrette, dont les fenêtres donnaient sur les jardins, à la douleur de ses chers parents, dont il était maintenant séparé par plusieurs centaines de lieues.

Cependant, sa fatigue et ses émotions avaient été si grandes depuis vingt-quatre heures, qu’il ne tarda pas à dormir à poings fermés, derrière la cloison de métal.

La Princesse des Airs planait en ce moment au-dessus du massif des Alpes autrichiennes, dont Alban, resté de garde dans la cellule du timonier, entrevoyait les cimes bleuâtres, qui étincelaient aux rayons de la lune.

VII

DISPARU !

Après les premiers moments de silence et de stupeur qui avaient suivi la disparition de *la Princesse des Airs,* la foule, rassemblée pour assister à l'ascension, se divisa en groupes nombreux où l'on discutait avec animation.

Deux partis étaient en présence : M. Bouldu et ses amis, qui triomphaient de la façon la plus insultante, et criaient à tue-tête que l'expérience était complètement manquée, que c'était une mauvaise plaisanterie, puisque le prétendu dirigeable, l'aéroscaphe, n'avait pu, malgré le peu de violence du vent, opérer la moindre évolution aérienne, et était devenu, comme un vulgaire ballon en baudruche, le jouet des courants atmosphériques.

– J'ai de bonnes raisons pour croire, répéta Jonathan à plusieurs reprises, en s'adressant à diverses personnes, que l'opinion de M. Bouldu est la seule juste.

Le professeur Van der Schoppen, qui avait entendu ces paroles, pressa de questions l'Américain ; mais celui-ci, comprenant son imprudence, ne voulut rien dire de plus.

Quant au docteur Rabican, il demeurait silencieux et, au fond, très perplexe.

Mais ses amis, et ils étaient nombreux, répondaient victorieusement à leurs contradicteurs que le seul fait, pour l'aéroscaphe, de s'être élevé dans les airs, était une preuve non équivoque de réussite.

Là-dessus ils citaient, avec force détails, ce qu'ils connaissaient de la perfection des appareils moteurs et de l'ingéniosité des procédés de direction.

– Vos appareils sont merveilleux, répliquaient les autres, c'est entendu ; mais les aéronautes ne les ont pas fait marcher.

– Cela ne prouve pas qu'ils ne soient pas excellents. Une circonstance que nous ignorons en a sans doute retardé la mise en mouvement ; mais ils marcheront. Alban Molifer reviendra de son expédition en triomphateur...

– S'il ne se tue pas dans une descente imprudente, comme il est arrivé à la majorité des inventeurs de machines volantes.

– C'est ce que nous verrons !...

Cette discussion, grâce à l'acrimonie de M. Bouldu, à l'hypocrisie de Jonathan, qui se faufilait de groupe en groupe, ranimant la querelle par des insinuations perfides quand il voyait les gens à peu près d'accord, s'envenima si bien que les autorités, craignant une bagarre, firent tout doucement évacuer la place par les soldats et les agents.

Au retour, le docteur Rabican, très entouré, fut invité, par plusieurs savants, à donner son opinion sur la question qui passionnait tout le monde.

Le docteur était trop loyal pour feindre une satisfaction qu'il ne ressentait pas.

– Je suis, dit-il, très inquiet. Il y aurait autant de présomption à croire au succès, que de pessimisme à préjuger une catastrophe. Le mieux est d'attendre quelques jours. Quant à moi, j'ai la plus grande confiance dans l'intelligence et dans l'expérience d'Alban. C'est un aéronaute plein de ressources. Si l'avarie qui a immobilisé ses appareils n'est pas trop grave, j'ai le ferme espoir qu'il réussira.

Ces paroles arrêtèrent net les discussions.

Chacun sentit que le docteur avait parlé de la façon la plus raisonnable et la plus prudente, et que toute autre opinion serait prématurée.

On se sépara donc sans enthousiasme, presque silencieusement.

De son côté, le docteur Van der Schoppen avait, avec son ami Bouldu, une discussion des plus animées.

L'Allemand était de l'avis du docteur Rabican.

Avec son gros bon sens, il ne pouvait admettre que le public regardât comme avortée une tentative dont on ne connaissait pas encore le résultat.

– Je vous dis qu'ils sont perdus, s'écriait M. Bouldu avec feu ; et je les inscris, d'ores et déjà, en compagnie des Blanchard, des Pilâtre des Roziers, et de bien d'autres, au nombre des victimes de l'imprudence scientifique.

– Je m'inscrirai pour un dollar lorsqu'il s'agira de leur élever un monument commémoratif, glapit haineusement l'Américain.

– Permettez-moi, interrompit le professeur Van der Schoppen, dont les idées étaient très lentes, mais qui les suivait jusqu'au bout, permettez-moi, mon cher monsieur Bouldu, de vous demander sur quelles raisons vous vous appuyez pour croire que *la Princesse des Airs* ne pourra pas opérer sa descente comme un ballon ordinaire ?

– Vous ne savez donc pas le premier mot de la science aérostatique, répondit rageusement M. Bouldu. L'aéroscaphe, ou quelque soit le nom barbare dont on a baptisé cette machine, n'est pas du tout dans les mêmes conditions qu'un autre ballon. La coque métallique pèse un poids de tous les diables ! Quand ils arriveront à une certaine distance de terre, leur aérostat, dé-

gonflé de son « lévium », n'aura plus la force de les soutenir. Ils tomberont avec la rapidité d'une pierre.

L'opinion du météorologiste, qui ignorait l'existence, à bord de l'aéroscaphe, de fusées à air liquide destinées à retarder la chute, était assez plausible.

Le professeur Van der Schoppen, après avoir demandé quelques explications complémentaires, finit par être de l'avis de son ami.

Quant à Jonathan Alcott, il exultait.

Ses yeux, froids et durs, étincelaient de haine satisfaite.

Il n'avait pas le moindre doute sur la catastrophe qui devait, selon lui, terminer l'ascension de l'aéroscaphe.

Il allait avoir la joie, dans quelques jours, peut-être dans quelques heures, d'apprendre la mort de son ennemi.

Il savait aussi, et il était le seul à savoir, que le trépas de l'aéronaute entraînerait celui du jeune Ludovic Rabican ; et il jouissait, par avance, des angoisses du docteur qui, frappé dans son affection paternelle, découragé, à demi ruiné, renoncerait sans doute pour jamais à la science aérostatique.

Les papiers et les plans d'Alban Molifer, auquel on ne connaissait plus aucun parent, seraient vendus aux enchères.

Jonathan les ferait acheter par M. Bouldu, et tous deux entreprendraient la construction d'un autre aéroscaphe qui, Jonathan se le promettait bien, n'aurait pas le même sort que *la Princesse des Airs*.

Malgré ses beaux projets, l'Américain conservait encore quelque crainte.

Alban avait dû raconter au docteur Rabican la première tentative criminelle.

Qui sait si, dans sa douleur, l'infortuné père n'ordonnerait pas une enquête, dont l'issue pourrait être fatale à l'Américain ?

Cette pensée gâta sa joie.

Il avait beau être sûr de n'avoir pas laissé, derrière lui, de preuves matérielles de son forfait, ses antécédents étaient si déplorables qu'il parvenait, avec peine, à se rassurer complètement.

Le docteur Rabican, lui, était rentré à l'institut un peu avant l'heure du déjeuner.

Il expliqua, avec un grand calme où perçait néanmoins un peu de contrariété, à sa femme et à Alberte les incidents qui avaient signalé l'ascension de *la Princesse des Airs*.

Le docteur ne voulait pas effrayer les deux femmes, et elles avaient une telle habitude d'ajouter une foi aveugle à ses paroles, qu'elles s'en tinrent strictement à ce qu'il leur raconta.

Il serait toujours assez tôt pour leur annoncer une catastrophe, si elle se produisait.

On se mit à table.

– Tiens, fit remarquer Alberte, Ludovic est en retard aujourd'hui.

– Il n'est pas bien difficile de deviner où il est, dit Mme Rabican. Avec son amour pour l'aérostation, nul doute qu'il ne soit encore à discuter avec ses camarades, dans les environs du lieu de l'expérience... Nous ne l'avons pas aperçu de toute la matinée.

– C'est singulier, fit remarquer le docteur, tout entier à ses préoccupations, je ne l'ai pas, en effet, rencontré une seule fois, dans les groupes... Il est vrai que j'avais à répondre à tant de personnes, qu'il a très bien pu me coudoyer sans que j'y fasse attention.

Le docteur avait pour principe de laisser à ses enfants le plus de liberté possible.

Il agissait toujours sur eux par des conseils, plutôt que par des réprimandes.

Il n'éprouva donc, pour le moment, nulle inquiétude.

Mais, à la fin du déjeuner, quand on vit que l'enfant ne reparaissait pas, le docteur éprouva un peu de mauvaise humeur.

– Ludovic, pensait-il, a vraiment agi avec beaucoup de sans-gêne. Il eût pu, au moins, s'il désirait déjeuner avec un de ses camarades, en demander l'autorisation à sa mère ou m'avertir. Quand il rentrera, je lui ferai remarquer l'incorrection de sa conduite.

Deux heures après, l'enfant n'était pas revenu, le docteur commença à s'inquiéter.

Mme Rabican surtout, éprouva de grandes appréhensions.

– Je crains, dit-elle à Alberte, qu'il ne soit arrivé quelque malheur à Ludovic. Jamais il ne s'est rendu coupable d'un pareil retard. Il est trop docile et trop affectueux pour que son absence ne soit pas involontaire.

Alberte tenta de rassurer sa mère.

– Il a certainement oublié de nous prévenir, répondit-elle. Je suis persuadée qu'il est parti en excursion dans le bois, avec les jeunes Van der Schoppen, ou avec Yvon Bouldu.

Sans se ranger à cette opinion, vraisemblable pourtant, Mme Rabican sonna les domestiques, et les interrogea tous les uns après les autres.

Aucun d'entre eux n'avait aperçu Ludovic depuis la veille au soir.

Le concierge fût dépêché en hâte dans toutes les maisons où l'on croyait avoir des chances de trouver l'enfant.

Personne ne l'avait vu.

Vers six heures du soir, on était toujours sans nouvelles.

En apprenant ce qui se passait, le docteur, que sa femme, tout éplorée, vint interrompre au milieu d'une consultation, eut le pressentiment d'un malheur.

Il essaya de donner le change à sa propre angoisse, en réprimandant doucement Mme Rabican de sa promptitude à s'alarmer.

– Voilà bien du bruit, s'écria-t-il sur un ton de plaisanterie affecté, à cause d'un gamin qui est allé faire l'école buissonnière, qui a profité du beau soleil, pour délaisser un peu ses bouquins. J'avoue que je ne saurais le désapprouver entièrement. Il ne mérite de réprimande que pour ne nous avoir pas prévenus.

– Il sera assez puni, fit observer Alberte, lorsqu'il apprendra les transes qu'il nous a causées, la peine qu'il nous a faite... Je crois, comme papa, qu'il va revenir pour le dîner.

Mme Rabican dut se contenter de ces paroles qui ne l'avaient point rassurée.

Mais, jusqu'à la cloche du repas, qui sonnait à six heures et demie précises, ses tourments ne firent que s'accroître.

Ce soir-là, le dîner fut expédié en quelques minutes.

Le docteur, très nerveux sous son calme apparent, avala en hâte quelques bouchées, et descendit en ville pour commencer, lui-même, les recherches.

Il refit, une à une, et sans plus de succès, les courses qu'avaient faites, inutilement, dans l'après-midi, les domestiques.

Il n'y avait plus que deux maisons où le docteur ne fut pas allé, celle du professeur Van der Schoppen, et celle du météorologiste Bouldu.

Ce fut par les Van der Schoppen qu'il commença.

L'apôtre de la kinésithérapie, présidant une longue table qu'entouraient ses enfants et leur mère, prenait son repas du soir dans un service de terre de fer dont pas une pièce n'était intacte.

Les assiettes, les soupières et même les carafes portaient la trace des luttes hygiéniques en honneur dans la famille.

Le professeur se leva promptement de table, en apprenant le motif qui amenait chez lui son confrère, et déclara qu'il voulait lui-même, aidé de ses deux fils, Karl et Wilhelm, coopérer aux recherches.

Il eut même la délicate attention de se proposer pour aller aux informations chez M. Bouldu, pensant éviter ainsi, au docteur Rabican, une démarche désagréable.

Le docteur attendit impatiemment le résultat de cette visite qui, naturellement, fut négatif.

En apprenant que Ludovic avait disparu, Jonathan n'avait pas bronché ; mais M. Bouldu avait paru très vivement impressionné.

Il n'avait émis aucune observation lorsque son fils Yvon, qui n'avait pu assister à l'expérience le matin, à cause d'un examen qu'il passait à Paris, déclara d'un ton résolu qu'il sortait avec M. Van der Schoppen pour se joindre à ceux qui allaient tâcher de retrouver son ami.

– Vous avez peut-être tort de laisser partir M. Yvon, fit remarquer Jonathan, quand le jeune homme fut sorti… Le docteur Rabican va voir là une concession de votre part !

– Jonathan, s'exclama M. Bouldu, avec un regard terrible, tu es ici pour t'occuper du laboratoire, et non pour te mêler de mes affaires personnelles. Ne l'oublie pas !... Yvon et Ludovic ont été élevés ensemble, comme deux frères. La demande de mon fils est toute naturelle. Je l'aurais vertement morigéné s'il ne l'eût pas faite, s'il m'eût donné une telle preuve de manque de cœur !... D'ailleurs, cela ne te regarde pas. Va-t'en !...

Jonathan s'éclipsa en maugréant.

Il savait, par une longue expérience, combien il était dangereux de contredire M. Bouldu à certains instants.

Le docteur Rabican avait serré avec émotion la main d'Yvon ; puis les recherches avaient continué.

Pendant la soirée, la ville et le parc furent explorés dans tous les sens.

La nouvelle de la disparition du jeune Rabican s'était promptement répandue par la ville.

Les habitants de Saint-Cloud, où le docteur était très populaire, vinrent en foule lui offrir leurs services.

Ce fut une battue générale. Tous les fourrés, toutes les maisons, toutes les ruelles furent explorées.

Sur le pas des portes, les femmes, malgré l'heure avancée, commentaient longuement l'événement.

Il n'y avait qu'une voix pour plaindre Mme Rabican.

Le mystère qui entourait la fuite de l'enfant, ajoutait encore à l'impression produite.

Quelques-uns ne se gênaient pas pour insinuer que M. Bouldu et son serviteur américain pouvaient bien être pour quelque chose dans cette disparition imprévue.

Le docteur dut hautement déclarer, à plusieurs reprises, qu'il n'avait aucun soupçon contre son ancien ami.

La police, immédiatement prévenue, redoutait plutôt, pour l'enfant, quelque accident de canotage, quelque attaque des rôdeurs des bords de la Seine.

Malgré la nuit, de fortes lanternes électriques furent disposées sur des bateaux et sur le rivage ; et une équipe de mariniers explora le fleuve dans tous les sens.

Évidemment, ces recherches demeurèrent sans résultat ; et à deux heures du matin, le docteur dut rentrer, brisé de fatigue, la mort dans l'âme, sans avoir même une parole de consolation, une lueur d'espoir à donner à sa femme et à sa fille.

À peine eut-il franchi le seuil du vestibule que Mme Rabican et Alberte, déjà informées de l'inutilité des recherches, vinrent se jeter en pleurant dans ses bras.

Entre ces trois êtres, si cruellement frappés, pas une parole ne fut échangée.

Le père, étranglé par l'émotion, ne put que mêler ses larmes à celles des deux femmes.

Le lendemain, de bonne heure, le docteur, qui n'avait pu fermer l'œil de la nuit, fit reprendre, avec plus de méthode, les recherches commencées la veille.

On télégraphia à Paris, pour faire venir les plus fins limiers de la police de Sûreté.

La photographie de Ludovic Rabican et son signalement furent expédiés dans toutes les directions.

Une forte récompense fut promise à ceux qui pourraient fournir quelque indice.

Tout fut inutile.

Les jours passèrent ; et non seulement l'enfant ne revint pas, mais personne ne put apporter le moindre renseignement sur la manière dont il avait disparu.

Seul, le concierge de l'institut Rabican se souvint d'avoir entendu ouvrir et refermer la petite porte qui donnait sur les jardins, dans la nuit qui avait précédé l'expérience aérostatique.

Cette porte, dont le docteur était le seul à se servir dans ses visites tardives, était interdite aux autres personnes de la maison.

Comme le docteur Rabican affirma n'être pas sorti cette nuit-là, il devint évident pour tout le monde que c'était Ludovic que le concierge avait entendu.

C'était là un indice précieux, mais qui laissait le champ libre aux plus sinistres suppositions.

L'enfant avait pu être attaqué, dévalisé, jeté à la Seine ; et les assassins avaient eu toute facilité pour faire disparaître les traces de leur crime.

– Mais aussi, s'écriait le docteur dans son désespoir, pourquoi donc est-il sorti à une heure pareille ! Qu'allait-il faire ?... Ah ! j'aurais dû veiller avec plus de soin sur cette imagination toujours brûlante, sur ce cerveau toujours en ébullition... Sait-on quelles idées fantasques peuvent germer dans une tête de treize ans !

Les agents de police que l'on avait fait venir, crurent, comme le docteur, à un crime.

Ils dirigèrent dans ce sens, leurs investigations.

Plusieurs individus malfamés furent mis en état d'arrestation.

Toute la population de miséreux des berges de la Seine défila dans le commissariat de police de Saint-Cloud, en une grotesque et lugubre théorie.

Tous les damnés de l'existence, tous les vaincus de la bataille sociale furent « raflés »... les sans-le-sou, les sans-logis, les sans-famille.

Il y avait là de tout jeunes hommes et des vieillards, des vieilles femmes au teint parcheminé, au dos courbé par la misère, en compagnie de fillettes de dix ans, nées on ne sait où, on ne sait de qui, échouées dans les parages des berges parce que, là du moins, au milieu des gueux, rebut de la grande et égoïste Ville, elles pouvaient se sentir à l'aise, sinon en sûreté.

Certains de ces pauvres êtres avaient des physionomies intelligentes.

On se demandait quelle fatalité les avait fait descendre si bas.

Chez d'autres, le regard ne luisait plus que comme un verre dépoli.

On sentait que de trop longues privations avaient fait de ces résignés, des êtres sans force morale ni physique.

De ce qui avait été leur esprit, toute flamme était partie.

Ils étaient devenus imbéciles et idiots.

Et ceux-là étaient renvoyés tout de suite, car on savait bien qu'ils ne pouvaient être dangereux.

D'autres figures portaient le masque d'un invincible désespoir.

Ils étaient nombreux, dans ce groupe.

Ils avaient appartenu à tous les mondes, à toutes les castes sociales.

Un des premiers qui furent arrêtés, n'était autre qu'un authentique marquis, d'une des plus vieilles familles françaises, dont le luxe, sous le second Empire, étonna ses contemporains.

Quand il eut mangé ses biens jusqu'au dernier centime, il était jeune encore, et il eût pu se réhabiliter dans son honneur d'homme, en travaillant.

Il préféra rouler de chute en chute, pour en arriver, finalement, à vivre au milieu des vagabonds, des gueux, des escarpes, des gens sans aveu, sans feu ni lieu, des déclassés de toute catégorie qui, loin de lui marquer leur amitié ou leur estime, se moquaient de ce vieillard, qui avait été un de ces riches qu'ils enviaient ou haïssaient – selon le tempérament de chacun – et qui était devenu, par sa faute, aussi misérable qu'eux-mêmes.

Le marquis-vagabond était connu de la police.

Il avait déjà été arrêté trois fois.

Aussi, comme on le savait complètement inoffensif, et parfaitement incapable de se rendre coupable d'un meurtre aussi odieux que l'assassinat du jeune Ludovic Rabican, ne fut-il retenu au commissariat que juste le temps qu'il fallait pour reconnaître son identité.

Mais il y en avait d'autres, parmi les vagabonds arrêtés, qui n'étaient ni des désespérés, ni des idiots, ni des résignés.

Presque tous dans la force de l'âge, un éclair de haine brillait dans leur regard.

On sentait qu'ils ne se résignaient pas encore, et qu'ils étaient très capables de se venger de ce qu'ils nommaient l'injustice de la Société à leur égard.

Fainéants d'instinct, pour la plupart ; d'autres, parmi eux, payaient chèrement une faute passée.

Lorsque la prison les avait rendus à la vie publique, ils avaient vu tous les ateliers, toutes les usines se fermer devant eux.

Nul ne désirait employer un criminel, ou quelqu'un ayant commis une faute si grave, que la justice avait été obligée de sévir contre lui.

Malgré tout, rien ne prouvait que ces gens eussent commis l'assassinat de Ludovic Rabican.

Car, enfin, dans quel but l'eussent-ils assassiné ?

Et ce crime même, était-il certain qu'il eût vraiment été commis ?

Tous furent relâchés en même temps que leurs camarades.

Un jour, un agent vint avertir le commissaire qu'on venait de retrouver, dans la Seine, le cadavre d'un enfant.

Immédiatement, le docteur Rabican fut prévenu.

On juge de son émotion à cette nouvelle.

Il défendit que l'on prévînt sa femme, ni Alberte, et il sortit seul.

Fébrile, angoissé, il suivit le policier qui était venu le prévenir.

Quand il entra dans la chambre où, sous un drap blanc, reposait le petit cadavre, il fut obligé de s'appuyer à la muraille pour ne pas tomber.

Ses yeux se voilèrent, et il ne pouvait rien apercevoir dans la demi-obscurité de la salle.

Enfin, il fit un effort sur lui-même.

Il se raidit contre son émotion, et, encouragé par les bonnes paroles d'espoir que lui donnaient les agents de la police, il s'approcha...

– Ce n'est pas lui !... Ce n'est pas mon fils !... Ce n'est pas Ludovic ! s'écria-t-il avec un immense soupir de soulagement... Non, ce n'est pas lui !... Dieu soit loué ! tout espoir n'est peut-être pas encore perdu !...

L'enfant retiré de l'eau était à peu près du même âge que Ludovic et de sa taille ; mais les traits étaient si dissemblables que l'erreur n'était pas possible.

Le soir même, il fut reconnu par ses parents... Le petit malheureux s'était noyé par accident : l'idée d'un crime devait être écartée.

Le docteur Rabican rentra chez lui. Et ce ne fut que quelques jours plus tard qu'il raconta à sa femme et à sa fille, la terrible alerte qu'il avait subie.

– Oui, dit Mme Rabican, dont les larmes recommencèrent à couler... mais, qui sait si mon pauvre enfant n'est pas mort, lui aussi, par accident, dans cette Seine aux eaux profondes, et qui charrie tant de cadavres !

Quoi qu'il en soit, plus que jamais, la fuite de Ludovic Rabican demeurait couverte d'un impénétrable mystère.

À l'institut Rabican, dont la façade, autrefois si gaie, avait pris un air de deuil, Alberte et sa mère passaient de mélancoliques journées, dans le silence et dans les larmes.

La maison, naguère pleine de chants et de rires, était devenue lugubre comme un tombeau.

Les riches étrangers, les lords splénétiques, les excentriques Yankees que la face soucieuse et profondément ravagée du docteur ennuyait, s'en allaient, les uns après les autres, se

plaignant qu'on les négligeât, qu'on ne s'occupât plus assez de leurs maladies réelles ou imaginaires.

Tout entier à son chagrin, le docteur ne faisait rien pour les retenir.

Il méprisait leurs dollars : et il eût voulu n'être qu'un médecin ignoré, dans une petite ville de province, pourvu qu'il eût encore à ses côtés le fils qui faisait, naguère, toute sa joie et tout son espoir.

On n'avait reçu aucune nouvelle de *la Princesse des Airs*.

On avait seulement signalé son passage au-dessus de Paris, dans les campagnes de Seine-et-Oise où des paysans l'avaient observée.

À partir de là, on perdait sa trace.

Le docteur pensait souvent au courageux Alban, et restait à se demander par quelle inexplicable fatalité, l'aéronaute ne donnait pas de ses nouvelles par quelque moyen indirect.

Mais, il n'avait pas un regret pour les capitaux, relativement énormes, qu'il avait consacrés à la construction de *la Princesse des Airs* et qui étaient selon toute vraisemblance, sacrifiés.

L'aéroscaphe avait peut-être été entraîné très loin, en mer ; peut-être avait-il été le jouet de quelque cataclysme aérien, et sa brillante coque d'aluminium brisée, tordue, gisait sans doute dans quelque vallon perdu des Karpates ou du Caucase.

Et l'on serait, sans doute, des années avant de la découvrir.

Les malheurs, dit-on, ne viennent jamais seuls.

Une maison de banque où le docteur avait placé la majeure partie de ses économies, fit faillite.

Le docteur dut congédier plusieurs de ses domestiques, qui le quittèrent en pleurant.

Il réduisit considérablement son train de maison, cessa de paraître dans le monde, et se donna tout entier à sa douleur.

L'institut, dont la plupart des fenêtres étaient fermées, dont l'herbe envahissait les allées, autrefois ratissées avec soin, avait revêtu la lugubre physionomie des demeures que hantent les deuils.

Depuis le jour où son enfant avait disparu, Mme Rabican n'était plus sortie d'une espèce de stupeur, qui donnait à son mari, les plus graves craintes.

Elle demeurait silencieuse des journées entières, ne répondant que par un signe de tête plein de lassitude aux paroles de consolation les plus chaleureuses.

Elle eût pu prendre la même devise que cette grande dame du Moyen Âge qui, inconsolable de la mort de son époux, inscrivit au-dessus de la porte de sa cellule :

« RIEN NE M'EST PLUS,

PLUS NE M'EST RIEN. »

Il fallait l'avertir à l'heure des repas ; et le docteur était forcé de mettre en œuvre sa plus persuasive éloquence, pour la décider à prendre quelques aliments.

Alberte ne quittait sa mère ni jour, ni nuit.

Elle lui faisait la lecture pendant de longues heures.

C'était la seule distraction que Mme Rabican se permît, et qui apportât quelque adoucissement à sa peine.

Alberte avait été, elle aussi, très douloureusement frappée de la fuite de son frère ; mais elle ne partageait pas, à ce sujet, l'opinion de ses parents.

Elle gardait en elle-même un espoir vivace, qu'aucune raison sérieuse, d'ailleurs, ne justifiait.

Le mystère, la soudaineté de la disparition de Ludovic étaient, pour l'enthousiaste et naïve jeune fille, des raisons suffisantes de conserver un peu de foi dans le retour ou le salut de son frère.

– Il est impossible, se disait-elle, que Ludovic, si intelligent, si brave, soit ainsi mort pour nous, du jour au lendemain. Avec sa folle imagination, il doit s'être lancé dans quelque aventure, poursuivre quelque chimérique entreprise... que sais-je ? Mais il n'est pas mort ; il nous reviendra. Une voix secrète me le dit.

Dans la ville, où le malheur du docteur Rabican ne cessait de faire le sujet de toutes les conversations, beaucoup de personnes, surtout parmi les jeunes gens, étaient de l'opinion d'Alberte.

Des légendes, même, s'étaient formées et circulaient dans les quartiers populaires.

Les uns affirmaient que c'était M. Bouldu qui s'était emparé de la personne de Ludovic, et le retenait prisonnier jusqu'à ce qu'on lui eût restitué l'aéroscaphe, dont il se disait le véritable inventeur.

Les autres prétendaient, au contraire, que l'enfant avait pris passage à bord de *la Princesse des Airs*, avec la complicité d'Alban, pour une expédition mystérieuse, dont les résultats seraient d'une colossale importance.

Cette fois, le bon sens populaire avait presque deviné juste ; mais, naturellement, comme l'idée du départ de Ludovic à bord de l'aéroscaphe était la plus sensée, personne, parmi les gens d'âge et d'expérience, ne s'y arrêta.

D'ailleurs, l'ascension avait été publique.

On savait qu'Alban avait visité soigneusement toutes les parties de la coque, dont il avait dressé les plans et dont il connaissait les moindres recoins.

Il était impossible qu'on n'eût pas découvert Ludovic, si vraiment celui-ci avait été assez imprudent pour s'y cacher.

On aimait beaucoup mieux supposer que l'enfant avait eu l'étourderie de faire une promenade nocturne, et qu'il avait été assassiné par les rôdeurs qui pullulent aux environs du parc de Saint-Cloud et sur les berges de la Seine.

M. Bouldu, qui fut informé de ces bruits, par Yvon et Marthe, la vieille domestique, fut extrêmement mécontent du rôle que certains lui attribuaient dans la disparition du fils de son ami.

Il ne décolérait plus.

D'un bout de la journée à l'autre, il jurait et tempêtait.

M. Van der Schoppen, et surtout Jonathan, ne l'approchaient plus qu'avec mille précautions.

Évidemment, et quoique, par orgueil, M. Bouldu ne voulût pas en convenir, un revirement se produisait lentement dans son esprit.

Il devait regretter la précipitation et l'injustice dont il avait fait preuve envers son vieil ami, le docteur Rabican.

Jonathan Alcott, qui connaissait admirablement le caractère de son maître, et devinait ce qui se passait en lui, s'émut beaucoup de ces symptômes.

Il en tira la conclusion qu'une réconciliation inopinée de son maître avec le docteur pouvait se produire d'un jour à l'autre.

M. Bouldu avait cela de bon, qu'il se réconciliait aussi vite qu'il s'était fâché.

La perspective d'un raccommodement entre les deux camarades donna beaucoup à réfléchir à l'Américain.

Qu'ils pussent se parler, seulement pendant un quart d'heure, sur le ton de l'ancienne cordialité, et il était perdu.

Jonathan savait que, dans ce cas, la vengeance de M. Bouldu serait terrible.

Il se voyait déjà condamné à de nombreuses années de prison, ou mis en pièces par la foule, qui était toute dévouée aux Rabican, et qui ne manquerait pas de lui attribuer la mort de Ludovic.

Le météorologiste, d'ailleurs, était devenu, dans les derniers temps, absolument insociable.

Au moindre mot, il fracassait ses appareils, jetait ses livres par la fenêtre, et accablait son préparateur d'injures expressives et originales.

– Véritablement, finit par se dire l'Américain, après plusieurs jours de réflexion, la place n'est plus tenable ici. Il y a, d'ailleurs, l'histoire du chien de garde, dont personne n'a encore parlé, jusqu'à présent, mais qui finira bien par me causer, un jour ou l'autre, du désagrément. Il serait de toute prudence de disparaître. Je n'ai pas encore séjourné en Allemagne où, certainement, je recevrais un bon accueil, grâce aux découvertes et procédés inédits que j'ai collectionnés chez mes anciens patrons. Si j'y allais ?...

Malheureusement, Jonathan était dénué d'argent.

Il avait eu, à différentes époques de sa vie, des sommes importantes à sa disposition ; mais il ne lui restait, maintenant, que les appointements mensuels qu'il recevait de M. Bouldu.

Pour tenter un voyage à l'étranger, il fallait de l'argent comptant.

La première idée qui se présenta à l'esprit de l'Américain, fut de faire main-basse sur toutes les valeurs que pouvait posséder son maître.

D'autres eussent été retenus par des scrupules.

Jonathan, décidé à quitter la France, ne songea pas un instant à l'horrible ingratitude dont il allait se rendre coupable.

Il n'avait qu'une seule préoccupation : savoir exactement le jour où son maître aurait, en caisse, la plus forte somme et se l'approprier.

Quoique Jonathan fût au courant de tous les trucs ingénieux inventés par les cambrioleurs de l'Ancien et du Nouveau-Monde, et professés, presque ouvertement, à l'Université des pickpockets de Londres, l'entreprise n'était pas aisée.

Les valeurs que possédait M. Bouldu étaient toutes renfermées dans un coffre-fort gigantesque, construit d'après ses plans et muni d'un système d'avertisseurs électriques et de revolvers automatiques, qui rendaient l'effraction des plus périlleuses.

Sans être découragé par ces difficultés, Jonathan, très versé dans la mécanique, se promit d'étudier minutieusement la question, et de saisir aux cheveux l'occasion favorable.

Dans tous les cas, il était bien décidé à quitter la France, dont le séjour commençait à devenir, pour lui, dangereux.

Une autre raison, qui militait, dans l'esprit de Jonathan, en faveur de la fuite, c'était l'animosité déclarée que lui montraient les habitants de la ville.

Quoiqu'on lui eût répété qu'en France, la justice avait seule à intervenir dans les affaires criminelles, il avait assisté, dans

son pays natal, à trop d'exécutions sommaires, à trop d'applications de la loi de Lynch, pour ne pas garder, de l'opinion populaire, un salutaire respect.

Depuis la fuite de Ludovic, il n'osait plus se montrer en plein jour.

Les hommes le huaient, les femmes se le montraient du doigt, les enfants lui jetaient des pierres.

Toute la population de Saint-Cloud, surtout depuis qu'on connaissait sa ruine, avait pris fait et cause pour le docteur Rabican.

Il ne pouvait suffire à visiter tous les malades qui le réclamaient à grands cris.

La salle d'attente de son cabinet de consultation était, chaque matin, trop étroite pour la foule qui s'y entassait ; et, si le docteur eût eu la fantaisie de se porter comme candidat à la députation, il eût été, du jour au lendemain, élu à une majorité écrasante.

Aucun de ses amis ne l'avait abandonné.

Des indifférents, même, ou d'anciens adversaires, lui avaient prodigué des témoignages non équivoques de sympathie.

Le professeur Van der Schoppen, avec qui le docteur Rabican n'avait, autrefois, que des relations de politesse, venait, maintenant, deux fois par semaine, à l'institut, prendre des nouvelles de Mme Rabican, dont le visage s'animait parfois d'un faible sourire, au récit des folies kinésithérapiques du professeur et de sa famille.

L'Allemand, excellent homme au fond, eût voulu réconcilier le docteur et M. Bouldu.

Mais ce dernier était intraitable, et d'autant plus entêté dans sa rancune, qu'il était persuadé d'avoir tort.

Au fond, l'irascible météorologiste eût été très heureux de trouver un biais, un moyen terme qui lui permît de reprendre ses anciennes relations, sans paraître avoir fait la moindre concession.

Néanmoins, il avait, ouvertement, donné la permission à Yvon, de rendre visite aux Rabican.

Le jeune homme usait largement de cette autorisation.

Il passait toutes ses soirées en compagnie d'Alberte et de sa mère, auxquelles, dans la réclusion qu'elles s'étaient imposées, sa société était une précieuse consolation.

Au sujet de la disparition de Ludovic, Yvon partageait absolument l'opinion des gens du peuple, de ceux qui prétendaient que l'enfant était parti avec Alban dans l'aéroscaphe, et il était parvenu sans peine à inspirer la même croyance à Alberte.

Mme Rabican, seule, quand Yvon se hasardait à lui parler de son fils, hochait désespérément la tête, se refusant à sortir de son mutisme et de sa douleur.

Yvon s'était alors adressé au docteur ; mais il en avait reçu le même accueil découragé.

Depuis le départ de son fils, il semblait qu'il ne pensât plus, que son esprit eût été subitement dépouillé de sa puissance et de son acuité de naguère.

Il remplissait maintenant, d'une façon machinale, les devoirs de sa profession ; mais la science ne l'intéressait plus.

Il ne lisait pas, ne mettait plus les pieds dans son laboratoire, où les flacons et les appareils se recouvraient d'une couche épaisse de poussière.

Il n'eût pas fait un pas pour mener à bien la plus magnifique découverte.

Il était las de corps et d'esprit, vieilli, ridé, les épaules légèrement voûtées ; son ancien esprit d'initiative et d'énergie l'avait entièrement abandonné.

Cependant l'idée d'un départ de Ludovic en aéroscaphe faisait du chemin parmi les jeunes gens de son âge.

Le clan tout entier des Van der Schoppen, qu'Yvon avait catéchisé, s'était converti à cette hypothèse.

Le professeur lui-même n'était pas loin d'y ajouter foi.

Yvon, qui était d'un caractère sérieux et concentré, avait eu aussi une autre idée.

Les rires ironiques de Jonathan, lorsqu'on parlait de la catastrophe, les plaisanteries qu'il faisait, avaient éveillé les soupçons du jeune homme, qui se promit de le surveiller étroitement.

L'Américain pressentait instinctivement le péril. Il devenait de plus en plus réservé lorsqu'à la table commune, on venait à parler des Rabican.

Un jour même, il lui arriva de déclarer hypocritement que la mort du petit Ludovic était un grand malheur.

M. Bouldu, perdu sans ses réflexions, ne sourcilla pas ; mais Yvon jeta au Yankee un regard si foudroyant, si indigné, que celui-ci s'arrêta net au milieu de sa phrase, rougit, balbutia, et se remit à manger en silence, le nez dans son assiette.

Une foule de menus faits du même genre venaient, chaque jour, attirer l'attention du jeune homme.

Petit à petit, une conviction confuse se précisait dans son esprit.

S'il était arrivé malheur à Ludovic, Jonathan devait y être pour quelque chose.

Malheureusement, Yvon n'avait pas de preuves.

Mais, avec l'entêtement d'un véritable Breton, il se jura d'en trouver.

Dès lors, avec une patience de détective, il épia et nota les moindres gestes du Yankee, enregistra ses paroles ; et dans cette surveillance acharnée, ne lui laissa pas un moment de répit.

Jonathan Alcott était très alarmé.

Il se sentait comme ces voyageurs qui s'enfoncent insensiblement dans le sable mouvant et dont les efforts ne parviennent qu'à les enliser davantage.

Il ne se voyait toujours pas d'autre moyen de salut qu'une prompte fuite à l'étranger.

Il attendait impatiemment le jour où M. Bouldu devait toucher les coupons de ses valeurs, pour mettre à exécution une ingénieuse tentative de cambriolage, dont il avait, d'avance, combiné tous les détails.

Le docteur Rabican se reprenait lentement à la vie.

Il éprouvait, au moral, les impressions que cause un évanouissement prolongé, après une chute dans un précipice.

Il lui semblait qu'il y avait eu, dans son existence, comme un trou noir, un vide, que pendant toute la période qui venait de s'écouler, il avait vécu d'une vie automatique, d'où toute volonté était absente.

Il s'était remis, mais sans la belle conviction d'autrefois, à quelques-uns de ses travaux.

Un matin, qu'il achevait, mélancoliquement, de mettre au net un mémoire sur les maladies nerveuses commencé bien des

mois auparavant, il entendit frapper, avec violence, à la porte de son cabinet.

La porte ouverte, il se trouva en présence du professeur Van der Schoppen ; mais dans quel état, justes dieux !...

Ses lunettes étaient cassées, ses yeux pochés.

Sa houppelande vert-olive était dépouillée de ses boutons comme un arbre dont la tempête à fait tomber tous les fruits.

Le professeur s'écroula, plutôt qu'il ne s'assit, en poussant un bruyant soupir, dans un des fauteuils de consultation, dont les ressorts gémirent.

– Eh bien, mon bon ami, dit le docteur en s'empressant... Que se passe-t-il ? En quel état m'arrivez-vous ?

– J'ai eu affaire à forte partie, souffla Van der Schoppen, en s'épongeant avec une compresse d'eau boriquée que le docteur lui tendait.

Après avoir bu un verre de rhum et consolidé sa houppelande avec des épingles, le professeur parut tout à fait remis.

À part un œil poché, qu'auréolait un large cercle noir, il avait repris sa physionomie de tous les jours.

– Mais enfin, interrogea le docteur Rabican que les façons flegmatiques du professeur agaçaient, que vous est-il donc advenu ?

– Oh ! un accident très simple, déclara sérieusement l'Allemand. Une erreur de dose, voilà tout !

– Une erreur de dose ?

– Voilà... J'ai été appelé, ce matin par un garde-chasse, une espèce d'hercule bourru qui loge tout au bout de la ville, à proximité de la forêt. Il souffrait de rhumatismes articulaires. Je lui ai d'abord appliqué quelques coups de pied bas qu'il a empo-

chés sans sourciller. J'ai cru la dose insuffisante, j'ai redoublé. Alors mon homme, que j'avais sans doute atteint au centre même de la maladie, s'est rebiffé, et m'a administré la plus magistrale volée que j'aie jamais reçue au cours de ma longue carrière… Vraiment, je l'admire. Quelle poigne !

Le docteur Rabican qui avait écouté attentivement ces explications posément énoncées, ne put réprimer un sourire.

– Votre méthode est dangereuse, dit-il.

– C'est possible ; moi, je la trouve excellente, répondit Van der Schoppen en prenant congé pour aller changer d'habits.

Dans le vestibule, il se croisa avec une femme, pauvrement vêtue, qui lui jeta, en passant, un regard chargé de haine.

Le savant professeur reconnut la femme de son client, Velut, le garde-chasse, qui venait, sans doute, solliciter, pour son mari, les soins du docteur Rabican.

Van der Schoppen ne se trompait pas.

La mère Velut, comme l'appelaient ses voisines, pressa le docteur de se rendre près de son mari, qu'un mauvais charlatan avait presque estropié.

– Heureusement, ajouta-t-elle, que mon mari lui a rendu la monnaie de sa pièce. Il n'est pas près de revenir.

Arrivé à la maisonnette qu'occupait Velut à l'orée du bois, le docteur Rabican ne fut pas peu surpris de trouver son malade sur pied, se promenant de long en large, aussi allègrement que s'il n'avait jamais su ce que c'était que des rhumatismes.

La violente colère qu'avait éprouvée le garde-chasse, en se voyant ainsi rossé tout à loisir, avait déterminé chez lui une réaction si violente que le mal avait disparu, au moins momentanément.

Le bon La Fontaine n'a-t-il pas dit de la goutte, cousine germaine du rhumatisme :

Goutte bien tracassée

Est, dit-on, à demi pansée.

La médecine, d'ailleurs, a confirmé, par de nombreux exemples, l'opinion du fabuliste.

Le docteur Rabican, fort égayé par une semblable cure, qui donnait, au moins pour une fois, raison à la kinésithérapie, eut la malicieuse générosité de prendre la défense de son confrère.

– Vous voyez bien que vous êtes guéri, fit-il. Il m'eût certainement été impossible de vous remettre sur pied en aussi peu de temps que l'a fait mon honorable confrère le professeur Van der Schoppen.

Velut ne paraissait nullement convaincu.

Il atteignit une bouteille de vin blanc et deux verres, et força le docteur à trinquer.

– Vous ne voulez faire de tort à personne, vous, dit-il... Mais Van der Schoppen est une canaille ! Je lui pardonnerais encore s'il ne m'avait pas pris en traître... Taper sur un pauvre homme, malade et sans défense, c'est indigne !

– Avouez, riposta le docteur, que vous vous êtes tout de même bien défendu.

– Pour ça, oui. Il a trouvé à qui parler ! Je lui ai donné une leçon de boxe française dont il se souviendra longtemps.

– Il faut vous dire, interrompit Mme Velut, que mon mari, monsieur le docteur, est un ancien moniteur à l'École de Joinville-le-Pont.

– Vous, monsieur Rabican, fit remarquer le garde-chasse après un silence, je vous connais bien. J'ai logé, pendant

quelque temps, un ouvrier qui travaillait au *ballon* que vous avez lancé dans le parc.

– Robertin ?

– Non, l'autre, Rondinet... Il m'a même emprunté, pour garder les ateliers, un de mes chiens, Noiraud, auquel je tenais beaucoup... Le matin du lancement on a retrouvé le cadavre de la pauvre bête, que quelqu'un avait certainement empoisonnée... Rondinet est reparti le même jour pour Paris, sans m'avoir vu ; et je n'ai pas été, d'ailleurs, indemnisé de la perte de mon chien.

– Il fallait venir me trouver, dit vivement le docteur, devenu tout à coup soucieux ; mais je vous paierai ce qu'il faudra.

Les Velut, qui avaient leur fierté, ne voulurent accepter aucun argent.

– On vous a dérangé inutilement, fit Velut avec un gros rire. C'est bien le moins qu'on ne vous fasse pas payer votre visite. D'ailleurs ce n'est pas à vous qu'on avait prêté Noiraud, c'est à Rondinet. Ce ne serait pas juste de vous le faire payer.

Le docteur prit congé de ces braves gens, en proie à mille idées contradictoires.

Pour la première fois depuis le départ de son fils, venait de luire un faible espoir.

L'empoisonnement de Noiraud, dont Jonathan seul pouvait être l'auteur, ouvrait toute une nouvelle voie aux recherches.

Grâce à cet indice, le docteur, dont l'énergie se ranimait, pressentait qu'il allait arriver à découvrir la vérité, peut-être même à retrouver Ludovic.

DEUXIÈME PARTIE

LES ROBINSONS DE L'HIMALAYA

I

UN CAMBRIOLAGE ÉLECTRIQUE

Au cours de la surveillance, de plus en plus étroite, qu'il exerçait sur Jonathan Alcott, Yvon Bouldu fut dérouté par certains faits.

Pourquoi, par exemple, l'Américain, chaque fois qu'il ne se croyait pas observé, pénétrait-il dans le petit salon qui précédait la chambre à coucher de M. Bouldu, et y demeurait-il de longues heures ?

Pourquoi aussi avait-il, depuis quelques jours, fait emplette de plusieurs flacons de produits chimiques, qu'il manipulait, seul, dans son réduit, et qui ne pouvaient certainement pas être destinés à faire des expériences de météorologie et d'aérostation ?

Un autre fait attira tout spécialement l'attention du jeune homme.

Toutes les pièces de la maison étaient éclairées à l'électricité.

M. Bouldu tenait à ce que, chez lui, tout fût en harmonie avec les idées de progrès qu'il affichait.

Jonathan, qui d'ordinaire ne s'occupait jamais de ces détails d'intérieur, s'avisa de remarquer que les piles qui produisaient la force électrique et qui, au rez-de-chaussée, occupaient un réduit spécial, étaient trop faibles, que les éléments, à la longue, s'étaient usés ; et il insista si bien en piquant l'amour-propre de M. Bouldu, que celui-ci, quoique la dépense fût assez

considérable, fit raccorder les appareils de sa maison avec le câble du secteur électrique de la ville.

De cette façon, avait assuré l'Américain, M. Bouldu aurait à sa disposition une puissance électrique à peu près illimitée, qui lui serait d'une grande utilité dans certaines expériences.

– Évidemment, pensait Yvon, le Yankee poursuit un autre but que de faciliter les études de mon père. Il a des raisons pour agir ainsi ; mais lesquelles, voilà ce que je ne puis m'expliquer… Il médite sans doute quelque trahison. Redoublons de vigilance.

Yvon avait le sommeil très léger.

De plus, levé avant tout le monde dans la maison, il ne s'endormait jamais sans s'être assuré que son adversaire s'était lui-même endormi.

Une nuit, le jeune homme n'entendit pas l'Américain s'enfermer à double tour, suivant son habitude, dans la petite chambre qu'il occupait, non loin de celle de M. Bouldu.

Peu après, il lui sembla distinguer, dans le silence de la nuit, des bruits de pas, des frôlements étouffés par les épais tapis dont le plancher des paliers et des vestibules était recouvert.

Yvon s'attendait à tout de la part de Jonathan.

Il s'habilla promptement, glissa ses pieds dans des pantoufles de feutre, mit à tout hasard son revolver dans la poche de côté de son veston, et s'aventura à son tour, retenant son souffle, s'étudiant à ne pas faire crier les parquets, du côté où il avait cru entendre marcher, c'est-à-dire du côté de la chambre de M. Bouldu.

Le cœur du jeune homme battait à se rompre.

La terrible pensée que le Yankee était peut-être en train d'attenter à la vie de son père, hâta la marche d'Yvon.

En arrivant à l'entrée du petit salon, il fut fort étonné de voir de la lumière filtrer au-dessous de la porte. Il colla son œil au trou de la serrure, et demeura béant de surprise, devant l'étrange spectacle qui s'offrait à ses regards.

Jonathan Alcott, les yeux brillants et les sourcils froncés par l'extrême attention qu'il apportait à sa tâche, était debout, devant le coffre-fort. Dans ses mains, gantées de gutta-percha, il tenait un conducteur en charbon de cornue, muni d'un manche de verre isolant, et le maintenait en contact avec la porte du coffre-fort. Jonathan avait descellé un des fils servant à l'éclairage et l'avait ajusté au conducteur qu'il tenait à la main.

De cette façon, un dégagement énorme de force électrique se produisait.

Le métal du coffre-fort, déjà rougi à blanc, commençait à devenir pâteux, à se liquéfier.

Dans quelques minutes, un premier trou allait être pratiqué, et l'Américain n'aurait plus qu'à réitérer cinq ou six fois l'opération pour obtenir une sorte de fenêtre par laquelle, sans forcer la serrure, sans mettre en mouvement les sonneries, il pourrait aisément passer une main et s'emparer de l'argent et des valeurs qu'il convoitait.

La lueur qu'Yvon apercevait, se produisait, comme dans les arcs électriques, à l'extrémité de la baguette de charbon que Jonathan avait si habilement transformée en pince-monseigneur.

Hâtons-nous de le dire, le Yankee n'avait pas le mérite de l'invention.

Aux États-Unis, les voleurs se servent souvent d'un procédé identique pour dévaliser les maisons de banque.

Des assassinats ont été commis de la même façon, et l'on a arrêté, il y a peu de temps, à New York, un repris de justice qui n'avait trouvé rien de mieux que de capter, à l'aide d'un fil et

d'un conducteur, semblable à celui qu'employait Jonathan, la force électrique servant à l'éclairage d'une avenue.

Armé de ce revolver improvisé, il se ruait sur les passants qui tombaient foudroyés, et les dépouillait ensuite, impunément, de leurs bijoux et de leur porte-monnaie.

Après un instant de stupéfaction, Yvon comprit ce qui se passait.

Sa première pensée fut d'ouvrir brusquement la porte, de se précipiter sur Jonathan et de lui mettre le revolver sur la gorge. Mais il réfléchit qu'avec l'arme terrible dont le cambrioleur était muni, et dont un seul contact était mortel, il risquait, dans la lutte, d'être foudroyé.

Il hésita.

Ne serait-il pas en droit de brûler la cervelle du misérable, en profitant de sa surprise, et de l'exécuter ainsi sans autre forme de procès ? il dut encore renoncer à ce second projet. Jonathan possédait des secrets qu'il importait de connaître, et qui rendaient précieuse, au moins momentanément, l'existence de cet affreux gredin.

Le jeune homme était frémissant d'impatience.

Allait-il donc assister froidement au crime qu'il voyait se perpétrer sous ses propres yeux ?

Déjà Jonathan commençait à percer un second trou très rapproché du premier.

En cet instant Yvon eut l'inspiration du meilleur parti à prendre. Il arma soigneusement son revolver ; puis, ouvrant la porte avec le plus de bruit possible, du seuil, il mit l'Américain en joue, et s'écria, d'une voix de tonnerre :

– Si vous faites un pas, vous êtes mort !

Une distance de plusieurs mètres séparait les deux hommes.

Jonathan jeta, autour de lui, un regard désespéré et se jugea perdu.

Yvon le regardait d'un air si implacable et si résolu, qu'il vit bien qu'à la moindre tentative de résistance, c'en était fait de sa vie.

– Jetez votre conducteur, ordonna Yvon, impérieusement.

L'Américain obéit.

Son visage était marbré de plaques livides.

Il tremblait de tous ses membres.

Le jeune homme, sans cesser de tenir en joue le misérable, s'approcha de lui, le saisit au collet, le renversa, et lui mit le genou sur la poitrine.

Alors seulement Yvon, qui venait d'agir en cette circonstance, avec la vaillance et le sang-froid d'un véritable héros, appela au secours de toutes ses forces.

La vieille Marthe et le cocher accoururent.

En un clin d'œil Jonathan fut saisi et garrotté solidement sur un fauteuil.

– Mais, s'écria tout d'un coup Yvon, et mon père, où est-il ? Comment se fait-il qu'il n'ait pas répondu plus tôt à nos cris, qu'il ne soit pas déjà ici ?... Si par malheur tu l'as tué, misérable, gronda-t-il en se tournant vers Jonathan, je te brûle la cervelle séance tenante !

Jonathan bégaya, d'une voix pâteuse, quelques mots qu'Yvon n'entendit pas.

Celui-ci, déjà, avait ouvert la porte de la chambre à coucher, et s'était penché sur le corps de son père.

M. Bouldu paraissait plongé dans une sorte d'évanouissement.

Une forte odeur de chloroforme emplissait la pièce. Yvon ouvrit, toutes grandes, les fenêtres, fit respirer à M. Bouldu des révulsifs énergiques, et dix minutes après, le météorologiste sortait de sa léthargie et roulait autour de lui des regards étonnés.

– Il me semble que je viens d'être la proie d'un affreux cauchemar, murmura-t-il... Je suis si faible que je comprends à peine ce que tu m'expliques. Des points noirs dansent devant mes yeux. Tout tourne autour de moi. J'ai le vertige.

– Il faut, conseilla Yvon, respirer largement à la fenêtre, pendant au moins une heure, puis vous rendormir. Demain nous verrons ce qu'il convient de faire de la personne de cet infâme Jonathan, que nous allons surveiller de très près.

Pendant le reste de la nuit, l'Américain, garrotté sur son fauteuil, se livra aux plus amères réflexions.

Il regretta presque de ne s'être pas laissé tuer par Yvon au moment où celui-ci l'avait mis en joue. Il finit par s'endormir, au petit jour, d'un mauvais sommeil, et ses rêves furent peuplés de visions de guillotines, de potences et même de fauteuils à électrocution, tels qu'il en avait autrefois admiré un, à New York.

M. Bouldu se leva de bonne heure.

Par une contradiction dont, seuls, auraient pu s'étonner ceux qui ne le connaissaient pas, il s'éveilla d'une humeur charmante, se rasa, revêtit son plus bel habit de cérémonie, et déclara qu'avant d'être remis entre les mains des gendarmes, le perfide Jonathan serait d'abord interrogé, solennellement, par

une sorte de petit tribunal de famille, composé du professeur Van der Schoppen, d'Yvon, et présidé par M. Bouldu lui-même.

M. Bouldu, qui ne voulait pas qu'on pût l'accuser d'avoir imité les barbaries de l'instruction criminelle au Moyen Âge, décida que le prévenu Jonathan Alcott, déjeunerait confortablement, mais sans luxe.

Le Yankee, dont on avait délié un des bras, et que la vieille Marthe servit avec mille grimaces de dégoût et de mépris, ne mangea que du bout des dents. Il était presque contrarié de n'avoir pas été déjà remis entre les mains de la justice régulière, et se demandait avec inquiétude, quelle idée diabolique avait bien pu traverser le cerveau de M. Bouldu, et à quelles tortures raffinées, à quelles expériences peut-être, il allait être soumis.

M. Bouldu qui, comme la plupart des savants, avait, dans l'imagination, un grain de fantaisie et même d'enfantillage, fit disposer, dans le grand salon, une longue table recouverte d'un tapis vert, et trois fauteuils.

Une simple chaise de paille fut réservée à l'accusé que Jean, le cocher, qui jouait dans cette tragi-comédie le rôle de gendarme, ne devait pas perdre de vue, et dont il répondait sur sa tête.

En homme avisé, Jean s'était muni d'un vieux manche de fouet, de grosseur raisonnable, et dont il se promettait de caresser les épaules de l'inculpé, à la moindre tentative de rébellion.

Le professeur Van der Schoppen, que le météorologiste avait mandé d'urgence, arriva un peu après le déjeuner, ganté de beurre frais et vêtu, de la fameuse houppelande vert-olive complètement restaurée.

Il s'efforçait de prendre la mine sévère et compassée d'un d'Aguesseau ou même d'un Caton ; mais le bleu énorme qu'il portait sur l'un des yeux, lui donnait une physionomie assez peu juridique.

Yvon avait passé toute la matinée à inventorier les papiers cachés dans la chambre de l'inculpé, et qui devaient, avec la fiole de chloroforme et le conducteur électrique, garnir le guéridon réservé aux pièces à conviction.

MM. Bouldu et Van der Schoppen achevaient de prendre le café en attendant le moment de la séance, irrévocablement fixée à deux heures précises, lorsque Yvon pénétra, tout haletant, dans la salle à manger.

– Mors père, s'écria-t-il, il y a une personne qu'il serait de votre devoir d'inviter à ce solennel jugement.

– ?...

– Le docteur Rabican.

Et Yvon mit sous les yeux de son père, les fragments de la lettre du docteur, autrefois ramassés, rapprochés et collés entre deux feuilles de papier pelure, par Jonathan Alcott.

M. Bouldu, après y avoir jeté les yeux, pâlit, toussa, se mordit les lèvres, et finit par laisser percer une profonde émotion, surtout lorsqu'il eut achevé de parcourir les quelques lignes, empreintes de la plus cordiale bonté, par lesquelles le docteur faisait appel à l'amitié de son vieux camarade, en le suppliant de partager avec lui les risques et les avantages de la construction et du lancement de *la Princesse des Airs.*

– Je suis un misérable et un idiot, rugit-il... Yvon, va chercher immédiatement le docteur Rabican. Dis-lui que je lui présente toutes mes excuses pour ma conduite passée, et que je l'invite à venir présider le jugement d'un des plus grands scélérats que j'aie jamais rencontrés.

– Mais, objecta gravement Van der Schoppen qui faisait, dans la vie, toute chose avec gravité, nous allons être un juge de trop.

– Nullement, répartit M. Bouldu avec tout son entrain des bons jours. Yvon n'a que seize ans. Il est bien jeune pour faire déjà partie de la magistrature assise. Il remplira donc le rôle de procureur de la République.

– Et je le remplirai bien, je vous en donne ma parole, murmura Yvon entre ses dents.

Yvon ne fit qu'un saut jusqu'à l'institut.

Il mit, tout d'abord, Alberte au courant des événements ; et sans répondre aux questions dont l'accablait la jeune fille, il grimpa jusqu'au cabinet du docteur qui, malheureusement, venait de sortir.

Alberte, qui avait rejoint Yvon tout essoufflé, le gronda de sa précipitation, et lui promit que le docteur se rendrait chez M. Bouldu, sitôt qu'il serait de retour.

M. Bouldu éprouva un vif mécontentement, en apprenant l'absence de son ami. Il déclara néanmoins, sur les instances de Van der Schoppen, que l'on pourrait commencer l'interrogatoire, quitte à céder, bien entendu, le fauteuil de la présidence au docteur Rabican, dès qu'il se présenterait.

À l'heure dite, les portes de la salle furent ouvertes au public, uniquement composé, dans cette occasion, de la vieille Marthe, qui eut soin de se placer le plus loin possible de l'accusé.

M. Bouldu prit le premier la parole.

– Messieurs, dit-il, le triste personnage que vous avez devant les yeux a été comblé, par moi, toutes les bontés imaginables. Je l'ai installé dans ma maison, et bienfait inappréciable, je lui ai ouvert les portes de mon laboratoire, et l'ai initié à la météorologie, la reine de toutes les sciences… Est-ce vrai, scélérat ? Qu'as-tu à répondre ?

Jonathan, dont le malaise augmentait, était maintenant tout à fait ancré dans l'idée que M. Bouldu allait lui faire subir quelque torture spéciale.

Il eût préféré, de beaucoup, se trouver dans la prison la plus noire, dans le plus humide des cachots, que dans ce salon confortable, en face de ces juges improvisés.

– Tu ne réponds rien, gredin, continua M. Bouldu... Toi que j'ai traité comme mon fils, que j'ai nourri du pain de la science, que j'ai paternellement initié au mécanisme des cyclones, des trombes et des phénomènes atmosphériques de toute sorte ; tu as retourné la science même, comme un poignard, contre moi. Précisons les faits... je t'accuse d'avoir dirigé, contre mon coffre-fort, un courant électrique de plusieurs milliers de volts. Je t'accuse d'avoir déshonoré le chloroforme, qui n'a été inventé que pour le soulagement des malades, à la gloire de la chirurgie, en le faisant servir à tes turpitudes...

M. Bouldu avait prononcé ces paroles tout d'une traite.

Il s'arrêta pour souffler.

Ses yeux lançaient des éclairs, et il balançait, d'une façon peu rassurante pour le prévenu, un presse-papier de bronze massif représentant le dieu Borée.

– Ta seule vue, continua-t-il, me fait entrer dans une telle fureur que, pour ne pas perdre le sang-froid et la gravité nécessaires à la mission que je remplis, je vais céder la parole à l'accusation.

Yvon s'était levé.

Devant le regard irrité du jeune homme, Jonathan baissa les yeux et se tint coi.

Il tremblait comme une feuille.

– Je vais, dit Yvon, exposer, depuis leur commencement, tous les crimes dont s'est rendu coupable cet homme. J'en ferai passer, à mesure, les preuves sous vos yeux... D'abord, il a dépouillé de ses inventions un savant que nous estimons tous et qui fut, quelques temps, le collaborateur de mon père. J'ai nommé Alban Molifer... Voici des notes photographiées et des plans de la propre écriture de l'aéronaute. Je les ai saisis dans la chambre de Jonathan Alcott.

D'une pâleur livide, l'Américain était de plus en plus atterré.

Quant à M. Bouldu, à la vue de ces papiers, il était devenu pourpre.

Van der Schoppen jetait des coups d'œil anxieux sur sa face congestionnée.

– Nous perdrons notre temps à juger ce misérable, s'écria M. Bouldu. Qu'on aille immédiatement chercher la police, et qu'on nous en débarrasse.

La vieille Marthe s'était levée avec empressement.

Yvon la retint d'un geste.

– Nullement, dit-il. Vous avez tort, mon père. Il est extrêmement important que nous procédions nous-mêmes au jugement et à l'interrogatoire. Il sera toujours temps de le remettre entre les mains de la justice... Je vais continuer à vous parler de ceux de ses crimes que vous ignorez encore... Jonathan Alcott – le docteur Rabican en témoignera – a été surpris par Alban, au moment où il essayait de franchir la palissade qui entourait les ateliers de *la Princesse des Airs*... Et voici, ajouta le jeune homme, en désignant, sur la table des pièces à conviction, une lime et un ciseau à froid, les outils dont il voulait se servir.

M. Bouldu n'en revenait pas de saisissement.

Il regrettait amèrement d'avoir imposé tant de fois silence à son fils, lorsque celui-ci voulait plaider la cause du docteur Rabican, et dire ce qu'il savait de l'Américain.

Il baissa la tête avec confusion.

Le professeur Van der Schoppen esquissa une grimace d'horreur et de dégoût, qu'en d'autres circonstances, tout le monde eût trouvée risible.

Yvon expliqua ensuite, avec une parfaite clarté, l'attentat de la veille : M. Bouldu chloroformé et le coffre-fort fracturé.

– Mais enfin, malheureux, s'écria le météorologiste avec plus de tristesse que de colère, pourquoi voulais-tu me voler ?

L'Américain, qui jusque-là était demeuré silencieux, se sentit ému du ton d'affliction paternelle de son vieux maître.

– Je ne voulais pas vous voler, répondit-il d'une voix sourde. Je voulais prendre seulement l'argent nécessaire à un voyage en Allemagne. Je savais que je n'étais plus en sûreté ici, depuis ma tentative de destruction de l'aéroscaphe. Cette tentative, je ne l'ai faite que par dévouement pour vous, Monsieur Bouldu, pour vous éviter une humiliation dans le monde savant. Je savais que vous détestiez Alban Molifer, et même votre ancien ami le docteur Rabican, et que l'échec de leur entreprise vous causerait la plus vive satisfaction.

– Je suis puni de ma haine et de ma partialité, s'écria M. Bouldu, en réprimant, à grand-peine, son indignation, puisque j'ai la honte d'entendre ce scélérat insinuer que je suis moralement son complice !

Laissant Jonathan qui, sous la garde de Jean, commençait à reprendre espoir, le tribunal improvisé passa dans une pièce voisine, pour délibérer.

M. Bouldu gardait un sombre silence.

Il était humilié, confus, irrité, de l'erreur grossière qu'il avait commise en considérant, pendant si longtemps Jonathan comme un serviteur dévoué.

Il s'accusait en lui-même d'avoir indirectement causé, par sa faiblesse, tous les crimes qu'avait perpétrés le Yankee.

Yvon et Van der Schoppen respectaient ce silence, et se gardaient bien de le rompre par quelque parole maladroite.

Ils attendaient que M. Bouldu prît, de lui-même, une décision.

– Mes amis, dit enfin le météorologiste, d'un ton dépouillé de toute arrogance, qu'allons-nous faire de ce misérable ?... Je pense qu'il faut immédiatement le livrer à la justice.

– Immédiatement, oui !... s'écria Van der Schoppen, en brandissant un poing redoutable.

– Je ne partage pas votre avis, déclara sérieusement Yvon. Je suis persuadé que nous ne connaissons pas encore tous les méfaits de Jonathan ; et je tiens du docteur Rabican, un fait qui me donne beaucoup à penser : le chien de garde des ateliers de l'aéroscaphe a été empoisonné la veille même de l'expérience... Qui peut avoir fait cela, sinon Jonathan ? Et dans quel but ?... J'ai l'intime conviction qu'il a risqué une seconde tentative criminelle, cette nuit-là ; et qu'il a pleinement réussi... Ce n'est qu'à lui, certainement, qu'il faut attribuer l'échec de l'ascension de *la Princesse des Airs*. Mais je n'ai qu'une certitude morale. Il faut obtenir, de Jonathan, des éclaircissements complets à ce sujet... Puis, ajouta le jeune homme, qui sait, s'il n'est pas pour quelque chose dans la disparition du petit Ludovic !

– Fort bien, objecta M. Bouldu. Mais ce misérable a tout intérêt à ne pas aggraver son cas par l'aveu de nouveaux méfaits. Il ne voudra rien dire. Il sait fort bien que nous n'avons, sur lui, aucune autorité légale ; il nous enverra promener.

– Alors, comment faire ? demanda Van der Schoppen dont la physionomie naïve exprimait, en ce moment, une profonde perplexité.

– Je ne vois qu'un moyen, fit Yvon, après un instant de réflexion, c'est de lui promettre la liberté s'il fait des aveux complets.

– Rendre la liberté à cette fripouille, tonitrua M. Bouldu. Jamais de la vie, par exemple !... J'aimerais mieux m'instituer moi-même son geôlier.

– Cependant, poursuit le jeune homme, je crois que nous serons obligés d'en passer par là... Sa punition ne nous procurera aucun avantage. Ses aveux peuvent nous être fort précieux, à nous-mêmes et surtout au docteur Rabican !

– S'il s'agit du docteur, acquiesça M. Bouldu, je ferai comme tu dis, Yvon ; mais ce sera toujours un remords pour moi d'avoir laissé échapper un tel misérable.

Le professeur Van der Schoppen, que cette aventure émerveillait comme un drame contemplé au théâtre, n'était pas encore arrivé à mettre de l'ordre dans ses idées. Faute d'avoir une opinion personnelle à émettre, il se rangea à l'avis commun...

Pendant que ses juges délibéraient, Jonathan Alcott avait eu le temps de se remettre un peu de ses terreurs. Il avait réfléchi, repris son sang-froid, et s'était préparé à la lutte.

Ce fut Yvon, dont le visage avait revêtu involontairement une expression de méprisante dureté, qui se chargea de l'interroger.

– Mon père, dit-il, est assez faible pour consentir à vous remettre en liberté, à condition que vous quittiez la France.

Jonathan Alcott respira bruyamment, comme soulagé d'un grand poids.

Sa face avait presque instantanément repris l'expression d'assurance et d'ironie gouailleuse qui lui était habituelle.

Yvon continua :

– Mais, avant tout, mon père met, à votre grâce, une condition. Il faut que vous racontiez, sans omettre la moindre circonstance, comment vous vous y êtes pris pour vous introduire dans les ateliers de *la Princesse des Airs,* et pour fausser, ou démolir, les appareils directeurs de l'aéroscaphe... Nous sommes sûrs que c'est vous qui avez empoisonné le chien !

Jonathan pâlit affreusement.

Il crut que la grâce qu'on venait de lui promettre n'était qu'un piège ; et ses regards anxieux interrogèrent éperdument le visage de ses juges, pour tâcher d'y lire la vérité.

M. Bouldu tambourinait nerveusement, sur la table, une marche, avec son coupe-papier.

Van der Schoppen semblait enseveli dans de laborieuses réflexions.

Yvon demeurait impassible.

Voyant que l'Américain, affolé, ne se hâtait pas de répondre, Yvon tira sa montre.

– Si dans cinq minutes, déclara-t-il d'une voix vibrante, vous ne vous êtes pas décidé à parler, j'envoie chercher le commissaire de police qui saura bien, lui, vous faire avouer votre dernier crime... Si, au contraire, vous faites preuve de franchise et de repentir, je vous donne ma parole d'honneur, au nom de mon père et au mien, que vous pourrez sortir d'ici librement.

– Eh bien, oui, murmura enfin le Yankee décontenancé, je vais tout vous dire...

Il raconta, d'une voix haletante, comment il avait empoisonné le chien avec des boulettes de strychnine, comment il avait escaladé la palissade et limé l'articulation d'une aile de l'aéroscaphe.

Un silence mortel suivit cet aveu.

M. Bouldu se contenait à grand-peine.

Il regrettait fort de s'être engagé à mettre son prisonnier en liberté...

Soudain la porte du salon s'ouvrit avec fracas.

Le docteur Rabican, qui s'était hâté d'accourir, aussitôt sa visite terminée, traversa le salon ; et d'un premier mouvement irraisonné, se précipita vers M. Bouldu, dont il serra les mains avec effusion.

Les deux amis étaient si émus qu'ils ne purent prononcer aucune parole.

Van der Schoppen, attendri de ce spectacle, avait, tiré un madras à carreaux, de la dimension d'une serviette ordinaire, et il essuyait furtivement une larme.

Yvon avait serré la main du docteur ; mais il ne perdait pas de vue Jonathan qui, en présence de cette réconciliation, n'avait pu réprimer un rictus diabolique.

Quand le calme se fut un peu rétabli, le docteur Rabican prit place entre M. Bouldu et le professeur Van der Schoppen ; et il consentit, de bonne grâce, à accepter la présidence du tribunal improvisé.

– Je vous en conjure, mes chers amis, dit-il d'une voix pleine de trouble, pardonnez à ce malheureux ; mais qu'il raconte sans détours, la part qu'il a prise à la catastrophe de *la Princesse des Airs* et peut-être à la mort du malheureux Alban et de sa famille.

Jonathan avait aussitôt compris tout le parti qu'il pourrait tirer de la bonté du docteur Rabican.

– J'ai déjà tout avoué, s'écria-t-il d'une voix lamentable. Je suis profondément repentant de mes crimes, et je ne demande qu'à les expier. La meilleure preuve que je puisse vous donner de ma conversion, c'est que je vais raconter tout ce que je sais sur le sort de Ludovic Rabican... L'enfant n'est pas mort...

Comme un habile comédien qui ménage ses effets, Jonathan eut un silence après cette déclaration capitale.

– Où est-il ? Parlez ! demanda le docteur avec angoisse.

Jonathan poursuivit, de la même voix larmoyante :

– Le petit Ludovic s'est embarqué clandestinement à bord de *la Princesse des Airs*. Je l'ai vu moi-même, à peu près vers minuit, se glisser dans la coque de l'aéroscaphe où il a dû trouver une cachette... Quant aux avaries que j'ai causées à la machine, elles sont assez graves pour l'empêcher de se diriger, mais non pas de se maintenir dans les airs... Mon crime n'a pas été jusqu'à vouloir assassiner les aéronautes. J'ai voulu seulement empêcher le succès de l'expérience, et le triomphe de mes adversaires.

Jonathan s'était tu ; et courbant la tête, feignait d'être abîmé dans un profond repentir.

Quant aux membres du tribunal, ils étaient terrassés par la surprise et l'émotion.

M. Bouldu pleurait à chaudes larmes, et demandait pardon à son ami.

Le docteur, étourdi d'une péripétie si imprévue, était en proie à une agitation fébrile.

Il sentait subitement un nouveau courage lui revenir ; et il se jurait à lui-même de retrouver son enfant.

Ce fut Yvon qui recouvra, le premier, sa présence d'esprit.

– Il est nécessaire dit-il, que Jonathan signe une déclaration écrite des aveux qu'il vient de faire. De plus, il faut qu'il reste à notre disposition, jusqu'à démonstration complète de la vérité de ce qu'il avance... Qui sait s'il ne vient pas de nous conter un habile mensonge pour se tirer d'affaire ?...

Dans l'exaltation de sa joie, le docteur Rabican n'était nullement tenté de mettre en doute les paroles du Yankee. Il était convaincu que le misérable avait dit la vérité. Pour un peu, il eût trouvé Yvon trop défiant et trop méticuleux.

Mais M. Bouldu et Van der Schoppen lui-même approuvèrent la prudence du jeune homme ; et il fut décidé que Jonathan Alcott serait, jusqu'à nouvel ordre, gardé à vue dans une chambre du deuxième étage, dont l'unique fenêtre était munie de gros barreaux de fer, la porte très épaisse et nantie de solides verrous. L'Américain ne parut nullement contrarié de cette décision.

Il réitéra ses promesses de repentir, écrivit et signa tout ce qu'on voulut.

– Il ne serait pas besoin, s'écria-t-il, de me tenir prisonnier. J'ai à cœur de prouver que j'ai dit la vérité tout entière, et de racheter, par ma conduite, les fautes que la vanité et le désir d'être agréable à mon maître m'ont fait commettre.

– Je veux bien croire, dit sévèrement M. Bouldu, qu'en ce moment vous êtes sincère. Mais prenez garde ; vous allez être surveillé étroitement. Si, par malheur, vous vous trompiez, si vous tentiez de vous enfuir, je me vengerais moi-même sur vous, et d'une façon si terrible, que vous ne pouvez même pas vous en faire une idée !...

Jonathan Alcott renouvela ses protestations de dévouement et de repentir, et déclara qu'il se soumettrait à tous les

châtiments qu'on voudrait lui infliger, et qu'il avait la conscience d'avoir si bien mérités.

Comme on allait l'entraîner vers l'espèce de cellule qui lui était destinée, le professeur Van der Schoppen intervint :

– Les vices et les crimes, déclara-t-il gravement, proviennent tous d'un état morbide des cellules cérébrales. Il faut se bien porter pour être honnête. La santé est le commencement de la vertu – aussi, continua-t-il, en se tournant vers Jonathan, vous devez être bien malade, mon garçon... Je vais donc commencer, à l'instant même, à vous appliquer un traitement qui vous rendra, en peu de jours, le plus vertueux des hommes.

Malgré l'opposition de M. Bouldu et du docteur Rabican, Jonathan dut essuyer quelques vigoureux coups de poing derrière la tête, dans la région même du cervelet. Jamais, dans sa longue carrière médicale, le professeur n'avait appliqué d'aussi bon cœur la méthode kinésithérapique. Il était enchanté de son idée.

– Voilà un garçon qui est dans la bonne voie maintenant, murmura-t-il pendant qu'on emmenait Jonathan qui, à part soi, donnait le professeur à tous les diables, et se promettait bien de tirer, plus tard, de lui, une éclatante vengeance.

Malgré ces petits désagréments, Jonathan était enchanté que l'affaire eût si bien tourné pour lui.

– Monsieur Bouldu est un niais, songeait-il. Le docteur Rabican n'a aucune espèce d'énergie. Ils s'apercevront, plus tard, de la faute qu'ils viennent de commettre, en ne me faisant pas mettre en prison, et en ajoutant foi à mes belles promesses de repentir... Mais c'est, surtout à Yvon que j'en veux. C'est lui le plus à craindre ; et j'ai bien vu, hier soir, qu'il est capable de me brûler la cervelle sans le moindre scrupule... Patience ! J'aurai mon tour. Je vais, en attendant, m'appliquer à bien jouer mon rôle de criminel converti.

Yvon Bouldu tint à être le premier à porter la grande nouvelle à Mme Rabican et à Alberte.

Quoique très satisfait de voir qu'il restait encore des chances de retrouver Ludovic, de constater que ses suppositions et les espoirs irraisonnés d'Alberte se trouvaient en partie justifiés, il gardait un arrière-fond de mauvaise humeur.

Il était mécontent que Jonathan Alcott s'en fût tiré à si bon compte ; et il trouvait, à part lui, que son père et le docteur avaient montré beaucoup trop d'indulgence et même de faiblesse.

Il se promit, d'ailleurs, de surveiller, de très près l'Américain et de ne pas lui laisser la moindre occasion de s'évader.

La nouvelle qu'apportait le jeune homme, produisit, sur Mme Rabican, un effet plus salutaire que toutes les potions, tous les traitements, par lesquels on avait essayé de la guérir.

Yvon et Alberte furent étonnés de la soudaineté avec laquelle les traits de son visage morne et flétri s'illuminèrent d'une joyeuse flamme d'espoir.

Elle ordonna que la chambre de Ludovic, où personne ne pénétrait plus depuis sa disparition, fût nettoyée et ornée, comme si l'enfant eût dû revenir d'un jour à l'autre.

Alberte se garda bien de contredire sa mère qui, dans son exaltation, trouvait son idée toute naturelle.

Certes, la jeune fille savait bien que, même en admettant les circonstances les plus favorables, son frère mettrait beaucoup de temps à revenir.

Mais elle craignit de gâter le bonheur de Mme Rabican ; et la petite chambre de l'enfant fut disposée et parée comme si on l'eût attendu le jour même.

Le soir, chez M. Bouldu, un repas cordial réunit les acteurs de la scène du jugement, pour fêter la réconciliation de M. Bouldu et du docteur Rabican, et surtout pour discuter les chances que l'on avait de retrouver *la Princesse des Airs* et de sauver son équipage.

M. Bouldu déclara, tout d'abord, qu'il prenait sur lui d'aviser les guetteurs des postes météorologiques du monde entier, avec lesquels il était journellement en communication télégraphique.

Le docteur, de son côté, se promit de faire passer dans tous les grands journaux français et étrangers, une note contenant la description détaillée de l'appareil, et même le signalement des voyageurs.

– Mais, objecta le professeur Van der Schoppen, qui avait, parfois, d'excellentes idées, est-il donc impossible de deviner la direction qu'a pu prendre l'aéroscaphe ? Il me semble que pour vous, mon cher monsieur Bouldu, qui êtes météorologiste, rien ne doit être plus facile.

– Vous vous trompez, répondit le savant, après un instant de réflexion. Les courants atmosphériques varient suivant l'altitude. À trois cents mètres, par exemple, vous trouvez un courant qui va vers l'est. Deux cents mètres plus haut, vous en trouverez un autre qui va vers l'ouest... Il faudrait savoir, d'ailleurs, si l'aéroscaphe a été pris par un vent constant, ou par un vent irrégulier.

– Pourquoi, s'écria Yvon, n'aurait-il pas été pris par un de ces vents réguliers dont vous possédez la carte ?

– Parce qu'il est fort probable que dans son affolement, Alban Molifer a dû plusieurs fois, faire monter et descendre l'aéroscaphe. Dans ces conditions, il peut avoir été aussi bien emporté vers le nord que vers le sud, vers l'est que vers l'ouest.

– Eh bien, moi, s'écria Yvon avec feu, je suis persuadé qu'ils ont été emportés par un vent régulier. Alban a dû avoir assez de sang-froid, voyant que l'atterrissage était sans doute impossible – s'ils étaient descendus, nous aurions de leurs nouvelles – pour ne pas s'abandonner au hasard des courants irréguliers.

– Si ce que vous dites était exact, Yvon, répliqua tristement le docteur Rabican, votre père nous indiquerait de suite, à peu de chose près, où ils peuvent se trouver. C'est un anémologue de première force.

– Pardieu, s'écria *M.* Bouldu, ils auraient été pris par un des trois grands courants qui passent au-dessus de Paris, et se dirigent vers l'est. Ils devraient être, par conséquent, soit au Pôle Nord, soit en Sibérie, soit en Chine ou au Thibet.

– Ils doivent être au Pôle Nord ou au Thibet, s'écria Yvon. S'ils étaient tombés dans un pays civilisé comme la Russie ou même la Sibérie, nous aurions déjà eu de leurs nouvelles il y a longtemps. Ils n'ont pu atterrir que dans un pays tout à fait sauvage.

– À moins, murmura le docteur, qu'ils ne soient tombés dans la mer.

Un silence funèbre suivit ces paroles, que personne n'eut le courage de commenter.

Pourtant, comme il restait encore, en somme, bien des raisons d'espérer, il fut décidé qu'on commencerait, dès le lendemain, les recherches les plus minutieuses.

Tout un plan de campagne fut arrêté.

M. Bouldu jura solennellement d'interrompre toute espèce d'études personnelles, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé les aéronautes, morts ou vifs.

II

UNE DÉPÊCHE DU MONT BLANC

Le docteur Rabican, dont l'abattement et la neurasthénie s'étaient dissipés comme par enchantement, prit la direction des recherches avec une ardeur et une sagacité toutes juvéniles.

Des milliers de photographies de l'aéroscaphe et de son équipage furent envoyées aux principaux journaux français et étrangers, accompagnées d'une notice promettant une forte récompense à ceux qui pourraient apporter quelques renseignements sur *la Princesse des Airs*.

Les récompenses offertes étaient graduées suivant l'importance du renseignement.

Comme M. Bouldu l'avait promis, il fit avertir, télégraphiquement, tous les postes météorologiques, presque tous installés sur des montagnes.

Il en reçut, au bout de quelques jours, des réponses négatives…

Personne n'avait vu l'aéroscaphe.

Le docteur et M. Bouldu, à qui leur réconciliation avait prêté une nouvelle force, ne se découragèrent pas.

Par l'entremise toute-puissante du ministre de l'Instruction publique, des dépêches furent envoyées aux gouvernements d'Allemagne et de Russie, sur le territoire desquels on supposait que *la Princesse des Airs* avait dû être entraînée.

M. Bouldu ne décolérait pas.

À chaque dépêche, à chaque lettre annonçant que l'on n'avait rien vu, il entrait dans de véritables accès de rage.

Il passait toutes ses journées au télégraphe, à la grande consternation des employés qui redoutaient son humeur bourrue, et dont la besogne se trouvait triplée par cette quantité de messages expédiés à tous les points du globe.

Quant au docteur Rabican, après huit jours de démarches infructueuses, il était retombé dans sa tristesse.

De nouveau, le désespoir, qui l'avait un instant quitté, l'envahissait.

– J'ai beau me faire illusion, se disait-il ; Bouldu a beau essayer de me donner de l'espoir, je suis persuadé, moi, qu'ils ont été entraînés au-dessus de l'Atlantique, et qu'ils y ont péri lamentablement. S'ils vivaient encore, il y a longtemps que nous en serions informés.

Une autre cause venait s'ajouter à la mélancolie du docteur.

Mme Rabican, dont les nerfs étaient devenus d'une excitabilité maladive, éprouvait, à la réception de chaque dépêche, de dangereuses crises. On fut obligé, dans l'intérêt de sa santé, de lui dire qu'on ne pourrait guère connaître le résultat définitif que dans un mois. Mais il était impossible de faire entièrement illusion à son instinct maternel. À la mine sombre du docteur, au visage encoléré de M. Bouldu, aux chuchotements d'Alberte et d'Yvon, elle devinait bien qu'on lui cachait la vérité. Plusieurs fois par jour c'étaient des scènes déchirantes entre elle et son mari.

– J'aime mieux tout savoir, s'écriait-elle, être certaine du trépas de mon pauvre Ludovic. Mais, du moins, ne me torture pas ainsi. Le doute me fait presque autant souffrir que la certitude de l'horrible vérité.

– Tu as tort, je t'assure, répliquait le docteur navré. Tu dois bien te rendre compte que des recherches du genre de celles que nous faisons sont longues et difficiles. Sois patiente. Je mentirais en te disant qu'à l'heure actuelle nous savons quelque chose de plus qu'au premier jour.

Mme Rabican fondait en larmes.

Son mari passait de longues heures à la consoler, à essayer de la persuader.

Puis, il s'échappait en hâte, pour continuer ses démarches ou visiter ses malades.

Il ne dormait plus maintenant que quelques heures par nuit.

Huit jours se passèrent ainsi, depuis les aveux de Jonathan, sans apporter aucun résultat. On recueillit seulement le témoignage de quelques paysans du département de l'Aisne, qui racontaient avoir vu planer, très haut, une espèce d'oiseau énorme, brillant comme de l'argent.

Ces témoignages, qui n'avaient d'autre importance que de justifier l'hypothèse de M. Bouldu sur la direction prise par l'aéroscaphe, permirent cependant au docteur de se rendre compte au moins en partie, de l'insuccès des recherches.

– Parbleu ! s'écria-t-il, je comprends maintenant qu'on ne nous ait apporté aucun renseignement. L'expression des paysans : *un énorme oiseau, brillant comme de l'argent,* me l'explique... À une très grande hauteur, l'aéroscaphe a dû être confondu avec un grand oiseau de proie : aigle ou gypaëte... Et voilà pourquoi *la Princesse des Airs* a pu traverser l'Allemagne et peut-être même la Russie, sans éveiller l'attention.

– Vous oubliez cependant, mon cher ami reprit M. Bouldu, une autre circonstance très importante : la rapidité de translation des courants aériens. Nos amis ont pu se trouver transpor-

tés hors de l'Europe en moins de quarante-huit heures ; et ils peuvent être descendus dans un pays où ne se trouvent ni télégraphe ni journaux.

– Ce que ces témoignages ont de plus consolant, dit le docteur, c'est qu'ils apportent au moins la certitude que *la Princesse des Airs* n'a pas été entraînée dans la direction de l'ouest, au-dessus de la mer. Si faible que soit cet espoir, nous pouvons encore espérer.

Depuis les témoignages des paysans, qui s'étaient produits tout au commencement de l'enquête, aucun fait nouveau n'avait été recueilli.

Le docteur et M. Bouldu avaient dépensé, en télégrammes et en frais de toute sorte, une somme considérable.

De plus après le bon vouloir qu'ils avaient déployé à l'origine, les ministères et les administrations commençaient à trouver obsédante l'importunité des deux savants.

Tout le monde s'arrangeait maintenant pour les éconduire poliment.

– Se figurent-ils, répétaient à l'envi les chefs de bureau et même les simples employés, que nous ne pouvons penser qu'à leur ballon ! Nous avons, heureusement, des préoccupations plus graves.

Et ils se remettaient à tailler artistement des crayons de diverses couleurs, ou à recopier, en belle ronde, des communiqués insignifiants.

Après plusieurs démarches infructueuses, plusieurs voyages à Paris, M. Bouldu et le docteur Rabican comprirent qu'ils n'obtiendraient plus rien par la voie officielle.

Les journaux aussi se lassaient. On recevait froidement les deux savants dans les bureaux de rédaction ; et on leur donna

bientôt à entendre que, désormais, leurs notes ne pourraient passer dans le journal qu'à titre d'insertions payées.

Force fut donc aux deux amis de se croiser les bras, de demeurer dans l'inaction.

Alors, l'espoir qui les avait soutenus tant qu'il y avait eu des démarches à faire, des dépêches à envoyer, de l'activité à déployer, les abandonna tout à fait.

Le docteur se reprit tristement à visiter sa clientèle, qu'il avait forcément un peu délaissée ; M. Bouldu se confina dans son laboratoire.

La cause de Ludovic parut, encore une fois, perdue.

Les deux savants voyaient rarement le professeur Van der Schoppen.

Lui aussi vivait retiré dans son cabinet de travail, et mettait en ordre des monceaux de notes et d'observations pour un immense *Mémoire sur les conditions physiologiques de la vie humaine sous tous les climats du globe.*

Il en avait déjà terminé la première partie, qui avait trait aux habitants de l'Europe ; et les deux cents pages qu'il avait écrites étaient un chef-d'œuvre de clarté, de concision et de documentation consciencieuse. L'Asie lui donnait beaucoup plus de mal. Il y avait là de vastes régions, des peuples entiers, sur lesquels il n'avait que des données tout à fait vagues, des racontars contradictoires de voyageurs, indignes de figurer dans un ouvrage d'une réelle valeur scientifique.

D'ailleurs, le professeur, après avoir partagé, au début, l'espoir de ses amis, semblait s'être découragé le premier.

Il paraissait avoir, sur le lieu de la retraite – ou du tombeau – des aéronautes, une opinion à lui, une idée de derrière la tête, qu'il ne trouvait pas encore bon d'exprimer.

Seuls, Alberte et Yvon avaient toujours la même confiance qu'aux premiers jours.

Le jeune homme s'était entêté dans l'hypothèse que ses amis avaient dû atterrir en un point quelconque du plateau central de l'Asie ; et il n'en démordait pas.

Il avait facilement persuadé Alberte.

Les deux jeunes gens formaient tous les jours mille projets de voyage en Asie.

– Il faudrait, s'écriait Yvon, organiser une expédition, explorer les déserts de la Mongolie et les montagnes du Tibet... Je suis sûr que c'est là qu'ils sont ; ils ne peuvent être que là.

– Tu raisonnes comme un enfant, répondait M. Bouldu. En admettant que *la Princesse des Airs* ait été précisément emportée par le courant aérien qui passe au-dessus de ces régions, et non par celui qui se dirige vers le pôle, pourquoi veux-tu que ce courant les ait précisément déposés là, et ne les ait pas entraînés plus loin !...

– Oui, appuyait le docteur, pourquoi voulez-vous qu'ils ne soient pas arrivés en Chine, au lieu de choisir comme lieu de descente les glaciers inhospitaliers et les rocs arides des cimes de l'Himalaya ?

– Précisément, reprenait Yvon avec feu ; c'est parce qu'ils sont descendus dans ces déserts, ou sur ces sommets inhospitaliers, que nous ignorons leur sort. S'ils avaient pris terre dans un pays comme la Chine, il y a longtemps que nous aurions de leurs nouvelles.

– Je te dis que non, rugissait M. Bouldu.

Et la discussion se terminait toujours par un accès d'emportement de la part de l'irascible météorologiste.

Quant à Jonathan Alcott, sur lequel Yvon exerçait une surveillance minutieuse, il paraissait de plus en plus repentant et résigné à la singulière situation qui lui était faite.

Il avait même demandé en grâce à son ancien maître de lui confier la mise au net et la vérification d'un très important tableau de statistique, sur la hauteur des eaux de pluie en France depuis dix ans.

Il paraissait travailler avec plaisir, et ne laissait jamais échapper la moindre plainte sur sa séquestration.

Il était plein de politesse et même d'amabilité pour la vieille Marthe, qui lui apportait ses repas, et pour le cocher Jean.

Celui-ci, chaque soir, étendait son lit de sangle dans le couloir, en travers de la porte de la cellule, de façon à prévenir toute velléité d'évasion.

Jonathan, comme beaucoup d'Américains, avait une certaine quantité de sang Peau-Rouge dans les veines.

Il devait à cette hérédité une inlassable patience, une assurance et un flegme imperturbables.

Il s'était dit qu'à force de temps M. Bouldu, sans rancune, comme toutes les personnes très violentes, lui pardonnerait et lui rendrait même sa confiance.

Cette opinion était tellement ancrée dans son esprit, qu'il eût été très vivement contrarié si on lui eût offert la liberté sans condition.

Libre, il eût été obligé de passer à l'étranger, et sa vengeance lui aurait échappé.

Car il voulait se venger, et terriblement, d'Alban Molifer, d'abord, première cause de tous ses malheurs – si par hasard il avait échappé à la catastrophe probable de *la Princesse des Airs* – d'Yvon, qui l'avait humilié et qui avait tenu sa vie entre ses

mains – et même de M. Bouldu, ainsi que du docteur Rabican, à qui il gardait rancune pour la générosité même qu'ils avaient déployée envers lui.

Il n'était pas jusqu'à l'inoffensif Van der Schoppen qui n'eût sa part dans la rancune du Yankee. Jonathan s'était promis de le punir du rôle qu'il avait accepté dans la comédie judiciaire où lui-même avait joué celui d'inculpé.

L'application kinésithérapique qui avait terminé la séance du jugement, n'était pas, comme on pense bien, pour peu de chose dans la haine du Yankee contre l'excellent professeur.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis le commencement de l'enquête entreprise par le docteur Rabican et M. Bouldu, pour connaître le sort des aventureux voyageurs, lorsqu'un accident, gros de conséquences, vint modifier la face des choses.

Yvon Bouldu, qui parlait couramment l'allemand et l'anglais, et qui, depuis les derniers événements, s'était habitué à lire les principaux journaux et périodiques en ces langues, découpa, un jour, dans une gazette allemande, un entrefilet dont voici la traduction littérale :

CURIEUSE AVENTURE D'UN CHASSEUR

« Un sous-officier de Cosaques, du district de Semiretschensk (Sibérie méridionale), se trouvant à la chasse avec plusieurs hommes de son escouade, eut l'idée d'envoyer l'un d'eux dénicher un nid à la cime d'un cyprès géant.

« Quelle ne fut pas la surprise des chasseurs en découvrant que ce nid, un nid de milan, était entièrement capitonné avec un lambeau de toile, sur lesquels étaient tracés des caractères en langue française, malheureusement presque illisibles.

« La pluie, les excréments de l'oiseau et ses coups de griffe n'avaient laissé qu'un fouillis de caractères indéchiffrables.

« Le lambeau de toile fut porté, comme une curiosité, au capitaine de la sotnia, qui, comme la plupart des officiers russes, parlait couramment le français.

« Voici ce document, tel qu'il a été restitué par M. Nicolas Hanief :

... osca... Prince.. es.. Air...

.... perdition

rassurez... eur... Rabi...

.... dovic

....

.... secours

.... ban Moli...

« Les caractères ont été tracés avec de l'encre ordinaire.

« Nul doute que l'on ne se trouve en présence d'un document par lequel une mission en détresse essaie de demander du secours.

« Le mot perdition ne laisse aucun doute à cet égard.

« Mais il n'y a, en ce moment, aucune mission européenne, ni surtout française, dans l'Asie centrale.

« La mystérieuse missive trouvée dans le nid de l'oiseau n'est-elle qu'une plaisanterie de mauvais goût, ou nous trouvons-nous en présence d'un appel désespéré jeté par quelque Européen, perdu depuis de longues années dans les régions himalayennes, peut-être prisonnier des farouches tribus mongoles ou des lamas du Thibet ?

« Encore un mystère à éclaircir. »

Le journal qui faisait paraître cet entrefilet était une feuille de second ordre, publiée dans une ville de la frontière russo-allemande, et qu'Yvon ne recevait pas d'ordinaire. On la lui avait expédiée avec un paquet d'autres journaux.

L'article était imprimé en tout petits caractères, dans un coin du journal, lorsque le regard d'Yvon fut arrêté par la singulière disposition typographique du document.

Distraitement, d'abord, il le parcourut. Il eut comme un éblouissement. Le journal lui tomba des mains. Il le reprit, mais il tremblait de tous ses membres, tant son émotion était grande.

Malgré les efforts qu'il faisait pour se dominer, les caractères gothiques de la gazette allemande dansaient devant ses yeux.

– Mais oui, s'écria-t-il après une seconde lecture, en se levant tout d'une pièce pour courir porter la bonne nouvelle à M. Bouldu, ce sont eux !... *Osca... prince... es... air,* c'est l'aéroscaphe, *la Princesse des Airs... Perdition...*

Ici, le front du jeune homme se rembrunit.

– Ils sont en perdition ou y ont été... Heureusement qu'à la ligne suivante le mot *rassurez* laisse de l'espoir... *Rabi...* c'est évidemment le docteur Rabican... *dovic,* Ludovic !... Ce scélérat de Jonathan a donc dit vrai, pour une fois... Et la signature... *ban Moli...* évidemment Alban Molifer, ne permet de conserver aucun doute.

Yvon s'était précipité dans le laboratoire paternel. M. Bouldu, en ce moment occupé à collationner plusieurs cartes des vents dominants, reçut fort mal son fils.

– Tu ne pouvais pas, gronda-t-il, choisir un autre moment pour venir me déranger !...

Yvon, oubliant dans sa joie que son père ne connaissait pas la langue allemande, lui mit le journal sous les yeux.

– Tiens, s’écria-t-il, seras-tu convaincu, maintenant !

M. Bouldu entra dans une nouvelle colère :

– Qu’est-ce que tu veux que cela me fasse, ton journal allemand ?... Traduis-le-moi, au moins... Et d’abord, qu’y a-t-il ?

– Il y a, clama Yvon impatienté à son tour, que *la Princesse des Airs* est retrouvée, ou près de l’être. Ce journal en donne des nouvelles... Jonathan avait dit vrai... Ludovic est parti avec Alban Molifer.

– Que diable ! il fallait me dire cela plus tôt, fit M. Bouldu en exagérant son attitude grondeuse pour dissimuler sa joie et son émotion.

Quand le jeune homme eut traduit fidèlement le bienheureux article, M. Bouldu donna cours à toute sa satisfaction.

Il serra énergiquement la main de son fils.

– Tu ne peux pas t’imaginer, s’écria-t-il, le plaisir que tu me fais. Je suis aussi heureux que le jour de ma réconciliation avec Rabican... C’est ce pauvre ami qui va être content ! Je vais, sans perdre un instant lui porter la bonne nouvelle.

Yvon disparut en faisant claquer joyeusement les portes, et en brandissant toujours la fameuse gazette. Resté seul, M. Bouldu réfléchit. Une idée venait de lui traverser la cervelle.

– Il résulte de tout ceci, se dit-il, que ce coquin de Jonathan a dit la vérité au sujet du petit Ludovic... Je lui ai promis la liberté ; il faut que je tienne parole... Je cours le délivrer, comme je m’y suis engagé.

M. Bouldu, qui avait pour habitude, d’exécuter immédiatement tout ce qu’il avait résolu, grimpa, en toute hâte, à la logette du prisonnier.

Il s'arrêta pour souffler, au dernier palier. Il fallait parler avec dignité au serviteur infidèle.

Jonathan Alcott ne put réprimer un haut-le-corps de surprise à la vue de son maître.

– Rassurez-vous, dit M. Bouldu, majestueusement. Je viens vous remettre en liberté, comme je me suis engagé à le faire, si vos assertions, au sujet du fils de mon ami, monsieur Rabican, se trouvaient confirmées... Un honnête homme n'a qu'une parole. Vous êtes libre.

Jonathan Alcott ne bougea pas.

– Eh bien, entendez-vous ce que je vous dis ?... Vous pouvez partir. Je ne plaisante pas.

L'Américain poussa une sorte de grognement. Il se trouvait très contrarié, et au fond très embarrassé de cette liberté dont il ne savait que faire. Il avait beau réfléchir, il ne découvrait aucun moyen d'éviter son renvoi.

À la fin, il se hasarda à demander à M. Bouldu comment il avait eu des nouvelles de l'aéroscaphe.

En quelques phrases brèves, car il commençait à s'impatienter, le météorologiste le mit au courant.

– Et c'est sur d'aussi faibles preuves, sur d'aussi futiles indices, soupira aussitôt Jonathan, que vous avez la générosité de me pardonner mes crimes, et d'ouvrir les portes de ma prison ! Je ne le souffrirai pas. Je resterai ici jusqu'à ce que vous soyez bien sûr que je n'ai pas voulu vous tromper.

– Restez, si vous voulez, déclara avec indifférence, M. Bouldu ; mais personne ne vous surveillera plus.

– D'ailleurs, fit observer doucereusement l'Américain, il faut que je termine le grand tableau météorologique dont vous avez bien voulu me confier l'exécution.

– Je vois, conclut M. Bouldu avec un rire sonore, que je serai obligé de vous mettre à la porte !… Le voilà, le voilà bien, le prisonnier par persuasion !

Fort de cette espèce de consentement tacite, Jonathan se remit tranquillement à son travail.

Quant à M. Bouldu, qui avait descendu l'escalier en sifflotant comme un collégien, il se jura bien d'expulser cette canaille d'Américain, sitôt qu'on aurait des nouvelles plus précises de l'aéroscaphe, ce qui ne saurait tarder.

Jonathan était ravi.

– Décidément, murmura-t-il, je ne croyais pas le père Bouldu aussi naïf. J'aurai beaucoup moins de peine que je ne l'avais pensé à regagner sa confiance. Il finira bien quelque jour, par me donner son coffre-fort à garder !

En arrivant à l'institut, Yvon eut la chance de rencontrer le docteur Rabican, qui se préparait à sortir.

À la surprise du jeune homme, le docteur, qui avait d'abord manifesté une grande joie, parut soudainement devenir soucieux.

On eut dit que le plaisir qu'il éprouvait était gâté par quelques pénibles préoccupations.

Il n'en remercia pas moins chaleureusement Yvon Bouldu.

– Je n'oublierai jamais, mon cher enfant, s'écria-t-il, que vous avez été le premier à m'annoncer que mon fils vivait encore. Je vais donc pouvoir redonner un peu d'espoir à Alberte et à sa mère.

Le docteur avait prononcé ces paroles d'un ton de tristesse et de mélancolie qui n'échappa point à Yvon.

– Que peut donc avoir le docteur ? s'écria-t-il. Il y a, dans sa tristesse, un mystère que je ne m'explique pas.

Yvon observa plus attentivement son interlocuteur. Évidemment, il faisait des efforts pour échapper à une obsédante pensée.

La conversation languissait lorsque Yvon, sans calculer la portée de ses paroles :

– Nous sommes maintenant, dit-il, moralement certains que *la Princesse des Airs* a pris terre dans quelque contrée de l'Asie centrale. Il ne reste plus maintenant qu'à organiser une expédition, et à nous lancer, nous-mêmes, à la recherche de nos amis.

À ces paroles, le docteur pâlit et balbutia :

– Oui, oui, en effet, vous avez raison... une expédition... Il faudrait une expédition.

Yvon Bouldu comprit, sans en deviner la raison, qu'il venait, involontairement, de froisser son vieil ami.

Il se retira tout rêveur, se demandant, avec anxiété, la cause des soucis du docteur.

Comme il traversait la cour de l'institut maintenant envahie pas les hautes herbes, il se frappa brusquement le front.

– Suis-je assez simple, s'écria-t-il... J'aurais dû comprendre cela du premier coup !...

Yvon venait d'avoir une bonne idée.

Il retourna chez son père beaucoup plus tranquille. Il croyait avoir trouvé le moyen de dissiper la tristesse du docteur, et il se proposait de supplier son père de l'aider dans cette tâche.

Il trouva M. Bouldu dans son laboratoire.

Le météorologiste était d'excellente humeur.

Il se promenait de long en large, en se frottant les mains avec tant de vigueur que l'on eût pu croire, à première vue, qu'il voulait allumer du feu, comme font les sauvages, en frottant énergiquement deux bâtons de bois sec l'un contre l'autre.

– Tu sais, cria-t-il à son fils, d'une voix sonore, que j'ai mis Jonathan en liberté... Du moment où il nous avait dit la vérité, nous ne pouvions pas le transformer en petit Latude domestique.

Yvon ne put réprimer un mouvement de dépit.

– Vous avez fait là de la belle besogne, mon père, grommela-t-il... Mais nous en reparlerons... Pour le moment, il ne s'agit pas de cela... J'ai vu le docteur Rabican.

– Eh bien ?... il doit être enchanté.

– Oui et non... Il est d'une tristesse mortelle.

– Par exemple, s'écria M. Bouldu, déjà prêt à entrer en effervescence, voilà qui est singulier... Comment ! tu viens lui apprendre que son fils est peut-être vivant, et il n'est pas content ! Que lui faut-il donc de plus ?

– Le docteur est certainement très heureux de la nouvelle que je lui ai apportée ; mais vous n'avez peut-être pas réfléchi que, pour retrouver Ludovic, il faut organiser une expédition...

– Eh bien, Rabican organisera une expédition.

– Oui ; mais une expédition est très coûteuse. Pour explorer des pays tels que le massif de l'Himalaya, il faut une escorte nombreuse, des vivres, des armes, des chevaux, des munitions... À moins que le docteur n'obtienne une mission du gouvernement, ce qui n'est guère probable, puisque ses récentes démarches ont épuisé tout son crédit dans les ministères, jamais il ne sera en état de subvenir à des frais aussi considérables. La

construction *de la Princesse des Airs,* d'après ce que tu m'as raconté, a fortement entamé sa fortune. L'institut est vide de pensionnaires ; et l'opinion publique considère le docteur comme à peu près ruiné... Où veux-tu donc qu'il prenne les fonds nécessaires à un voyage d'exploration dans l'Asie centrale ?

M. Bouldu réfléchit un instant.

– Si Rabican n'est arrêté que par le manque d'argent, répondit-il enfin, la question n'est pas insoluble... Je serai heureux, pour ma part, de mettre ma fortune à la disposition de mon vieil ami. En somme, n'y a-t-il pas beaucoup de ma faute, dans cette série de désastres ?

Yvon sauta au cou de son père.

– Je savais bien, s'écria-t-il, que tu serais le premier à faire cette généreuse proposition. Nous allons retrouver Ludovic et Alban ; et nous allons faire un merveilleux voyage dans le pays le plus intéressant, celui que je désirerais le plus connaître.

– Ne t'enthousiasme pas si vite, bougonna M. Bouldu ; tu ne sais pas encore si le docteur Rabican va accepter mon offre. Il est d'une telle fierté, et quelquefois de tels scrupules, qu'il est bien capable de refuser.

– C'est impossible... Jamais il n'hésitera à employer le seul moyen qu'il ait de retrouver son fils... D'ailleurs, je sais comment le persuader ; c'est de lui donner à entendre que le sauvetage de l'aéroscaphe et le retour d'Alban vous dédommageront amplement des avances que vous allez faire pour l'expédition.

– C'est cela, approuva joyeusement M. Bouldu, j'achète à Rabican la moitié de sa part de commanditaire dans l'affaire de *la Princesse des Airs.* Il ne pourra pas me refuser ; il me l'a proposé lui-même.

– Oui, murmura Yvon pensif. Il vous l'a proposé au moment où il se croyait sûr du succès ; il a trop de délicatesse pour ne pas refuser maintenant.

Le père et le fils étaient là de leur conversation, lorsqu'un coup discret fut frappé à la porte du laboratoire.

– Entrez, cria M. Bouldu.

Jonathan Alcott fit son apparition, les yeux hypocritement baissés, et salua gravement.

– Que désirez-vous ? demanda rudement Yvon.

– Excusez-moi de venir vous déranger, fit le Yankee sans quitter son attitude humble et compassée ; mais puisque Monsieur Boulin m'a, tantôt, autorisé à reprendre ma liberté, j'ai cru me rendre utile en compulsant les journaux étrangers. Je viens malheureusement de mettre la main sur un article qui contredit entièrement celui sur lequel vous fondiez l'espérance de retrouver vos amis.

– Alors, pourquoi nous l'apportez-vous ? rugit M. Bouldu. Vous agissez contre vos intérêts !

– Je sais que la preuve de ce que j'ai avancé se trouve ainsi remise à plus tard ; mais j'ai cru qu'il était de toute loyauté de vous avertir. L'avenir démontrera certainement, d'une autre façon, que je n'ai pas menti.

Cependant Yvon, qui avait arraché, des mains du Yankee, un exemplaire du journal russo-allemand dont la lecture, la veille, leur avait causé tant de bonheur, lut avec désespoir :

CURIEUSE AVENTURE D'UN CHASSEUR *(Suite)*.

« Nous sommes heureux d'offrir, aujourd'hui, à nos lecteurs, une restitution plausible et probablement exacte du mystérieux document en langue française découvert par les chasseurs du district de Sémiretschensk.

« Comme nous le croyions, il ne s'agit pas d'un appel adressé par des explorateurs européens en péril. Un officier russe, qui a beaucoup voyagé dans tout l'Empire, nous adresse l'explication suivante.

« Le document se lirait ainsi :

La *Tosca*, *Prince des Arts*

a été mis en *répétition*

Rassurez direct*eur Rabi*chac

Succès au Prado. Victoire.

Avons reçu *secours*

du public. Bancs démolis.

« L'auteur de cette version, M. Gobelet, a très intimement connu, à Moscou, un imprésario français, M. Rabichac, qui fait encore, à l'heure actuelle, des tournées artistiques, à la *tête* d'une troupe d'opéra, dans le sud de la Russie.

« M. Rabichac qui est très connu, a eu, au cours de ses voyages théâtraux, d'innombrables aventures.

« Maintes fois, ses accessoires ont été démolis par les paysans, et les artistes de sa troupe malmenés.

« Il est exact que M. Rabichac soit allé donner des représentations jusque dans les régions les plus sauvages du Caucase.

« Vérification faite, M. Rabichac est toujours à la tête de sa troupe, et donnait encore, il n'y a pas un mois, une représentation à Nijni-Novogorod. Il y a donc tout lieu de croire que l'explication de M. Gobelef est la vraie.

« Le fameux document a dû être expédié à l'imprésario par un de ses artistes, dans une des nombreuses circonstances où la troupe s'est trouvée en détresse dans les steppes. »

Yvon ne prit même pas la peine de finir l'article, et froissa le journal avec dépit.

Ainsi tout était remis en question.

Ludovic, retrouvé, quelques heures auparavant, était maintenant perdu de nouveau.

Il allait falloir annoncer la déchirante vérité au docteur Rabican, qui devait, maintenant, croire au salut de son fils.

Yvon baissa la tête avec découragement, pendant que Jonathan, congédié d'un mot, par M. Bouldu furieux, se retirait en riant sous cape.

Entre le père et le fils, la soirée se passa tristement.

D'un commun accord, ils s'étaient donné jusqu'au lendemain pour aller remplir la cruelle mission d'informer le docteur Rabican de cette déconvenue.

Vers dix heures, le timbre électrique de la porte d'entrée retentit soudainement.

M. Bouldu et Yvon en reçurent comme un coup en plein cœur.

Sans nul doute, c'était le docteur Rabican qui venait s'entretenir avec ses amis, de ses projets d'expédition, et qu'il allait falloir désespérer.

Si cruelle que fût cette tâche, on devait la vérité au docteur.

C'était bien le docteur Rabican ; mais il paraissait en proie à une exaltation tout à fait en dehors de ses habitudes et de son tempérament.

– Mes amis, s'écria-t-il, dès l'entrée, je vous apporte une grande et heureuse nouvelle.

M. Bouldu et son fils, se méprenant sur le sens de ses paroles, firent appel à tout leur courage pour le détromper.

– Oui, continua le docteur, l'entrefilet que vous avez lu est confirmé de tout point. Alban Molifer vient de m'envoyer une dépêche.

– Une dépêche ! s'écrièrent à la fois M. Bouldu et Yvon, en proie à l'étonnement le plus profond.

– Oui ; et une vraie dépêche. Mais elle m'arrive par une voie peu ordinaire. Elle vient de l'Himalaya, en passant par le Mont Blanc.

– Mais il n'y a pas de ligne télégraphique dans l'Himalaya ! objecta Yvon.

– Non, répliqua victorieusement le docteur... Mais vous oubliez la télégraphie sans fil !... Du lieu où ils se trouvent, c'est-à-dire probablement d'un des hauts sommets de l'Himalaya, Alban Molifer a trouvé le moyen d'installer, avec les machines électriques de l'aéroscaphe, les appareils, d'ailleurs extrêmement simples, qui servent à la transmission des ondes électriques, sans l'intermédiaire d'aucune espèce de conducteur métallique. Il a télégraphié, sans savoir où sa dépêche aboutirait, ni même sans savoir si elle aboutirait quelque part. Les employés du télégraphe sans fil du Mont Blanc, ont été fort surpris, la nuit dernière, d'entendre vibrer, d'une façon tout à fait irrégulière et inusitée, la sonnerie de l'avertisseur. Ils se sont mis immédiatement à enregistrer le message de leur correspondant inconnu ; mais malheureusement, soit défectuosité des appareils construits par Alban, soit pour toute autre cause, ils n'ont pu recueillir que les mots suivants, qui viennent de m'être fidèlement transmis... Le message, quoique incomplet, est suffisamment explicite... Lisez plutôt...

M. Bouldu prit des mains du docteur le télégramme qu'il lui tendait. Il lut :

« Docteur Rabican, Saint-Cloud, France. Prière de transmettre, contre récompense, cette dépêche d'aéronautes perdus dans les monts de l'Himalaya, à docteur Rabican, Saint-Cloud, France. Sommes en bonne santé... Princesse... préservée malgré avaries... Ludovic avec nous.............. »

– Le message est inachevé, fit remarquer Yvon.

– Oui, répondit le docteur... Les employés ont eu beau lancer, dans la direction approximative d'où était venue la dépêche, leur courant le plus puissant, Alban n'a pas répondu... Mais cela n'a pas d'importance. Nous en savons assez. Je vais immédiatement me mettre à la recherche de mon fils, dussé-je entreprendre seul ce voyage.

– Vous ne l'entreprendrez pas seul, mon vieil ami, s'écria M. Bouldu en serrant les mains du docteur. Nous tenons absolument Yvon et moi, à faire partie de l'expédition.

Le docteur, ramené à ses préoccupations pécuniaires, avait repris brusquement sa mine soucieuse.

Avec mille précautions, M. Bouldu fit ses offres de service. Le docteur finit par accepter, même sans trop s'être fait prier.

– Du moment que mon fils vit, qu'Alban et sa famille existent encore, que *la Princesse des Airs* est intacte, je suis sûr de pouvoir vous rembourser... D'ailleurs n'êtes-vous pas, mon cher Bouldu, le seul ami à qui je puisse m'adresser en cette occasion !

– Ce n'est pas un service que je vous rends, répliqua M. Bouldu. Je ne fais que vous accorder la réparation que je vous devais, pour mon injustice et ma méchanceté à votre égard.

Cette importante question d'argent une fois réglée, Yvon jugea bon de mettre sous les yeux du docteur, le second entrefilet du journal allemand.

Personne n'ajouta foi à l'explication fantaisiste de l'officier russe.

La dépêche reçue par le docteur, confirmait trop bien les termes du document trouvé dans la basse Sibérie, pour qu'il subsistât le moindre doute sur le salut de Ludovic.

Le docteur demeura, fort avant dans la soirée, avec ses amis.

Yvon se fit expliquer par son père le fonctionnement du télégraphe sans fil.

Le télégraphe sans fil, inventé par l'ingénieur italien Marconi, et perfectionné par l'inventeur Telsa, ne transmettait d'abord les dépêches qu'à une très faible distance : quelques centaines de mètres.

Maintenant on peut correspondre d'un bout à l'autre de la terre.

M. Telsa espère même entrer en communication avec les planètes.

Les appareils de télégraphie sans fil sont extrêmement simples et peu coûteux. Un employé quelconque peut les mettre en mouvement, après les avoir vu fonctionner une seule fois...

Grâce à l'oscillateur Telsa, les ondes électriques les plus faibles sont amplifiées des millions de fois, et peuvent se transmettre à travers le sol ou la terre, avec une rapidité presque égale à celle de la lumière.

Ces ondes, d'ailleurs, se comportent comme les rayons X et traversent les eaux ou les rochers aussi facilement que l'air.

Dans un avenir très prochain, chaque maison particulière, chaque établissement public aura sa tour.

Pour les villes qui ne se trouvent pas situées sur des hauteurs, les postes de télégraphie sans fils seront installés sur des ballons captifs retenus par des câbles métalliques, et lancés à une très grande hauteur, de manière à atteindre les couches supérieures d'air raréfié, à travers lesquelles les ondes se transmettent plus facilement…

– Quand le télégraphe sans fil sera installé partout, conclut M. Bouldu, la solidarité humaine aura fait un grand pas. Les idées se répandront avec une rapidité inconcevable ; les journaux seront informés instantanément des événements et les opérations commerciales pourront se traiter sans déplacement.

M. Bouldu donna rendez-vous au docteur pour le lendemain, afin de fixer la date du départ et de combiner les préparatifs de l'expédition.

Yvon nageait dans une joie sans bornes.

Un seul détail contrariait le jeune homme.

Pourquoi donc son père, après avoir remis en liberté Jonathan Alcott, ne s'en était-il pas débarrassé, ne l'avait-il pas envoyé se faire pendre ailleurs !

L'Américain, dont l'arrivée subite du docteur Rabican avait éveillé la curiosité, avait pu, en collant son oreille à la porte du salon, entendre une partie de la conversation.

Il était allé se coucher, très mécontent de la tournure que prenaient les événements.

– Si M. Bouldu part en expédition, s'était-il dit, on me renverra certainement, et je perdrai ma vengeance, en même temps que ma situation.

Il réfléchit une partie de la nuit aux moyens de parer à cette éventualité.

Il n'en trouva pas de meilleur que d'aller se jeter aux pieds de M. Bouldu et du docteur Rabican, et de les supplier de l'emmener avec eux dans leur voyage.

Jonathan Alcott se rendait compte du peu de succès qu'aurait sans doute sa demande ; mais c'était la seule chance qui lui restât de ne pas voir échapper la vengeance que son âme haineuse mûrissait depuis si longtemps.

– Ce sont de braves gens si naïfs, murmura-t-il en s'endormant, qu'ils sont, après tout, bien capables de me pardonner et de m'emmener... Alors, ce sera tant pis pour eux !

III

EN ROUTE FOUR L’ASIE CENTRALE

M. le professeur Van der Schoppen était, depuis quelques jours, devenu absolument invisible.

Les enfants de la ville, à qui sa houppelande verte était familière, n’avaient plus la joie de le voir traverser les rues de son pas lourd et automatique.

Il y avait presque une semaine que le docteur Rabican n’avait entendu relater quelque nouvelle mésaventure advenue au propagandiste de la médecine kinésithérapique.

Le professeur Van der Schoppen travaillait...

Enveloppé d’une copieuse robe de chambre à ramages, coiffé d’une calotte de velours, il ne quittait plus son cabinet de travail.

Ce sanctuaire, où personne n’avait le droit de pénétrer, sauf Mme Van der Schoppen qui, à de rares intervalles, venait essayer d’y mettre un peu d’ordre, offrait le spectacle d’un extravagant pêle-mêle. Des tomes, ouverts à la bonne page étaient entassés sur le plancher, où ils formaient des piles branlantes. Dans les coins, il y avait des monceaux de notes, que le professeur passait quelquefois des heures à remuer, sans arriver à découvrir celles qu’il cherchait.

Des cartes, des tableaux synoptiques, recouvraient entièrement les murailles.

Il n'était pas jusqu'au plafond qui n'eût été utilisé : des échantillons d'animaux rares s'y balançaient et achevaient de donner au cabinet de travail de l'honnête savant l'apparence d'une tanière de sorcier au Moyen Âge.

Ailleurs, au-dessus d'une bibliothèque, on voyait toute une série de crânes divisés en compartiments, correspondant chacun à un penchant ou à un vice, car M. Van der Schoppen avait été, autrefois, un fervent adepte de la phrénologie.

Il n'y avait que très peu de temps qu'il avait délaissé la science de Gall et de Spurzheim pour s'éprendre d'un tel enthousiasme pour la médecine kinésithérapique.

Brandissant d'une main une grosse pipe de porcelaine au tuyau de merisier de la Forêt-Noire, Van der Schoppen s'agitait au milieu d'un nuage de fumée si opaque, que M. Bouldu n'eût certes pas hésité à le ranger au nombre des phénomènes météorologiques, dans la série des cumulo-stratus.

Parmi ce fatras d'in-quarto, de dictionnaires et de manuscrits, où il aurait été imprudent, à tout autre qu'à lui, de s'aventurer, Van der Schoppen se démenait avec les précautions minutieuses et la grâce d'un ours fourvoyé dans la boutique d'une lingère.

Jamais il n'abandonnait sa pipe.

Quand le travail marchait au gré de ses désirs, il lançait, d'un rythme toujours pareil, de petites bouffées de satisfaction en donnant, à intervalles égaux, comme par habitude, de légers coups de poing sur son bureau.

S'il était arrêté par quelque difficulté, c'étaient de véritables trombes de nicotine que lançait la pipe de porcelaine.

Les coups de poing aussi devenaient formidables ; le bois du bureau craquait lamentablement et les piles de tomes oscillaient, sur leurs bases fragiles, de façon menaçante.

Les habitants de la maison voisine, d'abord alarmés de ces bruits insolites, avaient fini par s'y habituer.

Quant à Mme Van der Schoppen, instruite dans les bons principes kinésithérapiques, elle n'y faisait plus attention depuis longtemps.

D'ailleurs, quand il était plongé dans quelque travail d'importance, M. Van der Schoppen ne voulait être dérangé sous aucun prétexte.

Aux heures des repas seulement, Mme Van der Schoppen pénétrait, sur la pointe du pied, dans le cabinet de travail, mettait le couvert sur un petit guéridon spécialement affecté à cet usage et se retirait sans avoir fait le moindre bruit.

Quand il avait faim ou soif, le professeur courait au guéridon, mangeait et buvait au hasard ce qui lui tombait sous la main, et se remettait au travail avec un nouvel acharnement.

Le professeur Van der Schoppen était beaucoup plus estimé comme théoricien et comme écrivain médical que comme praticien.

La plume à la main, il raisonnait avec une logique impeccable. Beaucoup de ses ouvrages faisaient autorité de l'autre côté du Rhin, et même en France. Au fond, il eût été plutôt fait pour être un philosophe, adonné aux seules conceptions abstraites, que pour jouer un rôle actif dans la vie pratique.

Son grand défaut était de vouloir réaliser de point en point, de réaliser jusqu'à leurs dernières limites sur ses malades, les théories qu'il avait une fois adoptées.

Malgré sa bonté naturelle, lorsqu'il se croyait sûr de l'efficacité d'un genre de médication, il l'appliquait inexorablement, quelles qu'en dussent être les conséquences.

Depuis qu'il avait attaqué le second volume de son ouvrage sur les *Conditions physiologiques de la vie humaine sous tous*

les climats du globe par rapport aux influences climatériques, le professeur était fort mécontent.

Il possédait, au suprême degré, l'art de développer, à perte de vue, les plus minces observations, et d'en tirer des conclusions tout à fait inattendues. Mais encore fallait-il qu'il eût un point de départ.

Or, pour son étude comparée des races asiatiques, il n'avait pas la dixième partie des documents indispensables. Il avait vainement exploré les bibliothèques. Sur toute l'immense population de l'Asie centrale, il n'avait trouvé, comme renseignements, que les relations incomplètes et parfois même contradictoires, d'un petit nombre de voyageurs et de missionnaires.

La pipe de porcelaine lançait des fumées si épaisses que le docteur en devenait-invisible comme les dieux d'Homère au sein de leur nuage ; et le bureau geignait si douloureusement, et à des intervalles si rapprochés, que les voisins eussent pu croire que M. Van der Schoppen avait abandonné la médecine pour la cordonnerie, et qu'il confectionnait, en amateur, des galoches, à l'usage de sa nombreuse famille.

Cependant, le tome II du mémoire n'avançait pas. Un jour que M. Van der Schoppen avait passé tout l'après-midi sans arriver à mettre sur pied plus d'une demi-page, le découragement le prit. Il déposa sa pipe, se dépouilla de sa robe de chambre et de son bonnet de velours, endossa la houppelande verte, et sortit, avec l'intention de se rafraîchir le cerveau par une bonne promenade, qui se terminerait par une visite à l'ami Bouldu.

Une particularité du caractère du professeur Van der Schoppen, c'était de ne posséder, qu'à un très faible degré, la notion du temps. Il n'arrivait jamais à l'heure aux rendez-vous. Quand il se trouvait dans un endroit où il se plaisait, les heures s'écoulaient, pour lui, comme des minutes ; et il s'étonnait, naïvement, après une demi-journée entière passée à discuter, de

voir venir la nuit. Il lui semblait qu'il n'était là que depuis un quart d'heure.

Dans sa fièvre d'étude, il avait totalement oublié M. Bouldu et le docteur Rabican.

Il fut fort surpris de constater qu'il avait laissé passer toute une semaine sans aller voir ses amis, et sans prendre de leurs nouvelles.

– Je serai donc toujours aussi distrait, murmura-t-il... Je me suis plongé jusqu'aux oreilles dans les paperasses ; et j'ai tout oublié. Je suis vraiment un étourdi et un égoïste.

Pour se punir de sa distraction, le professeur décida qu'il commencerait par se rendre chez son ami Bouldu, sans faire la promenade qu'il s'était promise. Le météorologiste, après avoir grondé son ami de son indifférence, le mit au courant des événements des jours derniers.

Van der Schoppen se réjouit franchement de la bonne tournure que prenaient les recherches du docteur Rabican.

En entendant parler de l'Himalaya et de l'Asie centrale, il dressa l'oreille.

– Je voudrais bien, soupira le professeur, que vous fussiez de retour de votre exploration ! Vous pourriez me fournir les renseignements qui me manquent pour mon livre sur les conditions physiologiques de la vie humaine...

– Je vous rapporterai toutes les observations que vous voudrez, s'écria M. Bouldu... Vous n'avez qu'à me remettre, au départ, un questionnaire. Je vous le rendrai, au retour, exactement rempli.

– Je vous remercie... Vos notes me seront évidemment d'un grand secours ; mais il y a des observations que je suis seul capable de faire utilement.

– Allez-y donc vous-même ! s'écria M. Bouldu avec sa brusquerie habituelle.

Van der Schoppen demeura bouche bée.

Il réfléchissait, tout surpris qu'une idée aussi simple ne se fut pas, tout d'abord, présentée à son esprit.

– Mais oui, balbutia-t-il enfin ; c'est une excellente inspiration. Je vais y songer. On ne décide pas une aussi grosse affaire au pied levé.

– Décidez-vous promptement, alors, ajouta M. Bouldu ; car nous sommes bien résolus à partir la semaine prochaine.

L'idée d'un voyage en Asie centrale avait dû faire une grande impression sur Van der Schoppen ; car, pendant tout le reste de l'entretien, il parut n'être plus du tout à la conversation, et il répondit, à tort et à travers, aux plaisanteries de son ami.

Cette préoccupation n'échappa pas à M. Bouldu.

– Vous viendrez avec nous, lui cria-t-il, du seuil de la porte, en le reconduisant... C'est entendu, n'est-ce pas ?

Le professeur partit, sans répondre ni oui, ni non, très alléché, au fond, par l'idée du voyage.

Le lendemain, à la première heure, il sonnait à la porte de M. Bouldu.

– Eh bien, lui demanda malicieusement celui-ci. Et ce voyage ?

– J'ai réfléchi toute la soirée d'hier ; j'ai pris l'avis de Madame la professeur Van der Schoppen. Elle m'a fait plusieurs objections que j'ai victorieusement réfutées. Comme c'est une estimable personne, qui a beaucoup de bon sens et de raisonnement, elle m'a posé quelques questions que j'ai résolues. Et bref, nous avons fini, somme toute, à nous décider...

– Et bien, à quoi ? s'écria M. Bouldu, qui bouillait d'impatience.

– Nous avons fini, somme toute, par nous mettre d'accord. Madame la professeur Van der Schoppen a reconnu avec moi que ce voyage serait utile à l'avancement de la science, et à la gloire personnelle de son mari.

– Alors, c'est décidé ?

– Mais oui, mon bon ami.

M. Bouldu poussa un hurrah de triomphe, et serra énergiquement les mains du brave allemand, sur la face duquel errait un sourire béat.

Les préparatifs du départ furent poussés avec une grande activité.

M. Van der Schoppen, afin de diminuer, en partie, les frais considérables de l'expédition, multiplia les démarches afin d'obtenir officiellement, de son gouvernement, une mission ethnographique pour les régions de l'Himalaya.

Grâce à ses honorables antécédents scientifiques, grâce surtout à la protection d'un ministre dont il avait été, autrefois, le camarade, à l'université d'Heidelberg, il eut la chance de réussir, et fut mandé à Paris, à son ambassade, pour recevoir des lettres qui l'accréditaient, officiellement, près des souverains des pays qu'il comptait traverser.

M. Bouldu et le docteur Rabican essayèrent, eux aussi, d'obtenir une mission du gouvernement français. Leur proposition fut acceptée avec joie par le ministre ; mais le budget de l'année n'était pas encore voté, et les formalités indispensables exigeaient des délais qui auraient reculé l'expédition à plusieurs mois. Force fut donc de passer outre, et de se contenter d'une subvention qu'accorda la Société de Géographie.

Un matin que M. Bouldu, entouré de guides et d'indicateurs de chemins de fer, étudiait sur une carte, les divers itinéraires, Jonathan Alcott se présenta devant lui.

Depuis qu'il savait que l'expédition était décidée, il évitait le plus possible, d'attirer l'attention, guettant une occasion de parler seul à seul, à M. Bouldu, quand il le saurait bien disposé.

Justement ce jour-là, Yvon était allé déjeuner chez les Rabican ; et Jonathan avait fini de calligraphier les tableaux synoptiques qu'on lui avait donné mission de mettre au net.

C'était là deux circonstances favorables, dont l'Américain voulait profiter.

– Que désirez-vous ? demanda rudement M. Bouldu qui n'employait plus jamais, avec Jonathan, le tutoiement amical d'autrefois.

L'Américain présenta modestement le travail qu'il apportait, et dont M. Bouldu se montra très satisfait.

– Voilà qui est d'une netteté merveilleuse, s'écria-t-il... Je vous félicite... Je sais, parbleu, que vous êtes intelligent et capable ! Il est fâcheux que vous ayez agi envers moi avec tant de scélératesse.

Jonathan baissa piteusement la tête et ne répondit pas un mot.

– Oui, continua M. Bouldu, j'aurais pu faire quelque chose de vous ; mais il n'y faut plus penser. Je vais vous donner un mois d'appointements ; vous irez ensuite où vous voudrez.

À ces mots, Jonathan éclata en sanglots.

Il se jeta aux pieds de M. Bouldu interloqué et lui embrassa les genoux à la façon des suppliants antiques.

– Ce n'est pas maintenant qu'il faut pleurer, grommela le savant, un peu ému, malgré lui, de ces larmes qui paraissaient sincères.

– Ne me congédiez pas, sanglota Jonathan. Je veux rester près de vous, racheter tout mon passé par un dévouement sans bornes, et vous accompagner dans votre exploration... Peut-être en me précipitant entre vous et les dangers qui vous attendent là-bas, aurai-je le bonheur de vous sauver la vie.

M. Bouldu, qui avait fait signe à Jonathan de se relever, l'écoutait patiemment, bien décidé à se débarrasser de lui, le jour même, d'une façon définitive.

Jonathan, qui épiait, d'un œil anxieux, les divers sentiments qui se reflétaient sur le visage de son maître, continuait sa défense avec une éloquence véritable. Il insista sur l'attachement dont il avait toujours fait preuve, attachement qui l'avait même poussé à commettre des crimes dont, en somme, en cas de succès, le météorologiste eût recueilli tous les bénéfices.

Le savant, qui avait conscience d'avoir fait preuve, à certaine époque, de beaucoup d'animosité et de beaucoup de partialité, ne savait trop quoi répondre. Il était très ennuyé, au fond qu'on lui remît ainsi ses égarements sous les yeux, et il ne pouvait s'empêcher de trouver que, par sa haine contre Alban, par sa brouille avec le docteur, il avait quelque peu encouragé les méfaits de Jonathan Alcott.

L'Américain termina cette espèce de plaidoyer par une série de chaleureuses protestations.

Enfin, il fit habilement valoir qu'un préparateur aussi exercé que lui était difficile à trouver, et serait d'une grande utilité dans une expédition du genre de celle qui se préparait.

– Qui ferait les photographies ? conclut-il... Qui entretiendrait les appareils ? Qui recopierait vos notes ? Qui préparerait

les oiseaux et les insectes que vous voudrez rapporter, si je n'étais pas là ?

M. Bouldu résistait encore, mais plus faiblement. Jonathan Alcott redoubla d'éloquence et de protestations de repentir. Il jura solennellement qu'il regardait, pour son propre compte, l'expédition comme une sorte de pèlerinage expiatoire, au cours duquel il recouvrerait sa propre estime, et peut-être, ajouta-t-il humblement, celle de son vénéré maître.

À la fin, M. Bouldu, moitié attendri, moitié convaincu, s'écria de sa voix la plus bourrue :

– Eh bien, accompagnez-nous si vous voulez, après tout. Mais je vous préviens qu'Yvon, qui ne vous porte pas précisément dans son cœur, sera spécialement chargé de votre surveillance. À la moindre incartade de votre part, il est bien capable, de vous faire payer tous vos méfaits en bloc.

Jonathan répliqua qu'il ne demandait pas mieux qu'à être surveillé, qu'à occuper, dans l'expédition, le rang le plus infime, et qu'il obéirait aveuglément à tous les ordres qu'on voudrait bien lui donner.

L'Américain se retira, au comble de la joie.

Quant à M. Bouldu, il était très mécontent de lui-même. Il avait conscience d'avoir montré, cette fois encore, beaucoup trop de faiblesse.

De plus, il n'était pas sans inquiétudes sur la façon dont son fils allait accueillir l'annonce de sa réconciliation avec Jonathan.

Yvon fut, en effet, très contrarié ; et, sans manquer au respect qu'il devait à son père, il lui adressa quelques observations amères sur la faiblesse dont il venait de faire preuve. M. Bouldu mit timidement en avant les services que pourrait rendre Jonathan, le repentir qu'il montrait.

– Ces services, répliqua Yvon avec ironie, se borneront sans doute, comme par le passé, au crime et à la trahison. Heureusement que nous serons assez nombreux pour le forcer à être fidèle, bon gré, mal gré.

Yvon, qui sortait de chez le docteur Rabican, fit part à son père d’un autre sujet de préoccupation.

Mme Rabican, à qui la lecture de la dépêche, transmise par le poste de télégraphie sans fil du Mont Blanc, avait presque miraculeusement rendu la santé et l’énergie, voulait à toute force faire partie, elle aussi, de l’expédition.

Alberte refusait de se séparer de sa mère.

Le docteur Rabican était dans la consternation.

M. Bouldu, aussi, n’en revenait pas d’une pareille prétention de la part des deux femmes.

– Mais, c’est insensé, s’écria-t-il... que ferons-nous, au milieu des déserts et des hordes de Tartares, de ces deux Parisiennes délicates et maladives, à qui il nous sera impossible de procurer le confortable auquel elles sont habituées !... Elles retarderont notre marche en exposant, sans profit pour personne, leur santé et leur existence !

– Vous avez en partie raison, mon père, mais je dois dire aussi que le sentiment qui guide Mme Rabican est très légitime et très humain... Elle l’a déclaré, tout à l’heure, devant moi, elle mourrait d’inquiétude et de chagrin si, après avoir cru si longtemps son fils perdu, il lui fallait encore se séparer de son mari... Ce ne serait pas, d’ailleurs, le premier exemple d’expéditions de ce genre entreprises par des femmes. On cite les noms de plusieurs voyageuses célèbres.

– Oui, mais elles étaient d’un tempérament très robuste, et avaient été entraînées de longue date aux fatigues et aux privations.

– Mme Rabican et Alberte seront soutenues, dans les épreuves qui nous attendent là-bas, par la foi profonde qu'elles ont au succès de l'entreprise... Pour retrouver son fils, la mère de Ludovic supportera les plus dures privations, triomphera de tous les obstacles... D'ailleurs, ne sommes-nous pas là pour les protéger ?

– Après tout, conclut M. Bouldu, cela m'est égal... Qu'elles viennent si elles le désirent... C'est plutôt Rabican que moi que cette question regarde.

Yvon Bouldu était à la fois vexé et satisfait.

Il était vexé de la décision que son père avait prise d'adjoindre Jonathan Alcott à l'expédition, et il était heureux de voir que M. Bouldu n'eut pas fait plus d'objections à la présence de Mme Rabican et d'Alberte.

Il les aimait aussi tendrement qu'une mère et qu'une sœur, et il eût éprouvé un véritable chagrin à en être séparé pendant de longs mois.

Enfin, il savait que, malgré les objections qu'il avait faites pour la forme, le docteur était, au fond, du même avis que lui. L'inquiétude que M. Rabican eût ressentie en abandonnant en France, les êtres qui lui étaient le plus cher, eût certainement paralysé toute son initiative, au cours de la campagne d'exploration qui allait s'ouvrir. Cette question, réglée à la satisfaction générale, on s'occupa de l'itinéraire.

La cruelle guerre qui, pendant deux années, avait ravagé la région turco-russe, venait de prendre fin. Les voyageurs pouvaient donc traverser ces contrées en toute sécurité.

M. Bouldu, le docteur Rabican et le professeur Van der Schoppen furent unanimes à adopter la voie suivante, qui leur parut la plus rapide.

Les voyageurs partiraient de la gare de l'Est, à Paris, par l'Orient-Express qui les conduirait à Constantinople, d'où ils prendraient le bateau à vapeur jusqu'à Poti.

Le chemin de fer transcaucasien, qui va de Poti à Bakou, les déposerait sur le rivage de la mer Caspienne qu'ils traverseraient sur les navires de la compagnie russe « Kavkaz et Merkur », qui fait le service entre Bakou et Tachkent, tête de ligne du chemin de fer transcaspien.

Après Samarkande, les voyageurs diraient définitivement adieu à la civilisation, et réuniraient une escorte pour les accompagner dans les régions himalayennes.

C'est véritablement alors que l'expédition commencerait.

Cet itinéraire une fois convenu, on s'occupa des préparatifs immédiats.

Suivant les conseils que donnent tous les grands explorateurs, on n'emporta que le nombre d'objets strictement indispensables, en ayant soin de les choisir du poids le plus faible possible.

M. Bouldu se chargea lui-même du choix des appareils photographiques et des instruments de précision.

Le docteur Rabican s'occupa de la pharmacie portative qui, sous un faible volume, devait être approvisionnée d'une façon très complète, puisqu'on allait avoir des centaines de lieues à franchir, dans des régions presque entièrement barbares, et où la température saute brusquement du froid glacial des pôles à la torridité des régions sahariennes.

Le professeur Van der Schoppen fut spécialement chargé des approvisionnements. Il n'eut garde d'oublier les tablettes de bouillon concentré, les boîtes de lait stérilisé ; et même le tabac comprimé par la presse hydraulique et réduit à un volume insignifiant, que l'on débite spécialement aux explorateurs. Des

boîtes de conserves et des caisses de biscuit, sans omettre quelques bouteilles de cognac, complétèrent les provisions de bouche.

Yvon Bouldu s'était chargé de l'achat des armes. Chacun des voyageurs fut muni d'une carabine à répétition à douze coups, sortant des manufactures nationales de Saint-Étienne ; chacun d'eux eut, en outre, une paire de revolvers, une épée-baïonnette et un solide poignard à manche de corne.

Yvon eut même la galanterie de faire présent aux deux dames d'un mignon revolver à crosse d'ivoire et à canon nickelé.

Deux caisses de munitions furent aussi jointes aux bagages.

Outre les cartouches ordinaires à poudre sans fumée, on emportait une certaine quantité de cartouches à balles explosibles, de celles que l'on emploie pour chasser l'éléphant sauvage ou le tigre, et une provision de ces fusées en usage dans la marine pour les signaux, et que M. Bouldu avait déclarées absolument indispensables.

– Avez-vous donc l'intention de nous régaler d'un feu d'artifice ? demanda Alberte.

– Nullement, répliqua M. Bouldu, ces pièces d'artifice sont destinées à un emploi plus sérieux. Nous leur devrons peut-être un jour notre salut, ou le succès même de notre entreprise.

– Comment cela ?

– Admettez, par exemple, mademoiselle, que pour une raison ou pour une autre, nous nous trouvions divisés en deux troupes. Les fusées deviendront pour nous un moyen très pratique de faire connaître le péril que pourra courir l'un de nos détachements, ou de correspondre, entre nous, à de grandes distances...

– De plus, ajouta le docteur Rabican, lorsque nous croirons être parvenus dans le voisinage d'Alban, les fusées que nous

lancerons à des intervalles réguliers, seront, pour lui, un moyen de voir que le secours approche, et de savoir dans quelle direction avancer pour aller à notre rencontre.

Restait la question des vêtements.

On dut en emporter un assortiment très varié, depuis les complets de toile blanche, les casques doublés de liège pour les pays torrides, jusqu'aux pardessus fourrés, aux toques de loutre et aux triples gants, pour les régions de glaces éternelles.

M. Bouldu, connaissant les accidents nombreux que cause la réfraction de la lumière sur la surface éblouissante des neiges, commanda également un assortiment de lunettes munies de verres noircis, qui éviteraient aux voyageurs les ophtalmies et les inflammations d'yeux si fréquentes dans les régions de montagnes.

Yvon Bouldu insista, pour qu'à l'exemple de certains voyageurs illustres, on se munît, pour la traversée des cours d'eau, d'un canot démontable.

Ce canot, tout en caoutchouc, s'ajustait sur une armature d'acier, et n'offrait, une fois replié, qu'un volume insignifiant.

Enfin, on se pourvut encore de pics, de pelles, de marteaux, de clefs anglaises, en un mot, de tous les outils indispensables à la réparation des appareils et à l'installation d'un campement.

Les voyageurs possédaient, en outre, d'excellentes cartes des pays qu'ils allaient avoir à traverser. Les unes avaient été offertes à M. Bouldu et au docteur Rabican par la Société de Géographie, les autres, expédiées de Hambourg au professeur Van der Schoppen, par ses savants collègues d'outre-Rhin.

Cependant, la nouvelle du départ de l'expédition s'était répandue dans les milieux scientifiques.

Le sort des aéronautes de *la Princesse des Airs* passionnait le public plus vivement que jamais.

M. Bouldu, le docteur Rabican et Van der Schoppen étaient assaillis par une nuée de reporters.

Tous les journaux publièrent leurs portraits, leurs biographies et la liste de leurs travaux scientifiques.

Van der Schoppen et M. Bouldu, qui ne se seraient jamais attendus à un tel succès, étaient devenus rapidement populaires.

Des journaux amusants publièrent leur caricature, et les échos contenaient, tous les jours, quelques anecdotes plus ou moins véridiques sur les bizarreries de leur caractère et de leur existence privée.

L'engouement du public fut tel que, les derniers jours qui précédèrent le départ, une foule d'objets hétéroclites furent adressés aux explorateurs, en guise de présents, par des industriels avides de publicité ou de simples particuliers, désireux de voir leur nom imprimé dans les journaux.

C'étaient des caisses de liqueurs et de conserves, des appareils photographiques, jusqu'à une énorme lunette astronomique, et même deux gros chiens.

Un train tout entier n'eut pas suffi au transport de ces petits cadeaux.

Le docteur Rabican dut faire passer une note dans les journaux.

Tout en remerciant ses aimables correspondants, il les priait de cesser, à l'avenir, leurs envois.

La plupart des objets déjà expédiés furent retournés.

Mais M. Bouldu insista pour garder les chiens, deux danois superbes, qu'il avait baptisés immédiatement : Zénith et Nadir, et qui devaient, assura-t-il, rendre d'importants services aux explorateurs.

Le départ de Saint-Cloud eut lieu avec une certaine solennité.

Le matin, un déjeuner d'adieu avait réuni les trois familles chez M. Bouldu.

Sa salle à manger fut, ce jour-là, à peine assez vaste, grâce à la lignée encombrante des Van der Schoppen, grands et petits.

Au dessert, Van der Schoppen, plus ému qu'il ne voulait le paraître, embrassa avec effusion Mme la Professeur… puis les enfants, chacun à son tour, par rang d'âge.

Dans une allocution très sentie, quoique un peu longue, il les exhorta à ne pas oublier, en son absence, les principes qu'il leur avait inculqués, à ne pas s'adonner à la paresse et à la désobéissance, qui les empêcheraient de devenir des savants.

Mais, il fallut mettre un terme à ces effusions. L'heure du train approchait.

Le départ du cortège s'effectua dans un ordre vraiment imposant.

En tête, M. Bouldu et le docteur Rabican s'avançaient, bras-dessus, bras-dessous, comme pour bien montrer à tout le monde que leur ancienne inimitié était effacée.

Derrière eux, Yvon et le professeur Van der Schoppen, plus éclatant que jamais dans une houppelande neuve, précédaient Mme Rabican, Alberte et Mme la Professeur, qui avait jugé bon d'arborer, en cette occasion, une toilette d'adieu, à longs voiles flottants, de l'effet le plus romantique.

Ensuite, venait la tribu nombreuse des petits Van der Schoppen.

Enfin, Jonathan Alcott, la mine humble et contrite, fermait la marche, tenant en laisse Zénith et Nadir, dont il avait grand-peine à réprimer les sauts et les gambades.

Ce cortège n'avait pas fait cinquante mètres dans la rue que, déjà, une foule sans cesse grossissante se pressait sur son passage. Cent mètres plus loin, il devint impossible aux voyageurs d'avancer. Les nombreux malades guéris par le docteur Rabican, ceux même jadis éclopés par le professeur Van der Schoppen, et qui, d'ailleurs, ne lui en gardaient pas rancune, poussaient des vivats retentissants.

Au centre d'un groupe, composé en majeure partie des anciens domestiques de l'institut Rabican, le garde-chasse Velut, juché sur une borne, se faisait remarquer par la puissance de ses organes vocaux.

– Voilà qui est de bon augure pour notre entreprise ! fit remarquer le docteur Rabican.

Van der Schoppen, qui avait fait la moue à la vue de son malade récalcitrant, esquissa un sourire satisfait.

– Ils sont moins ingrats que je ne le pensais, répliqua-t-il. Leurs acclamations montrent qu'ils sont plus reconnaissants que je n'aurais cru, envers la doctrine kinésithérapique.

Le docteur Rabican se fût fait un scrupule de détromper son ami.

Van der Schoppen resta donc dans ses illusions, et demeura persuadé qu'il suffit de semer des coups de poing à bon escient pour recueillir de la popularité.

En réalité, le sentiment populaire, parfois très juste dans ses appréciations, regardait Van der Schoppen comme un maniaque inoffensif, et ne se passionnait réellement que pour le docteur Rabican.

À la gare de Saint-Cloud, dont la police municipale avait dû protéger les abords, les explorateurs furent salués par les autorités de la ville ; et un vin d'honneur leur fut offert dans la salle d'attente des premières.

On déboucha quelques bouteilles de champagne, et l'on trinqua au succès de l'expédition.

Enfin le docteur remercia ses concitoyens des preuves de sympathie qu'ils venaient de lui donner, à ses amis et à lui-même.

Il serra des mains à la ronde ; le professeur Van der Schoppen embrassa, une dernière fois, sa nombreuse famille ; et tous les voyageurs prirent place dans un compartiment de première classe.

En arrivant à la gare de l'Est, les explorateurs furent salués par deux délégués de la Société de Géographie, et un envoyé spécial du Ministre de l'Instruction publique, qui venait leur dire adieu officiellement.

En proie à cette sorte de fièvre qui précède les départs, nos voyageurs étaient un peu agacés d'avoir à répondre à tant de paroles complimenteuses ; et ce fut avec un véritable soupir de soulagement qu'ils gagnèrent, respectueusement guidés par le chef de gare, le quai de l'Orient-express, dont la superbe locomotive et les sleeping-cars – les plus confortables de tous les trains européens – étincelaient de tous les feux de leurs cuivres fraîchement fourbis.

Quand chacun eut prit place, et se fut commodément installé, il y eut, en attendant le dernier coup de sifflet, un silence où se trahissait l'émotion longtemps contenue.

Après les ovations et les compliments, le voyage sérieux commençait.

Chacun se recueillit, en songeant que peut-être, ils ne reverraient jamais la France, et ce merveilleux Paris qu'ils venaient de traverser.

M. Bouldu grommelait sourdement.

Yvon était grave, et le docteur Rabican pensif.

Il venait de voir sa femme, dont Alberte serrait les mains entre les siennes, essuyer furtivement une larme.

Quant à Van der Schoppen, il souriait béatement, encore sous l'impression des bravos, accordés, croyait-il, à sa méthode.

Enfin, la stridence du sifflet déchira l'air.

Le train s'ébranla ; les faubourgs, la banlieue, puis les campagnes défilèrent avec une rapidité vertigineuse.

On était en route pour l'Asie centrale.

Après l'involontaire tristesse du départ, tous eussent voulu être aux prises avec les bêtes féroces et les hordes des Tartares des grands déserts, qui les séparaient de ceux qu'ils aimaient.

La locomotive, qui les entraînait avec une vitesse régulière de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, semblait encore trop lente au gré de leurs désirs.

IV

PÉRIPÉTIES AÉRIENNES

Alban Molifer, installé dans la cage vitrée qui se trouvait à l'avant de l'aéroscaphe, veilla toute la nuit, les regards fixés sur les instruments qui lui indiquaient la vitesse du ballon et l'altitude des couches d'air traversées.

Pendant cette nuit, que la lune illuminait de sa magique clarté, dans le grand silence supra-terrestre où les bruits de l'agitation humaine n'arrivaient plus, il eut tout le temps de se livrer à ses réflexions.

Aucun incident ne se produisit, qui réclamât son intervention. Le baromètre indiquait une hauteur à peu près constante.

Portée par un courant aérien aussi régulier, dans sa vitesse et dans sa direction, qu'eût pu l'être le cours d'un grand fleuve terrestre, *la Princesse des Airs* était entraînée vers le sud-est, avec une rapidité toujours égale.

Vers le milieu de la nuit, Alban aperçut, au-dessous de lui, une série de massifs rocheux, dont la lune, éclairant les sommets, silhouettant l'ombre des vallons, accusait profondément les reliefs.

Alban pensa que l'aéroscaphe devait voguer au-dessus du massif des Balkans.

Dans la contemplation de cette nuit sereine, les heures passaient comme des minutes. Il vit les astres descendre lentement vers l'Occident, puis pâlir et s'effacer. Du côté de l'Orient, le ciel

blanchit. De longues bandes d'un orange vif et d'un rose clair d'une douceur idéale, annoncèrent la proche venue du soleil.

Alban était tout entier à ce spectacle lorsque Mme Ismérie, suivie bientôt de Ludovic et d'Armandine sortirent de leurs cabines.

La lumière éblouissante du matin, faisant irruption par les hublots de cristal de leur cellule, dont la veille, au soir, ils avaient négligé de tirer les rideaux, les avait réveillés. Ils s'étaient levés aux premiers rayons, comme auraient pu faire des oiseaux, et ils babillaient joyeusement.

– J'ai passé une nuit excellente, déclara Ludovic, dans le silence parfait des espaces célestes. J'ai dormi comme jamais je n'avais dormi, à poings fermés. Je suis absolument remis de mes blessures, et prêt à vous aider dans vos travaux.

– J'aurai justement besoin de vous, répondit Alban. Avec des barres d'aluminium qui sont au magasin, je vais essayer de reforger moi-même les pièces endommagées. C'est ce que j'aurais dû commencer par faire hier ; mais les idées les plus simples viennent toujours les dernières... En voulant aller trop vite, j'ai augmenté le dégât.

Pendant ce temps, Mme Ismérie et Armandine s'étaient précipitées aux fenêtres.

Au-dessous de l'aéroscaphe, un pays gris et plat, sans montagnes et sans villes, s'étendait à perte de vue.

Elles n'y purent rien distinguer, sauf un large cours d'eau, qui ressemblait, avec ses affluents, à un dessin anatomique du système artériel.

– Où sommes-nous ? demanda Armandine.

– Très probablement, répondit Alban, à peu de distance de l'embouchure du Danube. Nous allons passer au-dessus de la

mer Noire. Dans quelques heures, nous planerons au-dessus du territoire de l'empire de Russie.

Après le petit déjeuner, préparé électriquement, Alban confia à Mme Ismérie le soin de surveiller les instruments, et se rendit, accompagné de Ludovic, dans le magasin situé à l'arrière.

Une minuscule forge de voyage y était installée.

Pour faire rougir la pièce de métal que l'on avait à travailler, il suffisait de l'engager entre les branches d'une pince mobile, et de pousser un levier. Le courant électrique passait ; la pièce devenait rouge.

Alban expliqua à Ludovic qu'il suffisait d'augmenter, tant soit peu, l'intensité du courant, pour amener la fusion complète du métal.

Comme on le voit, cette installation offrait un progrès considérable sur l'agencement primitif de la plupart des forges, où il faut des quintaux de houille, et le long et pénible maniement d'un soufflet, pour obtenir une chaleur, par comparaison, insignifiante.

Alban avait saisi, dans un coin, une barre d'aluminium, qu'on eût pu prendre pour une barre d'argent dans ses reflets bleuâtres très accusés. Il s'était emparé d'un marteau, et pendant que Ludovic, ganté de gutta-percha, graduait, suivant les besoins, le passage du courant, il s'était mis à forger.

– Pourquoi, fit remarquer Ludovic, n'employez-vous pas de l'acier, pour ces pièces qui doivent offrir une grande solidité ?

– L'acier est certainement plus résistant, répliqua Alban, mais il est aussi plus difficile à travailler. D'ailleurs je n'en possède pas en quantité suffisante pour refaire des barres entières. Je n'ai emporté, en fait d'acier, que quelques écrous de rechange.

– Vous avez donc oublié d'en prendre ?

– Ce n’est pas un oubli. J’étais loin de prévoir ce qui nous arrive. L’aluminium étant très suffisant pour une réparation provisoire, j’avais cru obvier à tout inconvénient, en en emportant quelques barres.

Alban Molifer était d’une merveilleuse adresse. Il limait, martelait, forgeait, ajustait comme s’il n’eût fait que cela de toute sa vie. Le travail avançait rapidement. Vers le milieu de la matinée, une première barre put être mise en place. La jointure de la bielle qui réunissait deux barres et qui transmettait le mouvement, demanda plus de peine et surtout plus de temps.

Malgré les facilités que donnait le courant électrique, la réparation était à peine terminée, qu’Armandine dont les gambades sonnaient sur le plancher métallique, vint crier, de sa voix joyeuse.

– À table, messieurs les forgerons, le déjeuner est servi.

Le repas fut expédié rapidement, Alban et Ludovic s’étaient enthousiasmés pour leur travail.

Le capitaine de l’aéroscaphe tenait essentiellement à ce que la réparation fût terminée avant l’approche de la nuit.

Dans l’après-midi, on passa au-dessus de la mer Noire. Le vent avait faibli ; Armandine put, tout à loisir, contempler les paquebots et les navires de commerce qui, de cette hauteur, paraissaient à peine plus gros que des coques de noix.

L’enfant, d’ailleurs, ne manqua pas de remarquer que la mer Noire n’était pas noire du tout.

Elle apparaissait comme une immense surface ardoisée, avec des reflets grisâtres.

Alban avait presque entièrement terminé son travail. Il forgeait et rodait la dernière barre lorsqu’on pénétra dans les régions atmosphériques situées au-dessus du territoire russe.

Le soleil commençait à décliner sur la mer quand Armandine accourut, tout effrayée.

– Père, s'écria-t-elle, nous sommes poursuivis…

Alban lâcha brusquement la barre de métal qu'il façonnait, et grimpa sur la plate-forme supérieure de l'aéroscaphe, muni d'une excellente lorgnette marine, afin de voir à quelle sorte d'ennemis on avait affaire.

Quelle ne fut pas sa surprise de distinguer, à quelques milles sous le vent, un immense aérostat, de forme allongée, semblable, sauf quelques détails, aux dirigeables que construisent les ingénieurs militaires français.

C'était, à n'en pas douter, un aérostat appartenant au gouvernement russe.

À l'aide de sa lorgnette, Alban distingua même les uniformes verts et blancs des officiers qui le montaient, et le pavillon impérial qui flottait à l'arrière, au-dessus du gouvernail de toile.

Mais ce qui l'étonna le plus, ce fut de voir, tout autour du dirigeable, une quantité de minuscules aérostats munis de voiles et d'hélices, et montés chacun par un seul homme. Alban avait lu la description de ces appareils, que les Américains appellent aérocycles, et qui participent à la fois de l'aérostat et du cerf-volant ; mais il ignorait qu'un gouvernement européen en eût déjà fait construire, surtout en aussi grand nombre.

Favorisés par le calme, le dirigeable et la flottille aérienne qui lui faisait escorte, avançaient avec rapidité, et menaçaient de rejoindre *la Princesse des Airs* dans un très bref laps de temps. L'aéroscaphe, en effet, ne marchait qu'à la même vitesse que le courant aérien dans lequel il était plongé.

Les Russes, qui profitaient du même courant, bénéficiaient en outre de l'impulsion de leurs hélices et de la forme plus allongée de leur aérostat.

– Il est forcé qu'ils nous rattrapent, pensa Alban. *La Princesse des Airs* est dans le même cas qu'un esquif abandonné au fil de l'eau, et que poursuivraient de vigoureux rameurs... Je ne vois pas, après tout, conclut-il, pourquoi j'essaierais de les éviter. Ils pourront peut-être nous porter secours...

La nuit était tout à fait tombée.

Alban, qui n'avait pas quitté sa lunette marine, remarqua, à l'arrière du dirigeable, une sorte de lueur rougeâtre ; et perçut le bruit sourd de continuelles détonations. Il s'expliqua bientôt ce fait, qui l'avait, d'abord, fortement intrigué.

– Ils doivent employer comme moteur, songea-t-il quelque puissant explosif. Il est certainement plus facile d'emporter quelques kilos de dynamite qu'une machine à vapeur qui peut, d'un instant à l'autre, enflammer le gaz hydrogène... Pour mon compte, je préfère, à tout cela, l'électricité.

Les Russes se rapprochaient de plus en plus.

Le bruit des détonations de leur moteur était devenu très perceptible.

Alban, qui n'avait pas quitté son observatoire, eut l'idée de héler ses collègues inconnus... Pour toute réponse une balle siffla à ses oreilles, et alla raser la tôle de la coque, avec un bruit sonore.

Ce fut comme un signal.

Le crépitement d'une fusillade retentit.

Alban se laissa glisser, en toute hâte, par l'échelle métallique et rentra dans l'intérieur de la coque, épouvanté.

– J'avais oublié, s'écria-t-il, que la Russie est en guerre avec la Turquie. Il n'y a rien à faire. Ces gens-là vont nous mitrailler sans merci... Arborer notre drapeau, c'est bien inutile, par cette sombre nuit... D'ailleurs, ils croiraient à une ruse de guerre, et n'en tireraient pas moins sur nous... D'abord, qu'on éteigne toutes les lumières.

Mme Ismérie, quoique un peu pâle, n'avait pas quitté son poste près des appareils.

Armandine se tenait à ses côtés, sans soupçonner l'imminence et la gravité du péril.

– Il faut à toute force raccorder notre dernière barre, s'écria Alban, fut-ce même sous le feu de l'ennemi...

Et il se précipita dans le magasin où Ludovic, armé d'un lourd marteau, essayait vainement de terminer la dernière pièce.

– Laissez cela, commanda Alban, d'un ton bref. Nous sommes poursuivis ; notre salut dépend de notre sang-froid. Il faut absolument que *la Princesse des Airs* s'élève... Jetez pardessus bord tous les objets inutiles pour nous délester... Il me faudrait plus d'une heure pour faire fonctionner les appareils producteurs de « lévium ».

Ludovic se précipita vers la salle commune.

Aidé d'Armandine et de Mme Ismérie, il traîna jusqu'à la porte extérieure, puis précipita dans le vide, d'abord un coffre plein de vivres, puis deux caisses de conserves, et un des réservoirs d'eau filtrée.

Mme Ismérie regarda le baromètre.

– Bravo ! s'écria-t-elle ; nous avons fait un bond d'une centaine de mètres... Nos adversaires nous chercheront vainement maintenant.

Alban accourait, sa barre complètement terminée à la main.

Il avait dû finir, tant bien que mal, son travail, à la lueur d'une lampe électrique placée dans un angle et invisible du dehors.

Les Russes étaient, pour le moment, dépistés.

Leur dirigeable, qu'on apercevait très nettement entouré d'une auréole rougeâtre, apparaissait bien en dessous de *la Princesse des Airs.*

Un grand remue-ménage paraissait s'y produire. Des silhouettes, à casquette blanche et à grosses moustaches, s'agitaient.

Semblable à un essaim de lucioles, la flottille des aérocycles s'était rapprochée du ballon principal.

– Il n'y a pas un instant à perdre, s'écria Alban, arrachant Ludovic à cette contemplation. Nous allons monter, tous les deux, sur la plate-forme et rajuster, en toute hâte, notre barre. Cela fait, nous pourrons nous moquer de tous les ennemis terrestres ou aériens.

Le travail de pose et d'ajustage fut, malgré l'obscurité, très rapidement terminé.

Il ne restait plus qu'un écrou à visser.

– Voulez-vous vous en charger, demanda Alban. Quant à moi, je cours actionner les moteurs et les dynamos. Ensuite, je vous ménage peut-être une surprise...

Très fier de la confiance qu'on lui accordait, Ludovic avait commencé à visser gravement son écrou à l'aide d'une clef anglaise, lorsqu'un rayon, d'une clarté aveuglante, l'enveloppa tout entier.

Au même instant, une grêle de balles rebondit tout autour de lui sur la coque de l'aéroscaphe.

L'enfant sentit le sang refluer vers son cœur.

Ses mains tremblèrent ; mais il eut quand même le courage en deux ou trois tours de main nerveux, de finir d'assujettir l'écrou.

Il se laissa ensuite glisser jusqu'au bas de l'échelle.

Alban, qui volait à son secours, le reçut dans ses bras, et le déposa, tout pâle, sur une des banquettes de la salle commune.

– Le travail est terminé, dit fièrement Ludovic.

– Notre enfant !... s'écria Alban... Dire qu'ils auraient pu vous tuer : je ne me le serais jamais pardonné... Ah ! les misérables nous ont découverts à l'aide de leurs projections électriques !... Ils se croient déjà vainqueurs ; mais ils ont compté sans les rayons Rœntgen. Ils vont reconnaître, un peu tard, l'imprudence qu'il y a d'emporter des matières explosives à bord d'un aérostat !

Ludovic, dont la terreur était tout à fait dissipée, entendit alors ronfler les dynamos.

Dans quelques minutes, les ailes puissantes de l'aéroscaphe allaient l'entraîner loin de ses ennemis.

À cet instant, un craquement aigu déchira l'air.

– Les misérables, s'écria Mme Ismérie ; ils ont troué l'enveloppe de l'aérostat ! Nous tombons !

– Pas encore ! clama triomphalement Alban Molifer qui poussait, de toutes ses forces, le levier de mise en action des appareils planeurs.

Un silence d'angoisse régna pendant quelques secondes.

Puis un choc fit vibrer toute la coque de l'aéroscaphe, et se continua par un balancement très doux qu'accompagnait un sourd bruissement.

– Mon Dieu ! les ailes marchent !... s'écria Mme Ismérie toute joyeuse. Nous sommes sauvés !...

Les immenses ailes de l'aéroscaphe, après s'être agitées avec lenteur, battaient maintenant l'air avec une rapidité sans cesse accélérée.

Ce n'était plus une machine, un aérostat inerte, jouet des courants atmosphériques que *la Princesse des Airs. À* présent, c'était un être doué de vie et de volonté, plus puissant et plus rapide dans son vol que l'aigle ou l'albatros, bien digne du nom que lui avaient donné ses créateurs : *la Princesse des Airs.*

Les aéronautes, dans leur ravissement, dans la joie de se voir sauvés, s'étreignaient les mains avec enthousiasme, lorsqu'une explosion formidable retentit.

Le dirigeable, avec tout son équipage, venait d'être réduit en miettes.

On voyait la flottille des aérocycles disparaître vers les basses régions de l'atmosphère, dans une débandade éperdue...

Ludovic, ses grands yeux étonnés fixés sur Alban tout pâle, semblait attendre de lui une explication.

– Je regrette cette catastrophe, dit gravement l'aéronaute... Je n'ai fait qu'user du droit de légitime défense... Mais aussi pourquoi être assez imprudent pour charger une nacelle d'explosifs, comme ils l'ont fait !...

Ludovic ne comprenait pas encore.

– C'est bien simple, expliqua Alban, je ne savais pas, moi, si nos ailes allaient fonctionner... Pendant que vous acheviez de visser votre dernier écrou sous une pluie de balles, – et permet-

tez-moi, de vous féliciter encore de votre héroïsme, – j'ai dirigé contre nos ennemis, un engin de défense que je gardais comme suprême ressource : l'appareil inventé par le savant suédois Axel Orling pour mettre le feu aux torpilles à de grandes distances. Leur moteur était actionné par un explosif. Les rayons Orling ont rencontré leur provision de détonateurs, et ils ont sauté !... Ce n'est vraiment pas de ma faute.

– Tant pis pour eux, s'écria Armandine.

– Je te défends de parler de la sorte, reprit sévèrement l'aéronaute. Il est toujours terrible d'être cause de la mort d'un homme. Je viens peut-être de priver l'humanité de savants dont l'existence était cent fois plus précieuse que la mienne.

– Si tu avais été sûr que les ailes marchaient, dit tristement Mme Ismérie, tu n'aurais pas eu besoin d'employer ce terrible moyen de défense.

– Je me proposais d'arrêter l'appareil Orling aussitôt que je serais sûr du bon fonctionnement de nos planeurs... Ces pauvres Russes n'ont vraiment pas eu de chance. Quelques secondes de plus, et ils étaient sauvés.

Cependant, Alban qui, pour échapper aux Russes, avait donné à ses appareils moteurs, toute l'impulsion qu'ils étaient capables de recevoir, s'aperçut, en jetant un coup d'œil sur les instruments, que l'aéroscaphe marchait à une vitesse folle qu'il était urgent de modérer.

Les ailes de l'hélice se mouvaient avec tant de rapidité, que les plaques de tôle de la coque trépidaient, et que *la Princesse des Airs* progressait avec un bourdonnement sourd, pareil à celui que produit une pierre partie d'une fronde.

Alban se dirigea du côté des appareils.

Il était bien aise, d'ailleurs, d'essayer, dans toutes les parties de son mécanisme, cette machine qui lui avait coûté tant d'années d'étude et de travail.

Il ralentit, d'abord, le mouvement des ailes ; puis il embraya l'hélice : *la Princesse des Airs* s'inclina doucement vers la terre.

Remettant alors l'hélice en marche, il immobilisa complètement les ailes. L'aéroscaphe glissa sur les couches aériennes, pareil à quelque grand oiseau planant, les ailes étendues, et ne continuant son vol qu'en vertu de la vitesse acquise.

Ensuite, Alban arrêta une seule des ailes, en imprimant à l'autre une vitesse moyenne : l'aéroscaphe tourna lentement sur lui-même.

En combinant la manœuvre du gouvernail, de l'hélice et des ailes, *la Princesse des Airs* montait ou descendait, en ligne oblique, tournait en cercle, reculait, avançait contre le vent, en un mot obéissait à tous les mouvements, plus vite et plus fidèlement que le cheval le mieux dressé, que le navire à voile ou à vapeur le mieux construit et le mieux gouverné.

Ludovic, à qui Alban avait confié, quelques instants, le gouvernail, ouvrait des yeux émerveillés.

Alban Molifer, lui, ressentait une telle joie de voir ses espérances enfin réalisées, son chef-d'œuvre parfait de tout point, qu'il tremblait d'émotion. Il éprouvait l'orgueil du créateur qui voit prendre corps et se matérialiser les imaginations longtemps mûries dans son cerveau.

C'était bien sa créature, sa chose, cet infatigable oiseau de métal qui paraissait doué de volonté et qui dépassait, par sa structure merveilleuse, les plus fantastiques imaginations des poètes orientaux. L'oiseau Roc, dont *les Mille et une Nuits* affirment l'existence fabuleuse, et qui éclipse la lumière du soleil quand il étend les ailes, n'était qu'un monstre lourd et grossier à

côté de cette *Princesse des Airs* qui allait enfin permettre à l'humanité de conquérir le royaume encore vierge des plaines aériennes, de s'y installer et d'y vivre.

– Maintenant, dit gravement Alban, je puis mourir en paix. J'ai réalisé l'œuvre que j'avais donnée pour but à ma vie. Même si nous périssions dans une catastrophe, ma découverte ne serait point perdue pour l'humanité, puisque le docteur Rabican en connaît tous les détails. J'aurais quand même la gloire d'avoir été le premier et le pacifique conquérant des royaumes atmosphériques.

Ludovic considérait Alban avec un respect involontaire.

Pour la première fois, son cerveau d'enfant se rendait compte de l'admiration que mérite un grand inventeur ; et en songeant à ce qu'il avait lu des peuples de l'Antiquité, il trouvait tout naturel qu'ils eussent placé au rang des divinités quelques-uns de leurs plus illustres savants : Prométhée, qui ravit le feu du ciel pour réchauffer, défendre et civiliser la pauvre humanité barbare des époques primitives, Vulcain, Tubalcaïn qui, les premiers, forgèrent les métaux... Esculape, Apollon avaient été d'abord de grands savants, avant de prendre place dans l'Olympe et sur les autels.

Ludovic éprouvait un sentiment bizarre.

Si absurde que cela puisse paraître, il ressentait, à l'égard d'Alban, une sorte de jalousie ; et il était furieux de n'être encore qu'un enfant, de n'avoir encore fait aucune découverte.

Mais il réprima bien vite cette mauvaise pensée.

– Ce n'est pas de l'envie, songea-t-il, c'est de l'émulation que doivent m'inspirer les réalisateurs des miracles scientifiques qu'il m'est donné de contempler. Je travaillerai, j'étudierai, et plus tard, moi aussi, je ferai reculer, devant le flambeau de la vérité, les ténèbres du mystère qui entourent encore la connaissance de la destinée humaine.

Ludovic fut tiré de ces réflexions, un peu trop sérieuses, peut-être, pour un enfant de son âge, par Alban, qui le priait de surveiller, pendant quelques instants, les appareils.

Cette surveillance n'était guère difficile.

À la hauteur où elle se trouvait *la Princesse des Airs* n'avait aucune poursuite à redouter.

Alban eût très bien pu, à la rigueur, maintenant que la vitesse était parfaitement réglée, abandonner à lui-même l'appareil ; mais il savait faire grand plaisir à Ludovic en le traitant en homme, et en ayant l'air de lui laisser une certaine responsabilité dans la marche de l'aéroscaphe.

– Je vais, dit l'aéronaute, m'occuper de liquéfier ce qui reste de « lévium » dans l'enveloppe de notre aérostat, déchiqueté par les balles russes. Le volume relativement énorme de cette enveloppe offre, à la masse aérienne, une résistance considérable. De plus, à mesure que l'aérostat va se dégonfler davantage, il s'affaissera, à droite et à gauche de notre coque, et il pourrait alors être la cause d'une catastrophe.

– Comment cela ? demanda Ludovic, pendant qu'Alban, aidé de M[me] Ismérie et d'Armandine, mettait en mouvement la roue d'un puissant aspirateur qui refoulait le « lévium » dans un gros tube d'acier muni d'un appareil réfrigérant.

Le gaz, soumis à une forte pression, retournait lentement à l'état liquide et allait remplir une série de bonbonnes d'acier qui, sitôt pleines, étaient immédiatement séparées de la machine et isolées les unes des autres.

– Parce que, dit Alban, répondant à la question de Ludovic, si par malheur les cordages et les agrès s'embarrassaient dans nos ailes, je ne serais plus maître de l'aéroscaphe ; et cette fois, ce serait la chute irrémédiable.

Mais déjà Alban était sorti et avait grimpé sur la plate-forme.

Il ne fallait pas attendre, pour commencer à rouler l'enveloppe de l'aérostat à l'aide du treuil et du système de poulies destinés à cet usage, qu'il fut entièrement dégonflé, et que les agrès se fussent enchevêtrés dans les ailes.

Quand l'aérostat était vide de son gaz, son enveloppe de soie de Chine enduite d'un vernis spécial se repliait de manière à occuper, sur la plate-forme, le moins de place possible, à peu près comme ces plaids de voyage que l'on comprime à l'aide d'une courroie.

Au bout d'une demi-heure, Alban redescendit, son travail complètement terminé.

Débarrassée de l'aérostat, *la Princesse des Airs* avait augmenté sa vitesse d'une façon vertigineuse. Il fallut de nouveau la modérer.

Malgré la perfection du système de graissage, Alban redoutait, surtout avec des pièces aussi peu résistantes que celles qu'il avait fabriquées lui-même en aluminium, d'exposer les organes délicats de l'aéroscaphe à un échauffement, qui eut pu avoir pour conséquence une avarie peut-être irréparable.

Comme la prudence le lui conseillait, il résolut de ne marcher désormais qu'à une allure modérée.

Pour parer à tout événement, l'aéronaute qui avait besoin, cette nuit-là, de prendre du repos, expliqua minutieusement à Mme Ismérie et à Ludovic, qui devaient se relayer dans la surveillance des appareils, le fonctionnement de chacun des leviers qui commandaient les différentes mises en marche.

Pendant le repas du soir, où tout le monde mangea d'un formidable appétit, aiguisé aussi bien par les périls et les tra-

vaux de cette journée que par l'air glacial et vif des grandes altitudes, on discuta la question de l'itinéraire à suivre.

– Et d'abord, où sommes-nous ? demanda Mme Ismérie.

– La vitesse folle que j'ai tout d'abord imprimée à nos moteurs, répondit Alban, nous a fait faire un saut formidable. Si mes calculs sont exacts, nous devons planer en ce moment, au-dessus des steppes qui s'étendent à l'est de la mer Caspienne, sur les frontières de la Perse et de la Russie d'Asie.

– Ne croyez-vous pas, fit Ludovic, qu'il serait temps de mettre le cap sur la France et de retourner à Saint-Cloud, où mes pauvres parents doivent être plongés dans le désespoir ?

Alban Molifer demeura quelque temps sans répondre.

Il faisait des efforts de réflexion qui plissaient son front, pinçaient ses lèvres, et fronçaient ses sourcils.

– Je suis très indécis, déclara-t-il enfin ; très perplexe même. Il ne faut pas songer à repasser par la Russie d'Europe ni même par la Turquie d'Asie, où la guerre sévit actuellement dans toute son horreur, et où nous courrions le risque de recevoir quelque obus ou quelque paquet de mitraille. Nous serions certainement découverts et traqués par les aérostats militaires de l'une ou l'autre nation ; ou peut-être bombardés par les canons verticaux récemment inventés pour tirer sur les ballons.

– Faisons un détour, proposa Mme Ismérie.

– Nous n'avons, pour éviter le théâtre de la guerre, que deux routes à choisir : ou remonter, à travers la Sibérie, jusqu'à la région polaire, d'où nous redescendrions en Europe par la Suède, ce qui est périlleux ; ou pousser jusqu'à l'Inde, franchir l'océan Indien, et revenir chez nous par l'Afrique centrale et l'Algérie. Ce chemin est aussi impraticable que l'autre. Avec des ailes installées d'une façon aussi peu solide, je n'oserais jamais me risquer à faire la traversée de l'océan Indien et des régions

barbares du centre africain. Ajoutez à cela que nous serions obligés, dans les deux cas, d'aller contre le vent, ce qui fatiguerait beaucoup nos appareils.

– Qu'allons-nous devenir, alors ? s'écria Ludovic, désappointé.

– Voici ce que je compte faire, déclara Alban ; et c'est, je crois, la meilleure solution du problème. Nous allons continuer à profiter du courant atmosphérique qui nous a portés jusqu'ici ; et nous irons atterrir dans la colonie française la plus proche, c'est-à-dire au Tonkin. Nous en sommes, maintenant, beaucoup moins loin que de Paris, et le vent nous y porte. Une fois arrivés là-bas, je ferai réparer solidement les pièces défectueuses, raccommoder et regonfler l'aérostat. Alors, je n'hésiterai plus à tenter les traversées les plus longues. Après avoir télégraphié au docteur Rabican pour le rassurer, nous pourrons revenir par le chemin qu'il nous plaira. Il nous faut à peine deux jours, même en tenant compte des variations du courant atmosphérique, pour atteindre les possessions françaises.

Cette importante question une fois réglée, les fronts se déridèrent.

Autour de la théière fumante, il faisait bon, dans la salle commune de l'aéroscaphe.

Au-dehors, le froid était glacial.

Mme Ismérie avait dû porter au rouge les plaques calorigènes qui permettaient, grâce à l'électricité, de donner à l'atmosphère intérieure de la coque, une température aussi chaude que possible.

Armandine n'avait point oublié, lors du départ de l'aéroscaphe, de prendre avec elle la plus belle de ses poupées, qu'elle avait baptisée « Virginie ». Elle n'eût voulu, pour rien au monde, assura-t-elle, se séparer de sa fille ; et tout en réparant

un accroc qui s'était malheureusement produit à la robe de Virginie, elle lui adressait mille discours sur le plaisir qu'il y a de voyager dans les airs, de visiter des pays inconnus, pour pouvoir, au retour, émerveiller ses petites amies.

Pendant ce temps, Ludovic se faisait expliquer, par Alban, ce que c'était que cet extraordinaire appareil Orling qui avait causé, de si terrible façon, le trépas des aéronautes russes.

– L'invention du savant suédois, dit Alban, est basée sur la découverte qu'ont faite, avant lui, deux savants américains : Hayes et Bell qui ont eu l'idée de remplacer, dans les téléphones, le fil électrique par un rayon lumineux. C'est ainsi qu'ils sont arrivés à construire des téléphones sans fil. M. Orling, lui, a substitué aux rayons lumineux ordinaires des rayons invisibles à peu près de la même nature que les Rayons X... ou Rayons Rœntgen. C'est à la manœuvre des torpilles qu'il a fait la première application de sa découverte. Installé sur le rivage, ou à bord d'un navire, l'opérateur peut, à volonté, détruire une flotte ennemie, sans courir aucun risque, et avec une dépense pour ainsi dire insignifiante. – Cet appareil, qui tient tout entier dans cette petite boîte d'acajou – et Alban la désignait à l'enfant – je l'avais emporté pour réaliser certaines expériences. J'étais loin de supposer que la nécessité m'obligerait à le transformer en engin de défense.

– Et quelle est la nature de ces rayons ?

– Elle est encore très mal connue. On sait s'en servir ; mais on ignore ce que c'est exactement.

Ludovic ne donnait pas une minute de répit, par ses questions, à son bienveillant interlocuteur. Après l'avoir interrogé sur les torpilles, il lui demanda ce que c'était que ces canons verticaux, avec lesquels on pouvait tirer sur les aérostats.

– Ce sont tout bonnement, répondit Alban, des canons ordinaires, montés sur un affût qui permet de les diriger vers tous

les points de l'horizon, et de rester perpendiculaires au sol, c'est-à-dire braqués vers le ciel. Ils ont été employés pour la première fois, pendant le siège de Paris, en 1870. Bismark, voyant que les assiégés opéraient, presque chaque jour des ascensions couronnées de succès, et parvenaient ainsi à franchir les lignes prussiennes, et à donner de leurs nouvelles au reste de la France, fit construire, pour la première fois quelques-uns de ces engins, par Krupp, le célèbre fondeur allemand. On les appela des « mousquets ». Il ne paraît pas, d'ailleurs, que ces canons aient produit d'excellents résultats. Pendant toute la durée du siège, aucun ballon ne fut atteint par eux. Depuis, ils ont été notablement perfectionnés, munis d'un frein de recul spécial ; et toutes les nations de l'Europe et de l'Amérique en possèdent dans leurs arsenaux.

La soirée s'écoula ainsi, au milieu de paisibles conversations entre les passagers de *la Princesse des Airs*. Un observateur, transporté brusquement dans la salle commune de l'aéroscaphe, se fût plutôt cru dans le salon de quelque tranquille rentier, et eût eu beaucoup de peine à s'imaginer que l'aéroscaphe, en apparence immobile, filait avec une vitesse de cent vingt kilomètres à l'heure, au-dessus des steppes désolées de la Russie d'Asie.

– Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète un peu, dit tout à coup Mme Ismérie, qui, jusque-là était demeurée silencieuse. N'allons-nous pas manquer de vivres ? Nous avons jeté, par-dessus bord, les deux grandes caisses qui contenaient la majeure partie de notre approvisionnement... J'ai inspecté ce qui reste : nous n'en avons pas pour longtemps... Dans deux jours, toutes les réserves seront épuisées.

– Voilà qui n'a pas grande importance, répondit Alban. Dans deux jours notre voyage sera terminé. Si la famine se faisait sentir, nous en serions quittes pour descendre chasser ou pêcher.

– Chasser ou pêcher, s’étonna Ludovic ; mais nous n’avons pas d’armes !

– Que cela ne vous préoccupe pas, fit Alban, de l’air supérieur d’un homme qui a résolu des difficultés autrement sérieuses… Des armes, j’en improviserai ou j’en fabriquerai quand il me plaira.

Cependant Armandine tombait de sommeil.

Sans abandonner sa poupée, sa chère Virginie, elle s’était accotée dans un angle : et Mme Ismérie dut l’appeler à haute voix et la secouer, pour la tirer de sa somnolence.

Après avoir renouvelée ses recommandations à Ludovic Rabican sur la façon dont il devait guider les appareils, Alban alla se coucher à son tour.

Les fatigues accumulées des jours précédents, et les émotions qu’il avait ressenties, lui firent trouver le repos délicieux.

Il n’avait, d’ailleurs, aucune inquiétude, au sujet de l’aéroscaphe.

Étant donnée la vitesse modérée à laquelle on marchait, nul accident n’était à craindre. La surveillance était pour ainsi dire, une pure formalité.

Tel n’était pas l’avis de Ludovic.

Tout fier du poste d’honneur qu’il allait occuper jusqu’à ce que Mme Ismérie le remplaçât, il ne quitta pas du regard, un instant, les appareils enregistreurs, et nota consciencieusement les variations de vitesse ou d’altitude qu’ils indiquaient.

Au bout de trois heures de ce travail d’attention soutenue, assez fatiguant pour une jeune tête, il alla se coucher ; et jusqu’au matin Mme Ismérie prit sa place dans la cage vitrée d’où l’on dominait une immense étendue de ciel, constellée d’astres éblouissants.

La nuit s'écoula sans incident.

Levé dès l'aurore, Alban fit le tour de la galerie extérieure, et monta sur la plate-forme, pour inspecter l'horizon.

Très loin vers l'est, apparaissaient des cimes bleuâtres.

Mais, au-dessous de l'aéroscaphe, presque à perte de vue, le paysage s'étendait, d'une platitude et d'une monotonie désolantes.

Alban imprima à l'aéroscaphe un mouvement de descente oblique.

Bientôt les voyageurs planèrent à deux ou trois cents mètres à peine de la steppe désolée.

Ludovic Rabican, qui venait de sortir de sa cabine, se précipita sur la galerie extérieure, tout heureux de contempler pour la première fois, un paysage d'Asie.

Il fut un peu désappointé, en présence de l'immense océan d'herbes d'un vert profond, qui ondulait mélancoliquement sous le vent.

– Je préfère les hautes régions de l'atmosphère, déclara l'enfant. L'air y est plus pur, et le spectacle, sans cesse renouvelé, des nuages est cent fois plus beau que ce pays de désolation.

Alban qui n'avait aperçu, à proximité, aucun village de Cosaques nomades, aucun lac, aucun cours d'eau même d'où il eût pu tirer une indication topographique, imprima, de nouveau, à l'aéroscaphe, un mouvement ascensionnel.

Avec un battement d'ailes accéléré *la Princesse des Airs* s'éleva, suivant une ligne une ligne oblique qui formait, avec la ligne d'horizon, un angle très aigu.

C'est au cours de ce mouvement ascensionnel que se produisit un incident qui devait avoir son importance pour les voyageurs.

Deux oiseaux, qui paraissaient exténués de faim et de fatigue, vinrent s'abattre sur la galerie extérieure, où ils demeurèrent pantelants.

Ludovic s'en empara, et les reconnut sans peine pour des pigeons voyageurs.

Ils portaient à la patte un petit anneau couvert de caractères russes, et devaient venir de quelques pigeonnier militaire.

La petite Armandine prit les oiseaux sous sa protection, leur émietta du pain et leur donna à boire.

Ils avaient dû être poursuivis par quelque oiseau de proie, ou battus par une tempête, car ils paraissaient aussi fatigués qu'affamés.

– Je veux les garder, dit la petite fille ; je les apprivoiserai et j'en aurai bien soin.

– Il faudra, au contraire, décida Alban, les remettre en liberté. Ces pigeons voyageurs peuvent devenir, pour nous, des messagers providentiels.

– Ah ! je comprends, s'écria Ludovic ; vous voulez les charger d'une dépêche pour mon père et nos amis de Saint-Cloud. Mais comment leur parviendra-t-elle ?

– Très aisément... Lorsque ces oiseaux auront regagné le pigeonnier d'où ils sont partis, un pigeonnier militaire russe sans nul doute, on trouvera notre missive, que les autorités du pays feront traduire et expédieront à nos amis.

Ludovic accueillit cette idée avec enthousiasme.

Une fois que les pigeons furent bien restaurés et ragaillardis, une courte dépêche fut écrite, sur un fragment de toile très fine, qui fut enroulé autour de la patte des oiseaux.

Voici quelle était exactement la teneur de ce message :

L'aéroscaphe la Princesse des Airs

quoique avarié n'est pas *en perdition,*

Rassurez le docteur Rabican,

Saint-Cloud (France) père de Lu*dovic*

qui est avec nous, bien portant.

Planons sur l'Asie centrale

où sont impossibles tous *secours*

Nouvelles bientôt. *Alban Molifer.* »

Il était difficile d'écrire beaucoup de mots sur du linge ; mais Alban, n'ayant pas les minces pellicules dont on se sert pour les dépêches par pigeons, avait préféré, au papier, le linge, qui n'a rien à craindre de la pluie ou de l'humidité, et qui est plus difficile à détruire.

Quand tout fut prêt, les oiseaux furent apportés sur la galerie extérieure ; et tout le monde, même la petite Armandine, quoiqu'elle eût le cœur un peu gros de se séparer de ses chers oiseaux, accompagna de ses vœux les plus ardents, les petits messagers ailés.

Après s'être élevés à une certaine hauteur, autour de l'aéroscaphe, comme pour s'orienter, ils prirent délibérément leur vol dans la direction de l'Ouest, et ne furent plus, bientôt, que deux points imperceptibles, qui finirent par se confondre avec le bleu du ciel.

V

AU FOND DU GOUFFRE

Au repas de midi, qui eut lieu peu après le lâcher des pigeons voyageurs, les parts furent strictement mesurées. Ne sachant pas exactement combien durerait encore le voyage, Mme Ismérie, en bonne ménagère, usait de prudence. Elle préférait que chacun restât un peu sur son appétit, plutôt que d'obliger ses hôtes à passer un ou deux jours sans manger avant qu'on ne fût arrivé au Tonkin.

La Princesse des Airs planait maintenant à une très faible hauteur, Alban Molifer ayant reconnu que les couches d'air plus denses des régions inférieures offraient aux ailes un point d'appui plus solide, et fatiguaient moins les appareils. En effet, dans les régions très élevées de l'atmosphère, où l'air est excessivement raréfié, il fallait un effort deux ou trois fois plus considérable.

L'aspect du paysage s'était totalement modifié.

À la steppe immense et verdoyante que les Tartares ont si pittoresquement dénommée « Terre des herbes » avait succédé un horizon de forêts, de montagnes et de lacs.

De tous côtés, les croupes monstrueuses du massif himalayen barraient la vue, couronnées à leur sommet de glaciers étincelants, profondément déchiquetés par des ravines.

C'était un enchevêtrement titanesque de vallons, de pics, de hauts plateaux, qui rappelaient, par leur apparence désolée, les photographies du système orographique de la lune.

Tout ce pays paraissait frappé de stérilité et de mort. Pas un village, pas une fumée révélant la présence de l'homme ; seulement, de temps à autre, un vol de vautours planant au-dessus d'une gorge, un troupeau de yacks ou d'antilopes paissant paisiblement quelque pâturage perdu dans un repli des rochers.

Ce panorama géologique, où, ainsi que l'a dit Théophile Gautier en parlant des Pyrénées, le savant peut, comme sur une sorte d'écorché terrestre, étudier à nu l'anatomie du globe, offrait un spectacle à la fois mélancolique et grandiose.

La chaîne de l'Himalaya renferme les plus hauts sommets du globe. Le Mont Blanc, qui n'a que quatre mille huit cent dix mètres d'altitude, n'apparaît que comme une montagne sans importance à côté de monstres orographiques tels que le « Gaorisankar » et le « Kintchindjinga » qui portent jusqu'à des hauteurs de huit mille huit cent trente-neuf mètres, et huit mille cinq cent quatre-vingt-un mètres, leurs cimes sourcilleuses et couvertes de neiges éternelles.

De la galerie extérieure de l'aéroscaphe, les voyageurs, passant à mi-côte des montagnes, planaient au-dessus d'une véritable mer de nuages, d'où les sommets étincelants émergeaient comme des récifs sur la mer. Au-dessous de cette couche nuageuse, il y avait peut-être des pluies ou des tempêtes ; au-dessus, c'était l'azur, immuablement bleu et profond, sur lequel se découpaient, avec une netteté incroyable, les sommets, immaculés de blancheur, des montagnes géantes...

Tout entier à la contemplation du merveilleux panorama qui se déroulait devant ses yeux, Ludovic demeurait comme en extase.

Alban Molifer, lui, était tout entier à la direction des appareils. Il ne fallait pas songer à s'élever au-dessus des sommets : la vie humaine et la respiration sont déjà presque impossibles à partir de quatre mille mètres.

Comme un pilote entre les récifs, Alban Molifer, qui cherchait à se maintenir à une hauteur de mille ou deux mille mètres, était parfois obligé de louvoyer. *La Princesse des Airs* s'engageait dans des gorges profondes, s'aventurait entre de hauts pics, qui ne lui laissaient parfois que juste la place de passer.

Alban ne quittait plus les leviers qui commandaient le gouvernail, les ailes de l'hélice.

Il faisait preuve d'un sang-froid admirable.

Une fois, vers le milieu de l'après-midi, l'aéroscaphe se trouva engagé dans une sorte d'entonnoir montagneux, un véritable cul-de-sac, bordé de rochers à pic, de granit rouge, dans les crevasses desquels poussaient des arbres tordus, et qu'il était absolument impossible de franchir.

La Princesse des Airs dut faire machine en arrière, reculer jusqu'à une vallée assez vaste pour permettre de virer de bord.

L'aéroscaphe longea ensuite la chaîne montagneuse, pour trouver un passage, un détroit, par lequel on pût continuer d'avancer.

Alban Molifer n'était pas sans inquiétudes.

La chaîne himalayenne couvre une superficie de plusieurs milliers de kilomètres.

Alban, qui avait compté sur une navigation aussi facile et aussi rapide que dans la région des steppes, ne se dissimulait pas qu'il mettrait beaucoup plus de temps qu'il n'avait cru pour atteindre la partie civilisée du Tonkin.

Il se passerait peut-être bien des jours, avant qu'il fût sorti de ces régions chaotiques, où une vigilance de toutes les minutes s'imposait.

De plus, pendant la nuit, on serait obligé de marcher à très petite allure.

Un choc de l'aéroscaphe contre une masse rocheuse eût été fatal aux délicats organes moteurs, d'où dépendaient l'existence des aéronautes et le succès du voyage.

Alban songeait avec angoisse que, malgré la parcimonie des distributions, les vivres allaient complètement manquer.

Il faudrait atterrir pour se ravitailler ; et l'atterrissement offrait mille dangers. De plus, en admettant que la descente s'effectuât heureusement, on tomberait sur un sol inhospitalier, où la chasse et la pêche n'offriraient que des ressources très hasardeuses. Ce seraient de longs retards ; et les parties de l'appareil planeur réparées, tant bien que mal, par Alban, ne résisteraient peut-être pas assez longtemps, pour permettre aux voyageurs d'atteindre leur but.

Pendant qu'Alban se livrait à ces réflexions, l'aéroscaphe courait, à petit vitesse, à peu près la vitesse d'un train ordinaire, le long d'une haute muraille de rochers rouges qui paraissaient infranchissables.

D'énormes vautours, au col pelé et rougeâtre, hypnotisés par le métal brillant de la coque, tournaient autour de l'aéroscaphe avec des piaillements discordants. Quelques-uns même eurent l'impudence de venir se poser sur la plate-forme, où ils s'alignèrent en file, leurs griffes accrochées à la balustrade extérieure.

Ludovic, armé d'une tringle de fer, monta sur la plate-forme, pour les chasser.

Leurs serres, ou même leur bec acéré, pouvaient causer à l'appareil planeur des dégâts irrémédiables.

Les effrontés oiseaux, aux paupières cerclées de rouge, détalèrent, sans se presser, et d'un lent battement de leurs lourdes ailes, continuèrent à faire escorte à l'aéroscaphe.

La chaîne rocheuse se continuait presque sans interruption. De temps en temps seulement, les voyageurs apercevaient un torrent, étincelant entre les rocs, comme un panache d'argent.

Dans les anfractuosités, où s'était amassée un peu de terre végétale, des pins avaient pris racine. Par comparaison avec la gigantesque montagne, ils paraissaient aussi petits, aussi perdus, aussi insignifiants, qu'une pousse de giroflée ou de pariétaire au haut d'un vieux mur.

Cependant Alban se dépitait. Allait-il donc être obligé de longer interminablement cette chaîne de montagnes qui, allant du sud au nord, écartait l'aéroscaphe de sa route, le forçant à prendre la direction des frontières de la Chine et de la Sibérie, au lieu de celles du Tonkin !...

Il fallait absolument franchir ces montagnes avant la nuit.

Alban, qui se croyait, en droit, d'après l'expérience du jour précédent, de compter, jusqu'à un certain point, sur la solidité des ailes, se résolut à employer un moyen extrême.

La coque de *la Princesse des Airs* était disposée de manière à pouvoir se fermer hermétiquement.

Un système d'obturateurs en caoutchouc s'appliquait exactement autour des portes métalliques, de façon à intercepter toute communication avec l'atmosphère extérieure.

Ce dispositif avait été adopté, afin de permettre l'ascension à de grandes hauteurs.

Dans ce cas, les voyageurs respiraient, à l'aide de l'air liquide ; et de vastes récipients, contenant des substances chimiques de la même nature que la potasse caustique, étaient dis-

posés, de place en place, pour absorber l'acide carbonique produit par la respiration, et maintenir la pureté de l'atmosphère intérieure.

Mais, comme Alban l'avait remarqué, pour demeurer longtemps dans les régions supérieures, il fallait imprimer aux appareils moteurs leur vitesse maximum ; et Alban craignait fort que les tringles d'aluminium qu'il avait ajustées, à la place des barres d'acier limées par Jonathan, ne fussent pas capables de supporter cet effort, sans se rompre ou se fausser.

Il fallait, néanmoins, à tout prix, franchir ces maudites montagnes.

L'aéronaute, après avoir calculé toutes les chances, se résolut à risquer le tout pour le tout.

– Je vais choisir, songea-t-il, la crête la plus basse, et nous passerons. Les ailes ont déjà résisté à la furieuse vitesse que je leur ai imprimée lorsque nous avons échappé aux Russes ; elles résisteront bien à cette traversée des montagnes, qui ne durera pas plus d'une demi-heure. Aussitôt sortis de la région himalayenne, nous reprendrons, pour tout le reste du voyage, notre allure modérée.

Ludovic et Mme Ismérie, qu'Alban crut devoir mettre au courant de son projet, s'en montrèrent chaudement partisans.

Il valait mieux courir un léger risque, que de tourner des jours et peut-être des semaines, dans ce cirque de pics désolés.

D'ailleurs, ils avaient pleine confiance dans la solidité de l'appareil qui, ainsi que le disait Ludovic, avait fait ses preuves.

En conséquence, on se mit immédiatement à l'œuvre.

Les obturateurs de caoutchouc furent appliqués aux portes métalliques, une bonbonne d'air liquide fut tirée du magasin et placée sur la table centrale de la salle commune ; les récipients pour l'absorption de l'acide carbonique furent débouchés ; et *la*

Princesse des Airs virant de bord, se recula de plusieurs kilomètres.

En vertu des principes qui avaient présidé à sa construction, l'aéroscaphe, délivré de son aérostat, ne pouvait s'élever suivant une ligne perpendiculaire. Il ne montait et ne descendait que selon un plan très oblique.

Arrivé à la distance convenable, Alban actionna ses moteurs, et *la Princesse des Airs* commença à s'élever. Les plaques de la coque vibraient ; et le mouvement des ailes était devenu si rapide que, des hublots de la salle commune, elles semblaient immobiles.

En quelques minutes, l'aéroscaphe s'éleva à six mille mètres. Du givre recouvrit les vitres extérieurement ; le baromètre, disposé à l'avant, en dehors de la cage du timonier était descendu à moins vingt degrés.

Un froid glacial saisit les voyageurs.

Armandine grelottait, et Ludovic était transi.

Mme Ismérie dut porter au rouge les plaques métalliques qui permettaient de régler, à volonté, la température intérieure.

Au-dessous d'eux, les voyageurs apercevaient comme un immense océan d'une couleur plombée.

C'était une mer de nuages, que crevaient, çà et là, les pics neigeux des montagnes.

Alban, la main sur le levier du gouvernail, le regard fixé sur le baromètre, les dents serrées, avait le visage contracté par l'émotion. Les appareils indiquaient une altitude de sept mille mètres.

Au-dessous de l'aéroscaphe, les cimes montagneuses fuyaient avec rapidité.

– La chaîne de montagne est franchie, s'écria enfin Alban en poussant un soupir de satisfaction. Je vais ralentir notre vitesse ; nous allons redescendre vers des régions plus tempérées.

– Cela n'a pas été long, fit remarquer Ludovic. Nous n'avons même pas eu besoin, pour respirer, de nous servir d'air liquide !...

L'enfant ne put achever sa phrase. Un craquement sec retentit au-dessus de l'aéroscaphe.

Une des ailes, entièrement détachée par la rupture des tringles d'aluminium, venait de retomber, inerte, et obstruait les fenêtres de tout un côté.

L'autre aile, continuant de battre, l'aéroscaphe tournait sur lui-même, dansait comme un bouchon au milieu d'un torrent, et tombait lentement, en oscillant à droite et à gauche.

Un même cri était sorti de la poitrine des voyageurs. Puis, tous s'étaient tus, et avaient roulé par terre, culbutés par le choc.

Armandine s'était cramponnée au pied du guéridon central de la salle commune.

Alban faisait de vains efforts pour immobiliser la seconde aile ; et Ludovic essayait, en rampant, de parvenir jusqu'à lui, pour être prêt à l'aider.

L'aéronaute n'eut qu'un cri :

– Nous tombons ! Vite aux fusées !

D'un geste, il lança le courant électrique dans la tige métallique qui reliait les bouchons de plomb des bonbonnes d'air liquide, ce qui permettait, grâce à la fusion instantanée du métal, de les déboucher tous au même instant.

L'orifice de ces bonbonnes-fusées était dirigé vers la terre.

Le puissant mouvement de recul qui se produisit lorsque l'air commença à fuser, ralentit immédiatement la chute.

Alban avait réussi à immobiliser les ailes qui, par leur immense surface, formaient, en quelque sorte, parachute.

Les yeux hors de la tête, les poings crispés, Alban attendit seul, debout, le moment de la catastrophe. Sur son ordre, Mme Ismérie, Armandine et Ludovic s'étaient allongés sur les couchettes des cabines.

C'était la meilleure posture pour supporter la terrible secousse qui allait se produire, au moment où *la Princesse des Airs* toucherait le sol.

Pendant les quelques minutes que dura la chute, Alban eut des sensations effroyables.

L'aéroscaphe, où une sorte de demi-obscurité s'était produite, dégringolait entre les parois d'un immense puits de rochers.

L'air continuait de fuser hors des bonbonnes.

Alban, après un coup d'œil sur le baromètre, jugea la chute imminente ; et il alla, à son tour, s'allonger sur une des couchettes des cabines.

L'air liquide, retournant brusquement à l'état gazeux et se précipitant hors des cinquante réservoirs de métal, produisait un sifflement strident, un bruit aigu, comparable seulement à celui des sirènes à vapeur.

Un silence de mort planait dans les cabines.

Tous fermaient les yeux, s'agrippaient désespérément aux couchettes, dans l'attente de l'épouvantable choc qui allait se produire.

Malgré la lenteur relative de la descente, tous avaient la sensation vertigineuse de choir, en tournoyant, au fond d'un gouffre.

Tout d'un coup, l'aéroscaphe parut chavirer sur lui-même. Un heurt très violent venait de se produire. L'aile cassée, touchant la première le sol, s'était rompue net.

Pendant quelques secondes, les aéronautes, affolés, cognant de la tête contre les parois métalliques, perdirent toute conscience de ce qui se passait. Ils étaient secoués et ballottés, comme sur un navire par un jour de grande tempête.

Relancé en l'air, par la force des fusées à air liquide, l'aéroscaphe touchait le sol, puis rebondissait, se cognant, avec des craquements sinistres, contre les rocs, dont le contact achevait de démolir les ailes et bossuait la coque.

Le chargement des fusées à air liquide avait été calculé pour une très longue descente. Les bonbonnes d'acier étaient loin d'être vides lorsque l'aéroscaphe toucha, une première fois, le sol.

Par bonds irréguliers, l'aéroscaphe parcourut ainsi une centaine de mètres ; puis, lentement, le bruit strident du gaz s'échappant par les ouvertures, s'affaiblit et cessa bientôt.

La Princesse des Airs gisait, à présent, sur un lit de blocs granitiques, que parsemaient de chétifs rhododendrons et de maigres fleurs des hauts sommets.

Meurtris, contusionnés par les effroyables secousses qu'ils venaient de subir, les voyageurs avaient tous perdu connaissance.

Au fond de l'entonnoir perpendiculaire de rochers où ils étaient tombés, une nuit épaisse régnait déjà. Les dernières gouttes d'air liquide s'étaient évaporées ; l'hélice ne tournait plus.

Semblable à quelque gigantesque cétacé échoué sur un rivage inconnu, l'aéroscaphe s'étendait au milieu des pierrailles, dans le silence et le froid mortel de ce ravin perdu du massif himalayen.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi.

Enfin, Alban Molifer, qui, pendant les secousses de l'atterrissement, avait le mieux résisté, à cause de sa grande force musculaire et de son agilité acrobatique, se releva en chancelant et porta instinctivement la main à son visage où coulait du sang.

Sa tête vacillait ; il se sentait endolori dans tous ses membres, comme s'il eût été bastonné ou qu'il eût subi le supplice de l'estrapade.

Il se traîna en trébuchant jusqu'à la salle commune, ralluma, d'un coup de doigt, les lampes électriques dont la clarté vive l'éblouit, et faillit lui causer une seconde syncope.

Puis, s'approchant du coffre à provisions, il saisit une bouteille de cognac dont il but quelques gorgées.

L'effet de ce cordial fut magique et presque instantané sur le robuste tempérament de l'ancien gymnasiarque. Il se tâta, il toussa, se regarda dans une glace : il n'avait d'autre blessure qu'une grande écorchure au nez. Sa face avait heurté contre la muraille de métal, ce qui expliquait ce sang dont il était tout couvert.

Sans songer un instant à se soigner lui-même, Alban se mit en devoir de secourir ses compagnons. Comme tous, au moment de la chute de l'aéroscaphe, avaient adopté la même position horizontale sur les couchettes, tous portaient à peu près les mêmes blessures : des contusions à la tête et aux jambes.

Armandine n'avait, au genou, qu'une légère écorchure, mais elle portait, au front, une grande balafre. Mme Ismérie

n'avait reçu aucune blessure à la tête, mais ses jambes étaient sillonnées de profondes écorchures.

Quant à Ludovic, il était souillé de sang, et son visage était d'une pâleur de cire.

Alban s'occupa d'abord de sa femme et de sa fille. Il leur fit respirer des sels, introduisit, entre leurs lèvres quelques gouttes de cognac.

Elles ouvrirent bientôt les yeux et commencèrent à revenir à la vie.

Pendant qu'elles achevaient de se remettre, en se prodiguant des soins mutuels, Alban s'occupait de Ludovic ; mais l'enfant, malgré les sels, l'alcool et l'éther, continuait à demeurer inerte.

Alban colla avec anxiété son oreille contre la poitrine de l'enfant.

Il dut écouter une minute, qui lui parut un siècle, avant de percevoir le faible battement du cœur.

– Pourvu qu'il soit encore vivant ! s'écria l'aéronaute avec angoisse... Si, par malheur, il a succombé, je n'oserai jamais plus me présenter devant le docteur Rabican !...

Mme Ismérie, que sa blessure faisait beaucoup souffrir, et qui boitait, s'était courageusement jointe à son mari.

Tous deux frictionnaient les tempes de l'enfant, et sa poitrine couverte d'ecchymoses, avec de l'alcool emprunté à la pharmacie de voyage.

Grâce à leur emballage pneumatique, tous les flacons avaient parfaitement supporté le redoutable choc.

Mais Ludovic, dont les pommettes sous l’influence des frictions, s’étaient pourtant colorées d’une légère rougeur, n’ouvrait pas les yeux, restait toujours plongé dans sa syncope.

Au bout d’une heure de soins, à part le faible battement du cœur, il n’avait pas encore donné signe de vie.

– Il faut que nous le sauvions, dit Alban. J’aimerais mieux renoncer à tout jamais à mes découvertes, redevenir l’obscur saltimbanque que j’ai été si longtemps, et voir ce pauvre enfant plein de vie et de santé !...

– Tant que son cœur battra, dit Mme Ismérie, il y aura de l’espoir.

Cependant, tout demeurait inutile. L’enfant ne reprenait pas connaissance.

– Il ne me reste plus, réfléchit Alban, qu’à employer un moyen énergique, mais peut-être hasardeux... Que l’on m’apporte un flacon d’air liquide... La température de quatre cents degrés de froid que possède l’air au moment où il passe de l’état liquide à l’état gazeux, produira sans doute sur Ludovic une révulsion assez énergique pour lui faire reprendre tout à fait connaissance. L’air liquide, par la profonde et instantanée révolution qu’il produit dans les tissus, est seul capable de le rendre à la vie.

Le bras droit de Ludovic fut mis à nu, et on lui fit une première application du gaz liquéfié.

L’enfant eut un tressaillement nerveux ; et aussitôt le cœur commença à battre plus vite.

Le pouls, jusqu’alors imperceptible, reprit son activité normale.

À la cinquième application, Ludovic ouvrit des yeux hébétés, comme s’il fut sorti d’un sommet causé par quelque puissant anesthésique.

Incapable de penser, de rassembler ses idées et ses souvenirs, il regardait autour de lui avec stupeur, et portait machinalement la main à son front dont les blessures avaient été pansées, et que M[me] Ismérie avait entourées d'un bandeau destiné à maintenir en place des compresses de teinture d'arnica.

S'il ne s'était pas produit de lésions internes, l'enfant était sauvé.

Il ne lui faudrait plus, maintenant, que du repos et des soins.

Jamais malade ne fut veillé avec tant de sollicitude.

Alban, M[me] Ismérie et même la petite Armandine ne quittaient pas son chevet.

Un peu tranquillisé sur le sort de Ludovic, Alban se décida à tenter une reconnaissance.

Il débarrassa une des portes extérieures des bandes de gutta-percha qui en rendaient la fermeture hermétique et l'ouvrit toute grande.

Il dut la refermer immédiatement : une bouffée d'air glacé venait de le frapper au visage.

Il rentra promptement dans l'intérieur de la salle commune où les plaques électriques, encore rouges, maintenaient une tiède température.

– Nous sommes tombés sur quelque plateau glacé, réfléchit-il. Cela n'a rien qui me surprenne ; mais il faut, néanmoins, que j'explore la contrée, que je me rende compte du lieu où nous sommes et des ressources qu'il nous offre.

En conséquence, Alban revêtit un pardessus fourré, jeta sur ses épaules un caban de drap très épais, s'encapuchonna, se ganta, prit d'une main un de ces bâtons munis d'une pointe ferrée que les touristes appellent des alpenstocks, de l'autre, une

lampe électrique à pile portative, et s'aventura dans les ténèbres glacées.

La vive lueur des rayons électriques lui montra l'aéroscaphe écroulé sur les débris de ses ailes.

Les parois en étaient déjà recouvertes d'une étincelante couche de givre.

Tout autour s'érigeaient de géantes murailles granitiques, dont les sommets se perdaient à une telle hauteur, qu'Alban ne put les apercevoir, même en dirigeant, presque verticalement, le faisceau lumineux de sa lampe.

L'espèce de ravin où était venu s'abattre *la Princesse des Airs* n'avait qu'une très faible étendue.

Alban en fit le tour sans rencontrer la moindre issue, le moindre défilé qui laissât l'espoir de sortir.

De tout côté, cet espèce de puits étendait ses parois lisses et accores, sans crevasses et sans aspérités, aussi implacablement unies et fermées que si elles eussent été construites de main d'homme.

Alban rentra, transi de froid et désespéré.

Il se considérait comme tout à fait perdu.

Jamais *la Princesse des Airs* ne pourrait se dégager de cette espèce d'oubliette naturelle.

Les voyageurs mourraient de faim entre ces rocs stériles, avant que personne pût venir à leur secours, ni même avoir connaissance de leur situation.

Quand ils auraient rongé les quelques touffes d'herbe, l'écorce et les feuilles des quelques arbustes qui poussaient entre les pierres, il ne leur resterait plus qu'à mourir de la plus horrible des morts.

Alban se rappelait, non sans un frisson d'effroi et de dégoût, les grands vautours qui, la veille, avaient escorté, pendant quelques heures, l'aéroscaphe.

Le repas du soir fut triste ; on se partagea mélancoliquement la dernière boîte de conserves et le biscuit qui restaient.

Depuis la veille il n'y avait plus de vin ; on but de l'eau aromatisée de quelques gouttes de cognac.

Ludovic s'était endormi d'un paisible sommeil.

On mit religieusement de côté pour lui la plus grosse part de viande de conserve et la moitié d'un biscuit.

Alban avait jugé inutile de mettre ses compagnons au courant du décourageant résultat qu'avait eu sa reconnaissance aux alentours de l'aéroscaphe.

Il comptait sur les réflexions de la nuit pour trouver quelque heureuse inspiration.

Mais la nuit se passa sans qu'aucune bonne idée se fût présentée à son esprit.

Réparer l'aéroscaphe ?...

Il lui faudrait des semaines, en admettant que ses appareils ne fussent pas tout à fait hors de service.

Franchir la muraille de rochers ?...

Il eût fallut avoir les ailes d'un vautour ou un solide aérostat.

Alban eut bien, un instant, l'idée de réparer et de regonfler l'enveloppe trouée de son aérostat, qu'il avait roulée lui-même au-dessus de la plate-forme, après avoir liquéfié le « lévium » qui la remplissait, mais il se rendit compte très vite que ce projet était impraticable.

La réparation et le gonflement de l'enveloppe dureraient assez de temps pour que les voyageurs mourussent de faim dans l'intervalle.

Alban ne put fermer l'œil de la nuit.

Dès les premières lueurs du matin, après s'être assuré que Ludovic se portait aussi bien que possible, il revêtit de nouveau son costume d'hivernage, bien décidé à recommencer son exploration de la veille. Peut-être, à la lumière du jour, découvrirait-il quelque issue.

L'espèce de vallée profonde où ils se trouvaient était certainement d'origine volcanique.

Le feu central seul avait pu projeter ces coulées de basalte, et donner au vallon cette singulière forme de citerne ou d'entonnoir.

Le sol, entre les rochers, allait en s'abaissant par une pente très rapide, et affectait à peu près la forme d'un triangle.

À des centaines de pieds au-dessus de sa tête, Alban apercevait le bleu du ciel, comme une tache lointaine.

Dans sa promenade de reconnaissance, il n'aperçut aucun être vivant.

À part quelques rhododendrons chétifs qui cherchaient une maigre nourriture entre les pierres, il ne remarqua que quelques petites fleurettes bleues, de la même famille que les gentianes.

Ce lieu était décidément inhospitalier et maudit.

Le froid y était intolérable ; et le soleil, descendant obliquement dans cette sorte de cave, ne parvenait à projeter jusqu'au fond qu'une lueur funèbre.

Alban remarqua que dans la partie la plus basse du ravin, la muraille de rocher était moins haute ; et il supposa que s'il

parvenait à la franchir, il trouverait sans doute, de l'autre côté, un plateau fertile ou une vallée conduisant à des contrées habitées.

Ancien gymnasiarque, Alban put se rendre compte, d'un seul coup d'œil, que l'escalade des rocs était impossible.

Il avait d'abord songé à atteindre le sommet, en s'aidant de cordages et de crampons de fer.

Mais la hauteur et la perpendiculaire du rempart rendaient l'entreprise impraticable.

La matinée se passa dans des transes mortelles.

Pour la première fois, depuis le commencement du voyage, on ne déjeuna pas.

Ludovic seul dévora avidement la petite part de vivres qu'on lui avait mise en réserve la veille.

L'enfant était d'ailleurs loin d'avoir satisfait entièrement son appétit. Il était devenu nerveux, s'impatientait facilement ; et il fallut qu'Alban lui expliquât la situation.

Lorsque, hochant la tête d'un air découragé, l'aéronaute l'eut mis au courant des détails de la chute, lui eut décrit, minutieusement, l'espèce de gouffre escarpé au fond duquel *la Princesse des Airs* était venue s'abattre, l'enfant s'écria avec exaltation :

– Eh bien, ces rochers, pourquoi ne les faites-vous donc pas sauter pour nous ouvrir une issue ? Vous avez bien fait sauter le ballon des Russes, ce qui était bien plus difficile !

– Vous oubliez, reprit Alban avec découragement, que j'ai produit l'explosion de leur aérostat avec la propre dynamite des Russes. Ici, je n'ai ni poudre, ni explosif d'aucune sorte.

L'enfant se rendormit peu après d'un sommeil lourd et agité.

Mais l'idée qu'il avait émise ne cessait de tracasser Alban.

Après deux heures de réflexion, l'aéronaute finit par se ressouvenir d'un procédé d'explosion récemment inventé : la cartouche d'eau.

En volatilisant brusquement, à l'aide d'un courant électrique, une petite quantité d'eau contenue dans une enveloppe métallique, résistante et hermétiquement fermée, on arrive à produire une explosion d'une puissance mécanique aussi considérable que celle de la poudre ou même de la dynamite.

Alban avait sous la main tous les éléments nécessaires.

Il remplit d'eau une des bonbonnes d'acier qui avaient servi à renfermer le « lévium » liquéfié, y adapta un conducteur électrique qu'il relia, par un long fil, aux puissants accumulateurs de *la Princesse des Airs.*

Il pratiqua ensuite, à coups de pic, un trou dans la muraille de basalte, et y fit entrer de force cette torpille d'un nouveau genre.

Pour n'avoir pas à redouter la pluie de blocs de rocher qui suivrait peut-être l'explosion, Alban avait choisi la partie de la muraille située tout à fait en contre-bas de l'endroit où se trouvait l'aéroscaphe.

C'était d'ailleurs, à cette place que le roc semblait le moins élevé et le moins épais.

Très ému, Alban rentra dans l'intérieur de la coque et se disposa à faire jouer le commutateur.

Son engin était-il assez habilement construit pour avoir une efficacité quelconque ?

La muraille de basalte n'était-elle pas trop épaisse pour être entamée ?

Autant de questions qu'Alban se posait anxieusement.

Son cœur battait à se rompre lorsqu'il se décida à lancer le courant.

Instantanément, une terrible commotion ébranla le sol.

Alban se précipita hors de l'aéroscaphe dont la balustrade extérieure se trouvait à quelques pieds du sol, et courut à l'endroit où il avait disposé son engin.

Une énorme crevasse, une sorte de faille trouait maintenant le roc de haut en bas.

Alban poussa un cri de joie.

Immédiatement, toutes les bonbonnes disponibles furent remplies d'eau et disposées de la même façon que la précédente fois.

Il s'agissait maintenant de continuer la brèche commencée, et de se faire jour au dehors.

Alban avait repris tout son courage et tout son enthousiasme.

Aidé de Mme Ismérie et d'Armandine, il travaillait avec une fiévreuse ardeur.

– Dussions-nous percer la montagne, s'écria-t-il, nous passerons !

Pour être plus sûr de l'effet qu'il avait à produire, Alban divisa ses cartouches en deux lots de chacun cinq cartouches.

Les premières furent enfoncées à coups de levier jusqu'au plus profond de l'énorme crevasse, et reliées entre elles par un fil unique.

Cette fois, l'explosion fut formidable.

Une vapeur s'éleva des flancs de la montagne, et un énorme bloc de basalte alla rouler à quelques pas seulement de l'aéroscaphe.

Mme Ismérie, Armandine et même Ludovic – qui avait été réveillé et prévenu dès la première tentative – ne purent s'empêcher d'éprouver une grande frayeur.

Alban, lui, avait poussé un hurrah d'enthousiasme, en voyant une mince bande verticale de ciel apparaître entre les rocs, et projeter, sur cette gorge désolée, le rayon de lumière espéré avec tant d'ardeur.

La brèche produite n'était pas encore assez grande, pourtant, pour qu'un homme pût s'y glisser.

– Il s'agit maintenant, s'écria Alban avec enthousiasme, de continuer notre œuvre de destruction et de nous ouvrir, vers la liberté une route carrossable.

On se remit au travail avec une vivacité et une ardeur singulières. Les bonbonnes restantes furent chargées et préparées en un clin d'œil.

Alban disposa ses cartouches au plus profond de la crevasse.

Il voulait que l'éboulement se produisît, cette fois, dans la direction de la vallée inconnue, où les voyageurs voulaient pénétrer.

L'explosion eut un résultat inattendu.

Sans doute profondément ébranlé par les deux précédentes décharges, tout un pan de la muraille de rochers s'écroula avec un terrible fracas, dégringola avec de sourds grondements dans la vallée inférieure, en laissant voir aux aéronautes, inondés de

clarté, la perspective verdoyante d'une campagne immense, qu'entouraient les croupes bleuâtres des montagnes.

Devant le libre chemin qu'ils venaient de s'ouvrir, les voyageurs demeuraient silencieux, comme stupéfaits d'un résultat aussi prompt.

Alban lui-même n'en croyait pas ses yeux.

Armandine et Ludovic riaient aux éclats et trépignaient de joie, devant cette délivrance qui s'était produite avec la soudaineté d'un changement de décor.

La nuit tombait.

Alban déclara qu'il était trop tard pour se lancer à l'aventure dans cette vallée inconnue ; si bien que le dîner ne se composa, ce soir-là, que d'une boîte de lait stérilisé, soigneusement mise en réserve par Mme Ismérie.

Tout le monde se coucha, plein d'espoir, avec la ferme résolution de dormir à poings fermés pour être prêt à affronter les périls et les fatigues du lendemain.

VI

LES CARTOUCHES D'EAU

Le lendemain, Alban Molifer s'éveilla le premier. Il remarqua que le jeûne de la veille, en produisant sur lui une légère excitation cérébrale, lui avait communiqué une lucidité entière, une parfaite clarté dans les idées. Il réveilla Ludovic, qui se fit un point d'honneur de ne pas faire même allusion aux légers tiraillements d'estomac qu'il commençait à ressentir.

Alban devina, d'un coup d'œil, ce qui se passait dans l'esprit de l'enfant.

– L'air vif de ces hauteurs, dit-il, surexcite singulièrement l'appétit. Cela ne nous donnera que plus d'ardeur dans la conquête de notre déjeuner.

Ludovic ne répondit que par un geste d'insouciance, comme pour montrer qu'un héros de sa trempe ne prêtait que peu d'attention à des ennuis aussi terre à terre que l'absence du déjeuner.

Au fond, il était enchanté, et se promettait le plaisir d'aventures tout à fait inédites.

Alban et lui revêtirent donc de chauds vêtements, prirent pour toute arme de solides bâtons et des couteaux, et s'aventurèrent résolument à travers la brèche ouverte, la veille, par l'explosion des cartouches d'eau, et à l'extrémité de laquelle ils voyaient le soleil se lever au-dessus d'un cirque de montagnes aux sommets roses et bleus.

La muraille de basalte une fois franchie, ils s'étonnèrent de l'immense amoncellement de rochers qui s'étendait de l'autre côté.

– Il est heureux, fit remarquer Alban, que la force de l'explosion se soit portée du côté opposé à l'aéroscaphe. Nous aurions été réduits en miettes, littéralement écrabouillés, si cette avalanche de blocs de pierre se fût abattue sur la fragile coque d'aluminium.

– Pourquoi, demanda Ludovic, l'effort de l'explosion a-t-il donc porté de ce côté plutôt que d'un autre ?

– Les masses basaltiques s'avançaient comme un cap au-dessus de la vallée. Nos cartouches d'eau, en attaquant la base du gigantesque entassement, ont rompu l'équilibre. La montagne s'est, pour ainsi dire, écroulée du côté où les lois de la pesanteur la sollicitaient. C'est ce qui explique que nous ayons pu si facilement nous frayer un passage.

Alban et Ludovic suivirent pendant près d'un quart d'heure une pente très raide, tout encombrée de blocs de basalte projetés par l'éboulement, et dont quelques-unes étaient aussi larges et aussi hautes qu'une maison à six étages.

En contemplant ces résultats de leur travail de la veille, Ludovic ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine vanité.

– Nous sommes les auteurs d'un véritable cataclysme ! s'écria-t-il avec orgueil.

– Nous avons été merveilleusement servis par la disposition géologique des rocs. C'est comme si nous eussions miné la base d'une pyramide en équilibre sur sa pointe. L'honneur du cataclysme revient presque tout entier à la nature.

En continuant leur route vers une forêt aux cimes rousses et brunes, qu'ils apercevaient à quelque distance devant eux, ils traversèrent des pentes gazonnées où couraient de petits ruis-

seaux d'une eau claire et glaciale, provenant sans doute de la fonte des neiges.

Alban proposa de suivre le cours d'un de ces ruisseaux, dans la certitude qu'ils parviendraient ainsi à quelque rivière plus considérable.

Le ruisseau les conduisit sous le couvert d'une forêt centenaire de pins et de bouleaux.

Les arbres énormes, à l'écorce rougeâtre, et qui semblaient se soulever de terre par leurs monstrueuses racines tordues, avaient l'air presque aussi anciens que le monde.

Alban en aperçut plusieurs qui dépassaient certainement, par la vaste circonférence de leurs troncs, les cèdres légendaires du Liban, et qui eussent pu entrer en parallèle avec les baobabs de l'Afrique centrale.

Des oiseaux et des écureuils sautillaient entre leurs branches.

Alban essaya, mais sans succès, d'en abattre quelques-uns à coups de pierre.

– Si nous fabriquions un arc et des flèches, proposa Ludovic tout plein du souvenir de certaines lectures.

– Ce moyen inefficace et grossier, répliqua Alban, est bon tout au plus pour des sauvages. C'est le dernier que j'emploierai. L'essentiel est qu'il y ait du gibier. N'avons-nous pas à notre disposition, pour nous en emparer, l'électricité de nos accumulateurs ?

– Comment ferez-vous ? interrogea Ludovic en ouvrant de grands yeux étonnés.

– C'est mon secret, petit curieux, dit Alban en souriant. Retournons à l'aéroscaphe.

Arrivé au magasin, Alban se chargea d'un accumulateur portatif, remit à Ludovic un rouleau de fil de cuivre et quelques bâtonnets de verre.

Il eut grand soin aussi de placer, dans la poche de côté de son pardessus fourré, une poignée des miettes de biscuit qui étaient restées au fond d'une des caisses.

– Je comprends, s'écria Ludovic à la vue de ces préparatifs. Notre futur gibier va être foudroyé ni plus ni moins qu'un électricien imprudent qui touche, sans s'être muni de gants isolateurs, un conducteur chargé de fluide.

– Précisément. Et j'espère bien que les oiseaux de ces régions inconnues n'auront pas pris la précaution de se botter de gutta-percha pour nous contrarier.

Quand ils furent rendus au bord du ruisseau, les chasseurs enfoncèrent soigneusement en terre les bâtonnets de verre, préalablement essuyés avec soin ; puis ils les relièrent par les fils de cuivre, de façon à former une sorte de ligne télégraphique en miniature.

Puis le fil fut déroulé dans toute sa longueur, et rattaché à l'accumulateur qu'Alban avait déposé derrière un bloc de basalte assez gros pour dissimuler les chasseurs. Le biscuit fut ensuite émietté au pied des poteaux de la petite ligne télégraphique ; et le cœur battant d'émotion, Alban et Ludovic se mirent à l'affût.

Un à un, les oiseaux descendirent des sapins et se mirent à picorer les miettes de biscuit.

Il y avait de grosses perdrix blanches, des poules de neige, et d'autres volatiles plus petits dont les chasseurs ignoraient le nom.

Au bout de peu d'instants, une vingtaine d'oiseaux s'étaient posés sur le fil qu'ils trouvaient sans doute un perchoir commode.

Alban jugea que le moment était venu de lancer le courant.

Les oiseaux poussèrent un dernier pépiement et roulèrent foudroyés.

Alban et Ludovic, en poussant des hurrahs triomphaux, allèrent ramasser leurs victimes.

Il y avait huit perdrix blanches, cinq poules de neige et une quinzaine de petits oiseaux que Ludovic déclara, d'après la forme de leur bec, appartenir à l'ordre des passereaux.

Le garde-manger de l'aéroscaphe était approvisionné pour au moins trois jours.

Le fil électrique fut soigneusement roulé ; car il ne fallait pas habituer le gibier à la vue de ce piège et l'effaroucher ; et les chasseurs rentrèrent, solennellement, presque pliants sous le poids de leur gibier, qu'ils avaient enfilé en chapelet avec l'aide d'une cordelette.

Mme Ismérie et Armandine, qui s'étaient levées dans l'intervalle, se tenaient à la balustrade extérieure, chaudement emmitouflées de fourrures.

Elles accueillirent les chasseurs par des exclamations de joie.

La vue d'une telle quantité de gibier avait réveillé l'appétit de tout le monde.

Sous la direction d'Alban, chacun se mit à l'œuvre.

Mme Ismérie et sa fille plumaient les oiseaux, Alban les vidait, et Ludovic les faisait flamber.

Il restait encore à Mme Ismérie une boîte de sel et de poivre échappée au désastre.

Aussi, le copieux salmis qu'elle confectionna, fut-il déclaré excellent de tout point par les convives.

Personne ne s'avisa même de se plaindre du manque de pain.

La petite Armandine seule, à la fin du repas, étourdiment, s'avisa d'en réclamer pour mieux nettoyer son assiette.

– Le pain est sorti, mademoiselle, répondit sérieusement Alban.

– C'est vrai, dit l'enfant, j'avais oublié qu'il n'y en a plus.

– Si nous demeurons encore longtemps dans ces parages, dit Ludovic avec enthousiasme, M. Alban est bien capable de nous en fabriquer.

– J'ai tout lieu de croire, fit Alban, que nous ne demeurerons pas longtemps ici. La journée de demain sera employée à une exploration complète de cette vallée. J'ai la certitude que les cours d'eau qui descendent de ces hauteurs nous mèneront à quelque grand fleuve de la Chine ou du Thibet. Sans doute pourrons-nous atteindre ainsi quelque monastère bouddhique ou quelque village. Là, je pourrai peut-être trouver des gens pour m'aider au renflouement de l'aéroscaphe.

– Mais, objecta Mme Ismérie, je croyais que ce pays était tout à fait barbare et inhabité ?

– Dans des montagnes inaccessibles comme celles-ci, oui. Mais, sur le bord des fleuves, on rencontre des villes assez peuplées, que gouvernent des délégués de l'empereur de Chine, ou des monastères, des lamasseries, qui renferment des hommes très instruits, au courant même, jusqu'à un certain point, des découvertes européennes. Le tout est de sortir de ces maudites montagnes, ce qui, je l'espère, ne sera pas difficile.

L'après-midi fut employée à différents travaux, et à une promenade aux abords de la forêt.

Ludovic prétendait avoir vu des poissons, qu'il affirmait être des truites, dans les eaux du petit cours d'eau visité le matin.

En prévision d'une pêche possible, Mme Ismérie se fabriqua cinq ou six hameçons avec des fils de cuivre tordus, et emporta, comme appâts, quelques fragments des oiseaux tués le matin.

Le paysage, borné de tous côtés par de hautes cimes, rappelait, par son aspect sévère, ses interminables massifs de pins et de bouleaux, certaines contrées montagneuses et boisées de la Norvège, qu'Alban avait visitées au cours de ses voyages.

On longea quelque temps le ruisseau, qui venait déboucher dans une sorte de petit lac ou d'étang entouré de toutes parts par les troncs serrés des grands arbres.

Le ruisseau sortait de là considérablement grossi, devenu presque navigable, et se perdait à travers l'interminable futaie.

L'assertion de Ludovic se trouva être exacte.

Le lac fourmillait de poissons, dont la chair dans ces eaux limpides et glacées, devait être excellente.

Alban coupa les branches légères d'une espèce de saule, installa des lignes dont l'hameçon fut garni de petits morceaux de viande, et chacun, même Armandine et Ludovic, se mit à pêcher avec un recueillement digne des plus obstinés amateurs de ce sport, si cher aux natures paisibles.

Cette première pêche fut couronnée de succès.

Ludovic ferra lui-même un superbe saumon qui faillit briser sa ligne, et qu'Alban dut l'aider à tirer de l'eau. Ce fut Ludovic qui eut les honneurs de la journée.

Au total, la pêche fournit une douzaine de pièces qui vinrent heureusement s'ajouter au gibier, dans la glacière à air liquide qui servait de garde-manger.

– Voilà un pays vraiment agréable, dit Ludovic, tout fier de ses succès à la pêche.

– Si nous y restions ! s'écria Armandine.

– C'est cela, approuva Alban en plaisantant, nous construirons une maison de bois, à la mode scandinave. Je défricherai quelques hectares de terre, et nous serons les rois incontestés de ce pays où, jusqu'ici, je n'ai aperçu la trace d'aucun être humain.

Au retour, Alban découvrit un arbuste chargé de fruits rouges, en grappes, qu'il reconnut être une variété de sorbier dont les baies, légèrement aigrelettes, sont d'une saveur très agréable.

Armandine battit des mains.

Avec l'autorisation de son père, elle goûta des sorbes, et en emplit ses poches.

– Ce sera pour le dessert, s'écria-t-elle... Je me charge d'aller en cueillir tous les jours.

Le soleil n'était pas encore près de se coucher, lorsqu'on revint à l'aéroscaphe.

Alban profita des dernières heures de jour pour examiner plus minutieusement qu'il n'avait encore pu le faire, les avaries causées par la chute.

La coque était bossuée en plusieurs endroits ; la balustrade extérieure était tordue.

Mais, ce n'étaient pas là les plus graves avaries.

On pouvait, à la rigueur, se passer de galerie extérieure, ou remplacer la balustrade par un simple cordage ; et les érosions

des plaques d'aluminium de la coque ne devaient apporter à la marche aucun inconvénient sérieux.

Mais, l'aile de droite, celle-là même qu'Alban avait réparée avec des barres d'aluminium, était complètement brisée et reployée sur elle-même.

Les billes en étaient faussées.

Il eût fallu plusieurs semaines de travail et un outillage complet pour la remettre convenablement en état.

L'aile de gauche, quoique moins endommagée, avait aussi beaucoup souffert.

Le choc terrible de la descente avait rompu net plusieurs tringles d'acier.

Enfin, une des palettes de l'hélice était faussée, et le gouvernail de toile pégamoïdée absolument hors de service.

Après avoir tout examiné, Alban fut heureux de constater que l'arbre de l'hélice et les machines productrices de la force n'avaient que peu souffert.

Les accumulateurs, les appareils liquéfacteurs et la réserve d'air liquide étaient intacts.

Quant aux objets contenus dans l'intérieur de l'aéroscaphe, protégés par l'emballage pneumatique dont avaient été munies leurs gaines et leurs caisses, ils n'avaient éprouvé aucun dommage.

Le repas du soir fut très animé.

Tout le monde avait pris son parti de manger la viande ou le poisson sans pain.

Personne ne fit la moue lorsque Mme Ismérie prévint qu'elle réservait pour le cas de maladie ou d'extrême nécessité, le peu

de cognac qui restait, et que, désormais, on n'aurait d'autre boisson que l'eau fraîche et limpide des ruisseaux de la vallée.

Ludovic, toujours heureux de faire montre de ses connaissances, s'empressa d'indiquer la recette d'une excellente limonade, composée d'eau additionnée de sucre et de quelques gouttes de vinaigre.

– L'eau et le vinaigre, remarqua Alban, étaient la boisson habituelle des mercenaires carthaginois. Ils n'ont pas eu d'autre breuvage pour franchir les Alpes ; nous n'en aurons pas d'autre, non plus, pour traverser l'Himalaya.

– Les Alpes ! fit Ludovic d'un petit air dédaigneux. Leur plus haut sommet, le Mont Blanc, n'est qu'une taupinière à côté des moindres pics de la chaîne himalayenne.

Mme Ismérie fit cuire quatre perdrix qu'Alban et Ludovic devaient emporter dans leur exploration.

Tout le monde regagna les cabines, un peu réconcilié avec le mauvais sort.

Le lendemain, en quittant l'aéroscaphe, Alban recommanda à Mme Ismérie et à sa fille de ne pas s'éloigner, de ne pas dépasser, dans leur promenade, la rive la plus rapprochée du petit lac, où il leur serait loisible, si elles voulaient se distraire, d'aller pêcher.

Puis, les deux explorateurs se mirent en marche, en longeant la muraille de basalte, à partir de l'endroit où avait eu lieu l'éboulement.

Leur projet bien arrêté était de faire le tour du plateau jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un chemin vers la plaine.

Ils marchèrent toute la matinée.

À leur droite, la forêt, dont les derniers taillis venaient mourir entre des blocs de granit, se continuait, aussi monotone et aussi lugubre.

À gauche, c'était toujours la muraille rocheuse, un peu moins élevée à mesure que le terrain descendait vers la plaine, mais aussi infranchissable, et n'offrant qu'une série de défilés qui menaient à des abîmes et ne laissaient entrevoir qu'une perspective de ravins et de pics stériles.

Çà et là, pourtant, elle semblait s'abaisser et disparaître : mais, quand Alban et Ludovic s'avançaient, croyant se trouver en face d'un chemin praticable, ils arrivaient au bord d'une falaise, et reculaient, saisis de vertige, en voyant, au-dessous d'eux, et à une profondeur considérable, onduler un horizon de forêts sur lesquelles pesaient de lourdes bandes de nuages.

À midi, ils s'arrêtèrent auprès d'un ruisseau qui tombait d'un rocher en bouillonnant.

Ils se reposèrent quelques instants, tout en donnant une sérieuse atteinte aux provisions de viande froide dont leur havresac était garni.

Dans le milieu de l'après-midi, ils arrivèrent à un endroit où une vaste percée s'ouvrant dans l'entassement des rocs.

En approchant, ils distinguèrent le grondement d'un torrent.

Une rivière assez considérable qu'Alban supposa être celle qui sortait du petit lac visité la veille, se frayait tumultueusement un passage et retombait, avec un mugissement de tonnerre, le long des contreforts à pic du plateau, en formant une véritable cataracte.

– Voilà qui est de très mauvais augure pour nous, dit Alban, le plateau où nous avons échoué doit être entièrement borné par un système de précipices et de falaises. Les eaux ont cer-

tainement suivi la seule pente praticable. Nous ne pourrions donc sortir d'ici que par ce gouffre.

– Tout espoir n'est pas encore perdu, répondit Ludovic. Il nous reste une chance de trouver une issue, tant que nous n'aurons pas complètement fait le tour de notre royaume.

– Ce n'est guère probable. D'après ce que j'ai observé, ce plateau offre partout la même configuration. Nous sommes arrivés à l'endroit le plus bas de la pente ; et il n'y a aucune raison pour que la région ouest ne soit pas exactement semblable à la région est que nous venons de visiter.

Partant de la cataracte, Alban et Ludovic commencèrent à remonter dans la direction de *la Princesse des Airs*.

La végétation était partout uniforme.

À part un massif de framboisiers arctiques, dont Ludovic nota soigneusement l'emplacement, à l'intention d'Armandine, ils n'avaient rencontré que les éternels pins et les éternels bouleaux entre les branches desquels se jouaient un monde d'oiseaux et d'écureuils gris.

Ludovic prétendait avoir aperçu un ours, mais soit que l'enfant se fût trompé, soit que l'animal se fût retiré dans un hallier, Alban ne put vérifier le fait.

Le soleil allait se coucher lorsque Alban et Ludovic débouchèrent dans une vaste prairie émaillée de fleurs, et sillonnée de ruisseaux d'eau courante.

Cet endroit était certainement le plus délicieux de toute la contrée qu'ils avaient jusque-là traversée. Alban s'expliqua la fertilité plus grande de cette portion du plateau, par son exposition au midi, et par la chaleur que devait produire la réflexion des rayons lumineux sur la muraille de basalte.

Tout d'un coup, Ludovic poussa un cri.

Du doigt, il montrait à Alban un troupeau de gros animaux qui, dans la lumière indécise du crépuscule, paraissaient, grâce à leur bosse et à leurs cornes, d'une grandeur et d'une grosseur fantastiques.

Ces animaux, quels qu'ils fussent, avaient pris l'alarme, aux cris de l'enfant.

Leur masse, s'ébranlant lourdement, disparut avec un bruit sourd sous la futaie.

– Nous venons de courir un terrible danger, dit Alban à demi-voix... Ces animaux, que je suppose être des yacks, appartiennent à une variété de ruminants, assez semblables au bœuf, mais d'une férocité beaucoup plus grande. S'il leur avait pris fantaisie de se précipiter sur nous, nous aurions été éventrés et piétinés en un clin d'œil... Ils ne doivent jamais avoir aperçu d'être humain pour s'être laissé effrayer aussi facilement.

– Nous les rattraperons, fit Ludovic, qui ne doutait de rien... Voilà des vivres assurés pour la cuisine électrique de Mme Ismérie.

– Pas tant de hâte, mon jeune ami, fit observer Alban. Les yacks ne mettront pas autant de complaisance à se laisser foudroyer, que les perdrix et les poules de neige.

– Vous voyez bien que cette vallée ne doit pas être sans issue, puisque ces animaux ont trouvé le moyen d'y venir... Nous trouverons donc bien le moyen d'en sortir.

– Cela n'est nullement certain, répondit Alban, qui réfléchissait. On trouve, dans les Alpes et dans les Pyrénées, à de très grandes hauteurs, des plateaux ou des petites vallées bien abritées, absolument inaccessibles à l'homme, mais où pullulent les chamois. Rien ne prouve que notre plateau n'a pas été isolé et surélevé, avec tous les êtres vivants qu'il porte, par un soulèvement volcanique. La nature géologique de la muraille de rochers semble venir à l'appui de mon assertion.

Alban et Ludovic, traversant le pâturage, s'engagèrent de nouveau sous le couvert des grands arbres, où l'obscurité se faisait de plus en plus profonde.

Un froid glacial les envahissait.

Tous deux, mais surtout Ludovic, étaient des plus fatigués.

Pendant la première partie de leur voyage de découverte, ils avaient toujours marché en suivant une pente extrêmement rapide, depuis l'aéroscaphe jusqu'à l'endroit où les eaux de la rivière se précipitaient du haut des rochers.

À partir de la cataracte le terrain montait ; ils avançaient donc deux fois moins vite, et avec beaucoup plus de peine.

Malgré ses efforts, Ludovic ne parvenait pas à dissimuler sa fatigue.

Pendant leur marche, à travers les rochers pointus et les racines d'arbres, il s'était écorché les pieds et boitait légèrement.

À plusieurs reprises, Alban dut ralentir le pas, et même faire halte pendant quelques instants, pour lui permettre de continuer.

La nuit était maintenant tout à fait tombée.

Entre les troncs gigantesques des vieux arbres, on n'y voyait pas à quatre pas devant soi.

Le froid devenait insupportable : les voyageurs n'entendaient plus que le grondement sourd des torrents dans la montagne, qui dominait tous les autres bruits de la nature.

– Nous ne pouvons suivre plus longtemps cette muraille de rochers, dit Alban : nous ignorons si le plateau n'est pas beaucoup plus vaste de ce côté ; et nous risquerions de passer la nuit en plein air.

– Alors, rentrons, s'écria Ludovic avec empressement.

– C’est ce que nous allons tâcher de faire, en prenant le chemin le plus court, c’est-à-dire en essayant de nous orienter vers le petit lac qui m’a paru occuper à peu près le centre du plateau.

Par malheur, l’orientation, dans cette obscurité, était à peu près impossible.

Il fallut s’en fier au hasard. Alban avait justement oublié d’emporter sa boussole de poche.

De plus, Ludovic grelottait, et souffrait beaucoup de ses écorchures.

Néanmoins, il ne se plaignait pas.

Mais Alban l’entendait claquer des dents à côté de lui, et était maintenant obligé de s’arrêter, presque à chaque pas, pour lui permettre de le suivre.

Il devenait, d’ailleurs, de plus en plus difficile d’avancer.

Les arbres, d’abord clairsemés au sortir de la prairie, se faisaient, maintenant, de plus en plus rapprochés les uns des autres.

À tout instant, il fallait faire le tour de buissons épineux.

Aussi, après tant de détours. Alban avait-il entièrement perdu la notion de la route suivie.

Les voyageurs étaient complètement égarés.

Ils durent bientôt s’arrêter tout à fait : un inextricable rempart de buissons leur barrait le passage. Ludovic s’était affaissé, anéanti, entre les racines d’un pin couvertes d’une longue mousse grise, et faisait d’héroïques efforts pour ne pas pleurer.

Alban, sérieusement inquiet, laissa l’enfant se reposer, le rasséréna par de bonnes paroles ; puis, l’on se remit péniblement en marche.

Tout d’un coup, l’aéronaute poussa un cri de joie.

– J’aurais dû y songer plus tôt, s’écria-t-il. Dans une heure nous serons arrivés à l’aéroscaphe.

Il venait de se coucher à plat ventre ; et l’oreille appliquée sur le sol, il écoutait avec une profonde attention.

– Que faites-vous donc ? demanda Ludovic qui, hébété de fatigue et de froid, ne comprenait plus.

– C’est très simple. Les corps solides, sans en excepter la terre, sont d’excellents conducteurs du son...

– Eh bien ?

– J’écoute dans quelle direction il y a un ruisseau à proximité. Nous nous dirigeons du côté où on l’entend murmurer. Le ruisseau nous mènera à une rivière ; la rivière au petit lac...

– D’où nous regagnerons l’aéroscaphe sans difficulté !... s’écria Ludovic avec enthousiasme, et en collant, à son tour, son oreille contre le sol durci.

Après avoir répété cette manœuvre plusieurs fois, en se guidant sur le murmure d’eau courante que leur transmettait admirablement le sol à demi glacé, ils atteignirent enfin un petit cours d’eau qui fuyait, entre deux lignes de maigres bouleaux.

Ils en suivirent la rive pendant un quart d’heure.

Ils commençaient à trouver le temps bien long et les méandres du ruisseau bien compliqués, lorsque Ludovic s’arrêta soudain en poussant un cri. Il montrait à Alban, au-dessus d’eux, entre les arbres, une grande lumière blanche.

– Ce sont les fanaux électriques de l’aéroscaphe ! Nous sommes sauvés !

Guidés par cet espèce de phare, les voyageurs reprirent leur route avec un nouveau courage.

Ils étaient sûrs d'arriver à l'aéroscaphe ; mais ce ne fut pas sans difficulté qu'ils y parvinrent.

La lueur qui les guidait semblait s'éloigner à mesure qu'ils en approchaient.

Puis le terrain devenait montueux et accidenté.

À certains endroits, il fallait franchir ou contourner des blocs de rochers.

Plus loin, on rentrait sous le couvert de la forêt. La lumière, voilée par le feuillage des arbres, devenait, pour quelques instants, invisible.

Ailleurs, ils s'embourbèrent jusqu'aux genoux, dans une sorte de marécage ou de tourbière qu'avait formée l'eau d'un ruisseau en s'amassant dans un pli de terrain.

Quand ils approchèrent du petit lac, où toutes les eaux du plateau se réunissaient, une autre difficulté se présenta.

Il fallait, à chaque instant, sauter d'une rive sur l'autre ; et plusieurs fois Alban, de l'eau jusqu'à mi-cuisse, dut passer Ludovic, à demi-mort de lassitude, sur ses épaules ou sur son dos.

Enfin ils atteignirent la pente rocheuse au haut de laquelle s'était produite l'explosion de la cartouche d'eau.

Alban s'expliqua alors l'intensité de la lumière qu'ils avaient aperçue du fond des bois.

Mme Ismérie avait eu l'idée d'installer une puissante lampe à arc sur la galerie extérieure où elle se tenait en compagnie d'Armandine.

Dès que la silhouette des voyageurs fut visible dans le vaste cône de lumière que projetait le fanal, elles poussèrent des exclamations joyeuses et vinrent à la rencontre de Ludovic et d'Alban.

Un quart d'heure après, tous se trouvaient réunis dans la salle commune, autour d'un vaste salmis de petits oiseaux.

Alban rendit compte de son expédition.

Ludovic, lui, malgré ses efforts pour faire bonne contenance, s'était endormi la bouche pleine ; et on l'avait porté dans sa cabine, déshabillé et couché sans qu'il en eut conscience.

– Je suis maintenant persuadé, dit l'aéronaute, qu'il ne nous reste aucun moyen de quitter ce plateau par la voie terrestre. Nous sommes plus isolés que des naufragés perdus dans une île. Notre seule ressource est de réparer, tant bien que mal, l'aéroscaphe, et de nous en aller de la même façon que nous sommes venus.

– Il nous faudra de longs mois, fit observer Mme Ismérie, pour remettre les ailes en état. Encore n'est-il pas sûr que nous y réussissions.

– Nous y réussirons, affirma Alban ; mais nous devons nous installer tout à fait ici, et ne plus songer à revoir l'Europe de longtemps.

– Je ne me plaindrais pas de cette nécessité si nous n'avions avec nous Ludovic ; et si le docteur Rabican était prévenu ?

– Peut-être l'est-il à l'heure actuelle. D'ailleurs je compte bien trouver le moyen de lui adresser d'autres messages.

Il fut décidé que, le lendemain, on prendrait les mesures nécessitées par un séjour de longue durée.

En s'éveillant, Alban réfléchit que la première chose à faire était de tirer l'aéroscaphe de l'espèce de puits où il était tombé, et d'où, une fois réparé, il lui serait impossible de s'élever.

Mme Ismérie fut de cet avis.

Elle ne serait pas fâchée, ajouta-t-elle, de voir leur maison de métal transportée hors de cette caverne glaciale, dans un site plus riant, abrité par quelques arbres, à proximité de leur territoire de chasse et de pêche.

Quoique l'aéroscaphe fût d'un poids considérable, l'entreprise n'était pas aussi malaisée qu'elle le paraissait au premier abord.

Le plus difficile était de faire franchir à la lourde coque le défilé semé de blocs de roc qu'avait ouvert l'explosion dans le flanc de la montagne.

Ensuite, la tâche devenait relativement aisée.

Le terrain, jusqu'à l'orée du bois, descendait sans accidents, en suivant toujours une pente très raide.

Toute cette journée fut employée par Alban à faire sauter, à l'aide de cartouches d'eau proportionnées à leur volume, les plus grosses des masses rocheuses qui encombraient le passage.

– Voilà, fit observer Ludovic en riant, un procédé peu banal pour faire des routes !

Ce travail, qui avait paru d'abord facile, dura six jours. Quand on eut fait disparaître les plus gros rochers, il fallut niveler le terrain, et le rendre parfaitement égal.

Après avoir été terrassiers, les aéronautes durent se faire bûcherons.

Alban choisit dans la forêt une demi-douzaine de jeunes pins aux troncs parfaitement lisses et arrondis, et il les abattit.

Ludovic et Armandine, pendant le répit que leur laissaient la chasse et la pêche, dont ils étaient spécialement chargés, les ébranchèrent et les écorcèrent.

Tout le monde se mit ensuite à l'œuvre ; et pendant tout un jour, on transporta, hors de l'aéroscaphe, pour les mettre à l'abri, soigneusement recouverts de toiles goudronnées, tous les objets pesants.

Les meubles furent déboulonnés, les caisses tirées de leurs alvéoles ; l'arbre de l'hélice fut même démonté et transporté.

Les ailes furent détachées ; il ne resta plus que l'éblouissante coque d'aluminium, pareille à un merveilleux poisson d'argent.

Les troncs des jeunes pins, coupés à la longueur voulue, avaient été transformés en rouleaux.

Armé d'un levier et secondé par les efforts de Mme Ismérie, de Ludovic et d'Armandine, Alban souleva légèrement l'avant de la coque et y engagea le rouleau le moins épais.

Après une demi-heure d'efforts, l'aéroscaphe glissait facilement sur les rouleaux, et était déjà presque sorti du défilé.

Alors, une autre difficulté se présenta.

La pente était tellement rapide qu'Alban craignit que l'aéroscaphe, quittant le lit de bois sur lequel il roulait, ne descendît trop vite, et n'allât dégringoler en se brisant, au bas de l'escarpement.

Il para à cet inconvénient en ralentissant la descente, grâce à deux grosses pierres qui servirent de butoir et qu'il déplaçait alternativement.

L'aéroscaphe fut ainsi amené jusqu'au bord du ruisseau le plus proche de son ancien emplacement, et installé à demeure sur les rouleaux qui avaient servi à son transport et qui pourraient, à l'occasion, rendre son déplacement plus facile.

L'endroit était un des plus charmants du plateau.

Le bois et les rives du lac formaient le premier plan du paysage ; et l'on voyait, par une éclaircie, se perdre dans le lointain les croupes tourmentées de la chaîne himalayenne.

On procéda, le lendemain, à la réinstallation du mobilier et des instruments.

L'arbre de l'hélice même fut remis en place ; les ailes seules, qui avaient été démontées, furent installées, ainsi que le gouvernail et l'hélice, dans une sorte de hangar qui fut bâti avec des branchages, à proximité de l'aéroscaphe.

– La première chose qu'il nous faut construire, déclara ensuite Alban, c'est un atelier convenable, pour travailler à couvert à la réparation des ailes.

VII

CHASSE AU YACK

Avant de commencer le grand travail de réparation, Alban jugea que deux choses étaient indispensables : d'abord, expédier des messages qui laissassent aux naufragés – car Alban et ses compagnons étaient bien de véritables naufragés, jetés par le flot atmosphérique sur ce plateau désolé – une chance de donner, s'il était possible, des nouvelles de leur situation au monde civilisé.

Alban avait bien, d'abord, pensé à se servir d'oiseaux ; mais toutes les espèces qui vivaient sur le plateau étaient d'un vol lent et lourd. Gallinacés et passereaux ne s'élèvent guère qu'à quelques mètres de terre, et auraient été incapables de porter, aussi loin qu'en Europe, la lettre attachée à leurs ailes.

Les rapaces de haut vol, aigles ou vautours, qui planaient souvent au-dessus de la muraille de rochers, étaient inabordables. Alban dut chercher un autre moyen.

Il crut l'avoir trouvé.

De même que tous les ruisseaux du plateau venaient aboutir au torrent central, celui-ci devait aller se jeter dans un des grands fleuves de la Chine ou de l'Inde.

Il n'y avait donc qu'à expédier le message par voie fluviale.

Une trentaine de missives, contenant des renseignements aussi exacts que possible sur la situation des voyageurs, furent

donc recopiés par Ludovic, puis enfermés dans de petits flacons vides qui furent soigneusement bouchés.

Chacun de ces flacons fut introduit entre deux gros morceaux de bois, évidés de façon à former, en se rapprochant, une espèce de boîte.

Pour plus de précaution, les morceaux de bois furent reliés avec du fil de fer, de façon à ne pouvoir être disjoints par un choc contre les rochers, dans le lit des torrents qu'ils auraient à traverser.

Une fois les trente bouées complètement prêtes, elles furent apportées au pied du versant extrême du plateau, à l'endroit même où le petit fleuve central tombait du rocher en formant une imposante cataracte.

Pour augmenter les chances de succès de l'entreprise, en ne plaçant pas toutes les bouées dans les mêmes conditions, elles ne furent lancées dans le gouffre, d'où s'élevait un arc-en-ciel de vapeur, que les unes après les autres, en laissant, entre le lancement de chacune d'elles un espace de temps assez considérable.

Tous accompagnèrent de leurs vœux ces fragiles esquifs qui allaient peut-être porter de leurs nouvelles à leurs parents et à leurs amis, lesquels s'empresseraient certainement d'organiser une expédition pour venir à leur secours.

Les enfants ne doutaient pas un seul instant que leurs messages n'arrivassent dans quelque grande ville de l'Hindoustan où, comme le coffre qui renfermait l'épouse d'Haroun-al-Raschid, ils seraient arrêtés dans les filets de quelque pêcheur mahométan, qui les porterait au gouverneur de la ville.

Le gouverneur appellerait ses interprètes et ses vizirs, la bouteille serait solennellement débouchée, le document traduit, puis porté au consul de France, qui s'empresserait de télégraphier au docteur Rabican.

Alban voyait les choses avec beaucoup moins d'enthousiasme.

– Ce que vous espérez peut arriver, dit-il, surtout si notre torrent rejoint un des affluents de l'Indus ou du Gange. Dans les contrées arrosées par ces fleuves, les Européens sont en grand nombre. Si, au contraire, ce qui est fort possible, nos flotteurs suivent l'autre versant et sont entraînés du côté de la Chine, nous nous serons donnés une peine inutile. Les Chinois sont, en général, d'un caractère trop égoïste, trop ennemi des Européens, pour perdre une heure de leur temps en faveur de ceux qu'ils appellent : « les diables d'Occident ».

– Tu oublies, dit Mme Ismérie, qu'en Chine notre bouée peut encore tomber entre les mains des missionnaires européens, catholiques ou protestants, qui la feraient certainement parvenir à destination.

– C'est vrai, répondit Alban ; mais les missionnaires sont bien peu nombreux. Le plus sûr est encore, je crois, de ne compter que sur nous-mêmes, d'agir comme si nous n'attendions aucun secours. Tout le monde fut de l'avis d'Alban ; et, suivant ses instructions, il fut résolu que l'on s'occuperait maintenant et avant tout, d'une façon sérieuse, de la question des approvisionnements.

– Il faut, dit Alban, que lorsque nous aurons commencé les travaux de réparation de l'aéroscaphe, nous ne soyons pas interrompus par le manque de vivres. C'est une difficulté qui doit être résolue une fois pour toutes. Nous n'aurons sans doute pas terminé nos travaux avant l'approche de l'hiver, qui doit être terrible dans ces contrées ; et pendant lequel il nous sera à peu près impossible de chasser ou de pêcher.

On se mit donc au travail... D'abord un vivier fut creusé dans le voisinage de l'aéroscaphe. C'était une sorte de fossé très long, et peu profond, dont les parois furent revêtues de larges pierres plates, et qui fut divisé en plusieurs compartiments

communiquant entre eux par d'étroites ouvertures. De cette façon, en effrayant les poissons, il était facile de les chasser jusqu'au dernier compartiment, qui était le plus étroit et le moins profond, et de les prendre à la main.

Le cours d'un petit ruisseau fut détourné ; et le vivier, bientôt, fut largement approvisionné de saumons et de truites.

C'était déjà une première ressource ; mais on ne pouvait pas manger que du poisson.

Restait le gibier.

Mme Ismérie regrettait que l'on n'eût pas d'oiseaux vivants ; mais Alban lui fit observer qu'en admettant que l'on eût pu en prendre, ce qui était assez facile, on se fut trouvé dans l'impossibilité de les nourrir, puisque l'on ne possédait aucune espèce de grains.

– J'ai une idée beaucoup plus raisonnable, dit Alban. Dans toute la partie est, que nous n'avons qu'incomplètement visitée, lors de notre première exploration, il y a des troupeaux de yacks et de superbes prairies. L'avenir de notre petite colonie sera absolument assuré, le jour où nous aurons réussi à les tuer ou à les domestiquer.

– Nous aurons un troupeau ! s'écria Mme Ismérie avec enthousiasme.

– Nous prendrons du lait chaud, le matin, dit Armandine.

– Et des rosbifs saignants à midi, ajouta Ludovic.

Alban n'eut pas le courage de leur enlever ces illusions, ni de leur faire prudemment remarquer qu'il ne faut jamais vendre la peau de l'ours, ni même celle du yack, avant de l'avoir tué ; et l'on s'occupa des préparatifs de la chasse avec une ardeur fébrile.

Ludovic proposait de creuser des fosses recouvertes de branchages et d'un peu de terre, comme cela se pratique pour chasser les éléphants. Alban trouva le procédé trop lent et trop hasardeux.

– Voilà, dit-il, une manière de chasser bonne, tout au plus, pour des sauvages. N'avons-nous pas l'électricité qui, comme une fée bienfaisante, pourvoira à notre nourriture, comme elle a déjà pourvu à notre chauffage, à notre éclairage, et à notre transport à travers les airs ?

Les préparatifs de l'expédition furent vite terminés.

Alban aiguisa deux tringles d'aluminium, de façon à en faire deux javelots très aigus.

L'extrémité opposée à la pointe fut munie d'un anneau métallique, auquel devait être attaché le fil conducteur de l'électricité.

Trois accumulateurs, fortement chargés, furent ensuite transportés sur la lisière du bois qui avoisinait la prairie.

Pour préserver ces délicats appareils, Alban les avait entourés d'une petite palissade assez forte et assez haute pour ne pouvoir être franchie par la troupe furieuse des animaux.

Alban ne se dissimulait pas que cette chasse n'était pas sans danger : le yack est beaucoup plus féroce et beaucoup plus vigoureux que le taureau d'Europe ; un coup de corne ou de sabot est vite reçu.

Cette considération décida Alban Molifer à défendre à Ludovic de l'accompagner.

– Je suis responsable de votre personne, déclara-t-il. Ici, je remplace votre père ; et comme tel, je trouve fort imprudent que vous veniez avec moi. Vous resterez à l'aéroscaphe avec Ismérie et Armandine.

Cet arrangement ne faisait pas le compte de Ludovic. Il cria, pleura, tempêta, protesta de sa prudence et de son sang-froid, et fit si bien qu'Alban se laissa fléchir.

– Je vous permets de me suivre, dit-il enfin, mais à la condition expresse que vous m'obéirez exactement et que vous réglerez tous vos mouvements sur les miens.

Ludovic promit tout ce qu'on voulut ; et les chasseurs se mirent en route, laissant Armandine et Mme Ismérie remplies d'inquiétude.

On arriva à l'endroit où se trouvaient les accumulateurs. Alban s'assura de leur bon fonctionnement, assujettit le fil à l'anneau des javelines, et revêtit ses gants isolateurs.

Il s'agissait d'approcher sans bruit d'un des yacks et de le foudroyer.

Ludovic s'installa derrière la palissade qui protégeait les accumulateurs, pour se tenir prêt à lancer le courant à l'instant précis où la javeline d'Alban toucherait l'animal.

Se glissant avec prudence entre les arbres, Alban, qui avait eu soin de se placer contre le vent pour que sa présence ne fût pas reconnue par le troupeau, jeta son dévolu sur trois animaux qui paissaient un peu à l'écart des autres.

Il en était à quelques mètres, lorsque ceux-ci, flairant un péril, se dressèrent de l'herbe épaisse où ils étaient vautrés, et commencèrent à pousser des beuglements d'inquiétude.

Rapide comme l'éclair, Alban se démasqua, et planta son javelot dans l'épaule de l'un des animaux avec autant d'adresse et de sang-froid qu'eût pu le faire un toréador de profession.

L'animal, un superbe yack femelle, fit retentir un épouvantable meuglement et tomba sur les genoux. Les deux autres s'étaient enfuis vers le gros du troupeau, en faisant trembler la terre sous leur galop désordonné.

Alban s'était approché et avait retiré son javelot, lorsque la bête, que le choc du courant n'avait point tuée, se releva, et furieuse, les yeux injectés de sang, les cornes basses, fonça sur l'aéronaute qui se mit à fuir éperdument, en faisant des crochets pour ne pas être transpercé par les cornes effilées qu'il voyait à quelques mètres de lui.

Pendant cette poursuite, qui dura deux minutes, longues comme des siècles, Alban s'était rapproché des accumulateurs.

Il aperçut Ludovic qui, pâle, mais résolu, se précipitait à son secours, armé du second javelot.

L'aéronaute sentit ses tempes s'emperler d'une sueur froide, et ses cheveux se dresser d'horreur.

L'enfant n'avait pas compris que la décharge électrique avait été insuffisante, et il abandonnait l'accumulateur, s'exposant et exposant Alban lui-même à une mort certaine.

– Le courant ! rugit-il désespérément. Augmentez la force du courant.

Cette exclamation faillit lui coûter cher.

Il sentit l'haleine brûlante du monstre effleurer son visage et n'eut que le temps de faire un bond de côté.

Ludovic avait compris !... Alban s'apprêta à percer une seconde fois le yack en se garant de ses attaques.

Mais l'animal, que la vue de son sang avait rendu furieux, fouillait la terre de ses cornes.

Alban poussa un cri.

Le yack, rencontrant à terre le fil conducteur qui traînait dans les herbes, l'avait entortillé autour de ses cornes et allait le rompre.

L'irrémédiable accident ne se produisit pas.

Au cri d'Alban avait répondu un meuglement caverneux et rauque.

Le yack, cette fois sérieusement atteint, s'était de nouveau affaissé sur les genoux et agonisait en beuglant lamentablement.

Alban mit fin à ses souffrances en lui enfonçant son javelot entre les deux yeux.

L'animal, après quelques convulsions suprêmes, demeura immobile.

Avec la rapidité d'un tourbillon, le restant du troupeau, affolé, s'était enfui dans la direction de la muraille de rochers.

Alban serra la main de Ludovic, plus mort que vif derrière sa palissade ; le courant électrique fut interrompu, et les deux chasseurs s'approchèrent du formidable gibier qu'ils venaient d'abattre.

C'était un yack femelle qui parut, en tout, semblable aux vaches d'Europe, sauf la forme de sa queue garnie de longs crins et à peu près pareille à une queue de cheval.

C'est avec la queue du yack que les potentats orientaux fabriquent la plupart de leurs chasse-mouches, et c'est avec les poils du même animal que les Chinois font des houppes pour décorer leurs bonnets d'été.

L'animal était d'un poids trop considérable pour que l'on pût songer à le transporter jusqu'à l'aéroscaphe. Alban résolut de le vider, de l'écorcher et de le dépecer sur place.

Les bras nus et le couteau à la main, il avait même commencé à inciser la peau, lorsque Ludovic poussa une exclamation de frayeur.

– Les yacks ! les yacks !...

Et il montra avec épouvante, à l'autre extrémité de la prairie, une ligne menaçante de cornes et de mufles baissés qui s'avançaient vers eux avec une effrayante rapidité.

Le péril était imminent. Sous le sabot des yacks, le sol durci résonnait.

Alban n'eut que le temps de courir avec Ludovic jusqu'à l'orée du bois, et de hisser l'enfant sur la plus grosse branche de l'arbre le plus proche. D'un simple tour de reins, l'ancien acrobate fut, à son tour, installé dans ce poste de sûreté d'où les chasseurs purent voir passer devant eux, comme une trombe, le troupeau effaré des yacks qui soufflaient et renâclaient à grand bruit, en brisant tout sur leur passage.

Alban s'applaudit alors de la précaution qu'il avait eue d'entourer les accumulateurs d'une palissade. Les appareils eussent été, sans cela, littéralement réduits en miettes.

Après avoir passé à côté de la palissade, les yacks continuèrent leur course folle, dans la direction de l'aéroscaphe. Une terrible crainte envahit alors l'âme d'Alban. Il descendit précipitamment de l'arbre, suivi de Ludovic.

– Ils se dirigent du côté de notre campement ! s'écriait Alban… Pourvu qu'Ismérie ou Armandine ne se trouvent pas dehors !…

Alban, brandissant un de ses javelots dont il avait brisé le fil, s'élançait à toute vitesse entre les arbres, laissant bien loin derrière lui Ludovic, qui courait de toutes ses forces, sans parvenir à le rejoindre.

Alban pénétra, hors de lui, dans la salle commune de l'aéroscaphe : il n'y trouva que Mme Ismérie.

– Où est Armandine ? demanda-t-il d'une voix que l'émotion faisait rauque et tremblante.

– Elle m'a demandé la permission d'aller pêcher au bord du lac, répondit Mme Ismérie, épouvantée à son tour du visage bouleversé de son mari… Mais, grands dieux, qu'y a-t-il donc ?

En deux mots, Alban mit au courant Mme Ismérie, et tous deux, bientôt rejoints par Ludovic, se précipitèrent dans la direction du lac.

À mi-chemin, ils rencontrèrent Armandine qui revenait, chargée d'un petit panier rempli de poissons.

– Je rentre, dit l'enfant, qu'Alban serrait sur son cœur et que Mme Ismérie embrassait éperdument : je rentre, parce que j'ai entendu, au loin, dans le bois, un bruit terrible. On eût dit que le tonnerre tombait…

On expliqua à Armandine ce qui s'était passé ; mais cet incident avait donné à réfléchir à Alban.

Toute la soirée il fut dominé par la préoccupation de trouver un moyen plus commode et moins dangereux de s'emparer des féroces ruminants dont les biftecks étaient indispensables à l'alimentation de la petite colonie.

Le problème d'ailleurs, pour Alban, n'était guère difficile à résoudre.

Il était sorti à son honneur de difficultés plus sérieuses que celle-là.

Voici le moyen auquel il finit par s'arrêter.

Un bouquet de sapins, suffisamment espacés entre eux, serait choisi, aux abords de la prairie des yacks. Les troncs des arbres seraient entourés de fils conducteurs, de façon à former une espèce de parc, avec une seule entrée dirigée du côté de la prairie.

Lorsqu'on aurait besoin de renouveler la provision de viande, il suffirait d'isoler, en les effrayant à l'aide d'une longue

corde garnie de chiffons rouges – comme cela se pratique dans les *haciendas* de l'Amérique du Sud – un ou deux animaux que l'on forcerait d'entrer dans le parc.

Une fois qu'ils y auraient pénétré, le circuit électrique serait brusquement fermé, et les yacks seraient pris. Il suffirait, en effet, de lancer dans les fils, un courant de peu d'intensité, assez puissant seulement pour procurer aux yacks une légère sensation de brûlure.

Ils n'oseraient franchir cette faible barrière.

– Mais, fit observer Ludovic, les yacks essaieront de sauter !...

– Le cas est prévu, répondit Alban. Une seconde rangée de fils, placée à peu près à hauteur d'homme, réfrénera toutes les tentatives de rébellion qui pourraient se produire. Je vais, d'ailleurs, m'occuper de la construction d'une carabine à air liquide qui, sans porter beaucoup plus loin que le fusil à air comprimé de l'ingénieur Pictet, nous permettra d'abattre nos yacks prisonniers sans nous mettre à portée de leurs redoutables cornes.

– Vous venez de parler d'air liquide, s'écria Ludovic tout joyeux de sa bonne idée... il y aurait encore un moyen...

– Et lequel, s'il vous plaît, monsieur l'inventeur en herbe ?

– Eh bien, j'ai réfléchi que les yacks, surtout pendant les froids rigoureux, doivent posséder quelque part une retraite plus sûre que le couvert des sapins. Pendant les froids, peut-être même chaque nuit, ils se réfugient sans doute dans quelque étable naturelle, ravin ou caverne, où il nous serait facile de les surprendre.

– Cette caverne, encore faut-il la découvrir !

– Nous la découvrirons ; notre petit royaume n'est pas si vaste, rien alors ne nous sera plus facile que de déboucher, à

l’entrée de cette caverne, une de nos bonbonnes d’air liquide. Il n’est pas de yack capable de résister à un froid de trois cents degrés.

– Belle idée ! s’exclama Alban en souriant. Avec votre procédé, nous anéantirions, d’un coup, notre troupeau, et serions condamnés à le manger sous forme de conserves.

– Permettez, riposta Ludovic avec véhémence, je n’ai pas dit qu’il fallait détruire tout le troupeau d’un seul coup. Ne m’avez-vous pas expliqué, hier, que l’air liquide est un anesthésique des plus puissants, puisqu’on l’emploie même dans les opérations chirurgicales ? Nous n’en administrerons à nos yacks que juste assez pour les engourdir pendant quelque temps, ce qui nous permettra de choisir notre victime, et de l’abattre à loisir et sans dépense d’électricité.

– Le raisonnement est juste, dit Alban… Je n’en aurais, ma foi, pas eu l’idée. Nous verrons si votre moyen peut être mis en pratique. J’avoue que je n’en serais pas fâché. En arrivant ici, nous avons gaspillé, un peu inconsidérément, nos réserves de force électrique. C’est un de mes plus graves sujets de préoccupation. N’oublions pas que, sans électricité, *la Princesse des Airs* nous devient inutile ; et que nous sommes cloués, pour toujours peut-être, sur ce plateau désolé.

En prononçant ces paroles, Alban était devenu grave. Il parut s’abîmer dans une profonde méditation que Ludovic respecta.

Un quart d’heure après, derrière les portes métalliques soigneusement fermées, tout le monde dormait d’un profond sommeil, à l’intérieur de l’aéroscaphe.

La journée du lendemain commença par un travail peu agréable auquel Alban et Ludovic seuls prirent part.

Après avoir été aéronautes, mineurs et chasseurs, ils s’improvisèrent bouchers.

En arrivant à l'endroit où ils avaient, la veille, abattu l'animal, ils s'aperçurent que des auxiliaires inattendus étaient en train de leur éviter la partie la plus difficile de la besogne.

Une demi-douzaine de grands vautours roux plongeaient leur bec crochu dans les entrailles de la bête, dont ils avaient déjà, presque entièrement dévoré les intestins.

Ces rapaces effrontés, dont les yeux jaunes entourés d'un cercle rouge, se fixaient avec impudence sur les ennemis assez audacieux pour venir les déranger dans leur festin, s'envolèrent à quelques mètres, tout prêts à revenir à la charge si les importuns s'écartaient.

Alban dut en assommer un avec son javelot d'aluminium.

L'animal était à peine tombé que déjà les autres se précipitaient et commençaient à le déchiqueter. Alban et Ludovic se mirent, alors, à l'œuvre.

Non sans peine, le yack fut écorché et débité par Alban. Dès qu'un morceau était détaché, Ludovic courait le porter à l'aéroscaphe, où Mme Ismérie et Armandine le déposaient dans la glacière à air liquide.

Au dernier voyage qu'il fit, Ludovic remarqua, non sans surprise, qu'il ne restait plus, du vautour abattu, qu'un squelette, aussi poli que de l'ivoire, et qui eût pu figurer avec honneur dans une galerie d'anatomie comparée.

– Il faut le garder pour l'offrir au Muséum d'histoire naturelle du Jardin des Plantes ! s'écria Ludovic.

Alban ne vit aucune raison de s'opposer au désir de l'enfant. Le squelette du vautour fut transporté avec précaution à la salle commune, consolidé par des fils de fer et installé en bonne place.

C'était une pièce superbe. Les ailes mesuraient presque un mètre d'envergure ; et Ludovic s'applaudit à l'idée de voir, plus

tard, le vautour figurer derrière une vitrine avec la mirifique inscription :

VAUTOUR DE L'HIMALAYA

offert par l'aéronaute

LUDOVIC RABICAN

Au déjeuner, tout le monde eut une surprise. Mme Ismérie apparut, portant une marmite de nickel, d'où s'échappaient d'embaumantes vapeurs.

– Le pot-au-feu !... s'écrièrent Ludovic et Armandine, d'une même voix.

– Oui, mes enfants, dit Mme Ismérie. J'ai trouvé au bord du lac certaines racines aromatiques dont vous me direz des nouvelles.

Le pot-au-feu fut accueilli avec enthousiasme.

Ludovic redemanda trois fois du potage ; et Armandine qui, en France, avait une véritable aversion pour le « bouilli », absorba une énorme tranche du gîte à la noix, que Mme Ismérie, en ménagère expérimentée, avait choisie entre toutes les pièces de viande apportées le matin par Ludovic.

– Nous nous embourgeoisons, fit-elle gaiement. Il va nous être bien dur de quitter ce plateau de la montagne himalayenne, où nous voilà si confortablement installés.

Alban ne répondit pas à ce trait de bonne humeur.

Il s'assombrissait de plus en plus. Il venait de calculer qu'en réduisant au strict minimum la dépense d'électricité pour l'éclairage et le chauffage, il n'en resterait pas, dans quinze jours, en quantité suffisante pour alimenter les appareils moteurs de *la Princesse des Airs*.

Pour réduire d'autant la dépense, il décida que, désormais, on se coucherait de très bonne heure, jusqu'à ce qu'il eût fabriqué une provision de chandelles de résine qui permettraient de prolonger les veillées comme par le passé.

Le jour même, il construisit, en dehors de l'aéroscaphe, un fourneau grossier, formé de blocs de rochers et abrité d'une cabane de feuillage, pour y faire la cuisine.

Ludovic et Armandine furent chargés de l'approvisionnement de bois.

La vie s'était organisée d'une façon tout à fait régulière. La chasse, la pêche, le travail se succédaient avec une monotonie dont tout le monde commençait à se lasser.

Alban, qui semblait de plus en plus préoccupé, s'était mis aux travaux de réparation de l'appareil moteur. Mais il n'avançait que lentement.

Les besognes préparatoires avaient été longues et pénibles.

Il avait fallu déblayer un grand espace de terrain, l'entourer d'une palissade recouverte d'un toit de branchages, qui mit les appareils et les travailleurs à l'abri des intempéries.

Puis, Alban était mal outillé. Le magasin ne contenait que les instruments indispensables à de menues réparations, et tout à fait insuffisants pour la réfection totale d'une pièce importante.

Entre-temps, Ludovic et Alban avaient achevé l'exploration complète du plateau, et découvert la retraite nocturne du troupeau de yacks.

Du côté de la prairie, la falaise rocheuse paraissait aussi inaccessible que dans le reste du pourtour ; mais son aspect était plus irrégulier et plus tourmenté.

Elle formait comme un vaste enfoncement qui avait dû, autrefois, communiquer avec une autre région de la montagne.

En observant la nature des roches, toute différente de celles qu'il avait vues jusqu'ici, Alban reconnut que l'espèce de défilé ou de gorge profonde qui fermait la prairie, avait dû être, à une époque lointaine, obstrué par un éboulement considérable, qui avait isolé, du reste de la création, le plateau et les êtres vivants qui l'habitaient.

Un tremblement de terre, une poussée glacière, peut-être l'action combinée de l'électricité et du froid qui fendille les roches les plus dures, avaient-ils détaché tout ce pan de montagne qui les retenait prisonniers ?... La surface de cette partie du rocher n'était nullement lisse et perpendiculaire comme dans les autres endroits.

De toutes parts s'y ouvraient des cavernes, des couloirs, que l'action des eaux avait creusés dans la pierre tendre.

Alban fit, ce jour-là, une autre découverte qui avait bien son importance. Il s'était aperçu que plusieurs yacks léchaient avec avidité certain endroit du roc, d'où transsudait une perpétuelle humidité. Il eut la curiosité de goûter cette eau, reconnut qu'elle avait une saveur fortement salée.

– D'après la nature du terrain, dit-il à Ludovic, je me crois en mesure d'affirmer qu'il y a, derrière ces rochers, une mine ou tout au moins une caverne de sel.

– Nous pourrions le vérifier, dit l'enfant... Une cartouche d'eau, et nous aurons le sel à volonté. Cela serait d'autant plus heureux que la provision de Mme Ismérie s'épuise... Et qui sait si nous ne nous ouvrirons pas, de ce côté, un chemin pour quitter cette forteresse ?

Dès le lendemain, une cartouche d'eau fut préparée par Alban.

Il expliqua à Ludovic qu'il lui aurait été tout aussi facile de fabriquer du fulmi-coton, à l'aide de l'acide azotique et de l'acide sulfurique de leur pharmacie, puisque cet explosif s'obtient simplement en trempant du coton ordinaire dans ces deux acides, et en lavant ensuite, à grande eau.

Mais la cartouche d'eau était plus expéditive, plus puissante et surtout moins dangereuse à manier.

– Et pourquoi ne feriez-vous pas de la poudre ordinaire ? demanda Ludovic.

– De la poudre, peuh !... fit Alban, en haussant les épaules avec un dédain comique... Cet explosif barbare et ridicule était bon, tout au plus, pour nos naïfs aïeux du Moyen Âge !... Quel chimiste, quel ingénieur, oserait aujourd'hui faire usage d'un produit aussi arriéré ! La poudre à canon, est, en science, ce que sont, en pharmacie, la thériaque, l'huile de lézard et la poudre de corne de licorne.

– Vous avez d'autres raisons pour ne point fabriquer de poudre, fit observer, malicieusement, Ludovic... C'est qu'il vous manque les matières nécessaires.

– Nullement, répartit Alban un peu désarçonné. N'ai-je pas le charbon de nos arbustes, le salpêtre de toutes les cavités humides du rocher ?

– Et le souffre ?

– Il y en a un bocal dans la pharmacie.

– Hum !... Pas beaucoup. Pas assez pour faire sauter des blocs de rochers de cette taille.

Alban convint gaiement que l'enfant avait raison ; et on se mit à l'œuvre.

Grâce à la récente expérience qu'il en avait faite, ce fut en mineur consommé qu'Alban disposa sa cartouche à la meilleure place, laissant à Ludovic le plaisir de lancer le courant.

À la grande surprise de l'aéronaute et de son petit compagnon, l'explosion ne rejeta, de leur côté, que quelques débris de rochers d'un volume insignifiant.

Ils se précipitèrent pour avoir l'explication de cette anomalie : une cavité béante s'était ouverte dans le flanc de la montagne.

Les décombres s'étaient écroulés en dedans et obstruaient à demi l'entrée de cette caverne.

Armé d'une chandelle de résine dont il avait eu soin de se munir, Alban se précipita dans l'intérieur de la grotte.

Un féerique spectacle s'offrit à ses yeux.

Des stalactites à la transparence cristalline tapissaient la voûte et les parois d'une vaste crypte souterraine, qui semblait s'enfoncer à l'infini dans les entrailles de la montagne.

Les angles des stalactites et des stalagmites accrochaient la lumière rougeâtre de la torche et la renvoyaient, aux regards éblouis, avec mille reflets adamantins.

Le premier moment de stupeur passé :

– Je ne vois pas trop, dit Alban, de quelle utilité pratique pourra nous être cette grotte... Mais elle est splendide !

– C'est du cristal de roche, s'écria Ludovic.

– Je crois plutôt que c'est du sel gemme, fit Alban en se baissant pour ramasser un des fragments de l'éblouissant minéral.

Alban ne s'était pas trompé ; ils se trouvaient dans une caverne de sel.

Cependant Ludovic, après les premiers pas faits dans la caverne, était devenu la proie d'un étrange vertige.

– Je me sens mal, murmura-t-il, haletant.

Alban porta l'enfant à l'air libre ; et presque aussitôt son malaise se dissipa.

Alban réfléchissait.

– Vous venez d'être victime d'un commencement d'asphyxie, déclara-t-il, et c'est de ma faute. J'aurais dû réfléchir que les cavités du genre de celle que nous venons de découvrir sont remplies de gaz méphytiques, souvent même de gaz explosifs, comme l'hydrogène carboné, que les mineurs appellent feu grisou, et qui a la même composition que le gaz d'éclairage.

Quand ils eurent laissé passer un temps suffisant pour que l'atmosphère de la caverne de sel se fût purifiée, ils s'engagèrent de nouveau sous ses arceaux étincelants.

La grotte était fort vaste. Une foule de couloirs s'y croisaient, formant des carrefours que décoraient de superbes colonnes naturelles.

On ne pouvait rêver une architecture plus élégante et plus belle ; on eût dit le palais d'une jeune reine, ou quelque cathédrale féerique, que des génies auraient commencé à tailler au cœur d'une montagne de marbre blanc, et qu'ils auraient capricieusement abandonnée, laissant inachevées les ogives, les statues et les coupoles.

Alban et Ludovic explorèrent en tout sens ce palais souterrain.

Ils en sortirent émerveillés, mais sans avoir découvert aucune autre issue.

– Pourquoi, demanda Ludovic, ne placez-vous pas une cartouche d'eau au fond d'un des couloirs ? L'explosion nous ouvrirait peut-être un passage de l'autre côté.

Alban réfléchit un instant.

– J'y ai bien songé, dit-il ; mais les ramifications des galeries sont presque innombrables. Laquelle choisir ?... Qui m'assure, d'ailleurs, que j'obtiendrais un résultat ? Je ne veux ni entamer davantage ma provision d'électricité, ni m'exposer à provoquer l'écroulement de toute la caverne. Nous avons du sel en abondance et un superbe palais... Tenons-nous en là pour l'instant.

On regagna l'aéroscaphe, avec des échantillons magnifiques de sel gemme.

Alban avait résolu de transférer, sous les voûtes spacieuses de la grotte, ses ateliers de réparation.

Il choisit la plus vaste salle et y transporta l'enveloppe de l'aérostat, ainsi que les deux ailes.

La vie de travail reprit son cours monotone.

C'est vers ce temps qu'Armandine, dans une promenade à la recherche des framboises arctiques, au sud du plateau, captura dans le gazon une grosse sauterelle verte.

L'enfant, que la bestiole effrayait un peu, l'apporta, après l'avoir soigneusement enveloppée dans son mouchoir, pour la montrer à son père.

– Voilà, dit l'aéronaute, une sauterelle de la plus grande espèce. Cet animal, que l'on ne rencontre guère que dans les contrées chaudes, n'est certainement pas né sur notre plateau glacial. Il a dû y être jeté par quelque tempête, peut-être même par quelque cyclone.

– Il y a bien, dit Ludovic, des pluies de grenouilles et des pluies de poissons.

– Des pluies de grenouilles ? fit Armandine avec stupeur.

– Certainement, mademoiselle, répondit Ludovic d'un ton légèrement pédant. Il ne se passe guère d'années sans que l'on constate des pluies de sang, de soufre, de lait et même de viande, des pluies de fleurs, de feuilles, de poissons et d'insectes. Charles XII, le roi de Suède, dont Voltaire a écrit l'histoire, fut arrêté, après sa défaite de Pultawa, par une pluie de criquets. Les pluies de hannetons sont très communes. Et il tomba, à Tours, en 764, et en Suède en 1354, une pluie qui laissait l'apparence de croix rouges sur les vêtements. Enfin, pour ne pas citer d'autres exemples, il est tombé à Ham, en 1835, une pluie de grenouilles et de poissons. Je tiens ces faits de M. Bouldu, qui a recueilli une collection considérable d'anecdotes du même genre.

– Vous oubliez, ajouta Alban, que ces pluies, en apparence merveilleuses, ont toutes une explication fort naturelle. Les pluies de sang sont dues à des argiles rougeâtres délayées et transportées par les orages ; les pluies de soufre à des argiles jaunes, et quelquefois au pollen très abondant de certaines variétés de pins. Les pluies de lait doivent être attribuées au lavage des terres blanches. On a reconnu que les pluies de viande, que signalent certains historiens de l'Antiquité et du Moyen Âge, n'était autres que des pluies d'une espèce de lichen, de consistance fort molle. On a même cité, à Naples, une pluie d'oranges, phénomène certainement plus agréable à constater qu'une pluie de crapauds. Ces phénomènes, d'ailleurs, ont tous la même cause. Une trombe aspire l'eau d'un étang qu'elle met entièrement à sec, dépouille toute une forêt, emporte avec elle des objets même d'un certain poids, et va les déposer plus loin. C'est ainsi qu'on explique les pluies de poissons et de grenouilles.

– Mais, demanda Armandine, qui avait écouté très attentivement, et les croix rouges ?

– D’abord ces croix rouges, fit Alban, n’étaient pas, si j’en crois ce que dit le célèbre Cardan, très exactement dessinées. Leur couleur était due à des terres rougeâtres. Quant à leur forme de croix, c’est celle que prend toute goutte d’eau en tombant sur la trame d’un tissu très grossier, comme étaient les étoffes du Moyen Âge.

– Alors, dit Armandine, qui avait placé sa sauterelle sous un verre renversé, cet insecte a été apporté ici par une trombe ?

– Un simple coup de vent a suffi, répondit Ludovic.

– Ce sont, dit Alban, de redoutables ennemis pour l’agriculture que ces insectes. Ils sont un des fléaux de l’Algérie. Certaines années, on voit leurs bandes innombrables occuper tout le fond de l’horizon. Le crissement de leurs millions d’ailes est comparable au bruit de la mer. Quand cet horrible nuage passe au-dessus d’une contrée, les habitants se réunissent, et s’arment de tous les instruments bruyants qu’ils ont à leur disposition, pour effrayer les sauterelles et les forcer à continuer leur route. Mais ce moyen ne réussit pas toujours. Alors le pays est dévasté. En quelques heures, sur une étendue de plusieurs kilomètres, les feuilles des arbres sont dévorées. Les moissons les plus fertiles sont détruites, les plantes rongées jusqu’à la racine. Les Arabes et les nègres du Soudan, qui ont une terreur considérable de ces insectes, s’en vengent en les mangeant.

– Pouah ! fit Armandine avec une grimace de dégoût. Ça doit être bien mauvais !

– Les voyageurs qui en ont goûté, continua Alban, trouvent à la sauterelle le goût de la crevette. Elle s’assaisonne, d’ailleurs, à peu près de la même façon. La sauterelle est la crevette des airs.

– N’allez pas manger la mienne surtout ! s’écria Armandine.

– Je vois une meilleure façon de l'utiliser, dit Ludovic d'un air réfléchi.

– Et comment cela ?

– J'ai lu, expliqua l'enfant, que certains apiculteurs se servaient des abeilles, de la même façon qu'on se sert des pigeons voyageurs. L'abeille emmenée loin de sa ruche, la regagnait toujours, portant collée à son abdomen, une mince pellicule de collodion sur laquelle se trouvait le message photographiquement réduit.

– Voilà qui est d'une ingéniosité merveilleuse ! dit Mme Ismérie.

– Pourquoi notre sauterelle ne nous rendrait-elle pas le même service ? Elle est beaucoup plus grosse et peut parcourir de plus grandes distances.

– En effet, répondit Alban, des sauterelles, parties du fond du Sahara, sont venues s'abattre jusqu'en Irlande.

Ludovic, passant immédiatement de la conception à l'exécution, s'était mis à rédiger un message. Alban qui se prêtait, sans grand espoir, au désir des enfants, le photographia sur une pellicule de collodion, qui fut disposée, en forme de ceinture, autour du corselet de l'insecte captif.

Puis la sauterelle, bien repue de jeunes pousses fraîches, fut précipitée, du haut de la falaise, dans la vallée inférieure.

Elle n'y parvint pas ; car les enfants la virent, avec une indicible joie, étendre ses ailes, hésiter un instant sur sa direction, puis prendre son vol du côté de l'ouest, et disparaître bientôt à leurs regards.

Ce soir-là, Alban annonça tristement qu'il ne restait plus, dans les accumulateurs, qu'une quantité d'électricité insignifiante.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Novembre 2010

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Ce livre électronique est le fruit de la collaboration de *Wikisource* – http://fr.wikisource.org/ et de *Ebooks libres et gratuits*. Ont participé à l'élaboration de ce livre :

Pour *Wikisource*, Sapcal22.

Pour *Ebooks libres et gratuits*, Jean-Marc, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.